



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

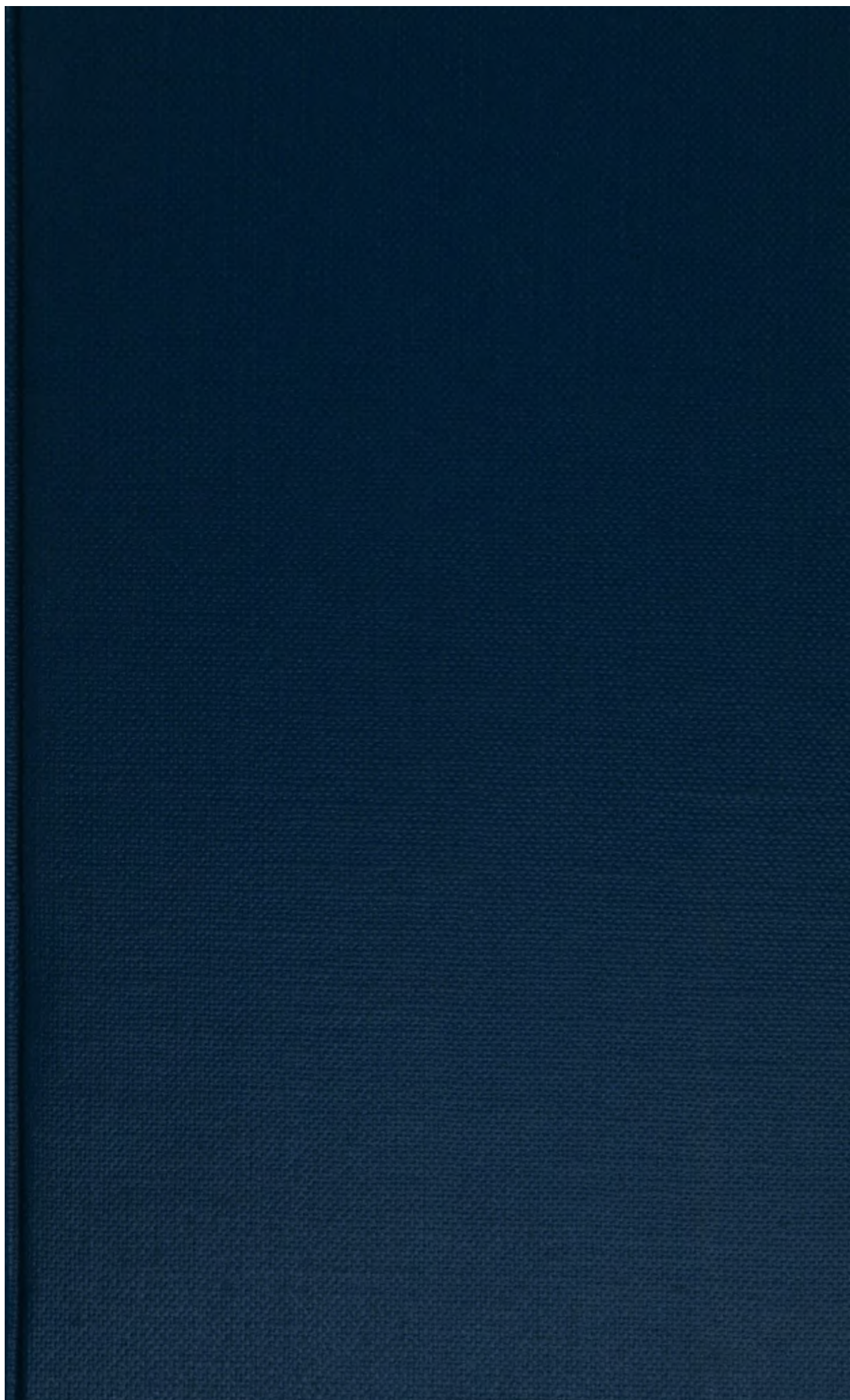
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



ST. GILES', OXFORD. OXI 3NA

26.1.90



Vet. Fr. III B. 112.8

~~NS. III B. 9.~~

Édit original

Édit

ESQUISSES
MORALES ET POLITIQUES.

ESQUISSES

MORALES ET POLITIQUES

PAR

DANIEL STERN,

Auteur de l'ESSAI SUR LA LIBERTÉ.



PARIS,

CHEZ PAGNERRE, LIBRAIRE,

14 BIS, RUE DE SEINE.

—
1849.

NOTES

BY THE EDITOR

DAVID STEIN



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE

10 rue de la Harpe

1810

ESQUISSES MORALES.

PENSÉES, RÉFLEXIONS

ET MAXIMES.

*Was war ich erst ? was bin ich nun
Was ist zu wollen ? was zu thun ?*

GOETHE.

A

M. HENRI LEHMANN.

AVANT-PROPOS.

Ecrit dans le courant de l'année 1847, ce volume était sous presse au moment où éclata la révolution de Février. Les événemens qui nous ont entraînés depuis lors et nous ont jetés si loin des régions paisibles de l'étude, m'ont fait suspendre la publication de ces pages, étrangères à la politique.

Plusieurs m'assurent que le temps est venu de la reprendre. Les esprits méditatifs, fatigués de la tourmente extérieure, commencent à rentrer en eux-mêmes, et demandent aux lettres et aux arts un recueillement qui les repose des agitations de la place publique; un livre sérieux a donc chance d'être accueilli, surtout lorsqu'il se borne, comme font ces esquisses, à présenter

— sous une forme aphoristique des idées et des sentimens faciles à saisir, indiqués plutôt que développés, sans enchaînement trop rigoureux : un livre, enfin, que l'on peut prendre et quitter, selon le caprice et l'humeur, à chaque page.

Ainsi parlent des amis, trop prompts à l'illusion peut-être.

Quoi qu'il en soit de cette appréciation, quelques feuillets de plus ou de moins abandonnés au hasard, ce n'est pas là une grosse affaire et qui vaille d'en délibérer. Je publie donc.

Ce recueil de réflexions sur la condition humaine se divise en deux parties : dans l'une je considère l'homme en général ; l'autre se rapporte plus particulièrement à l'homme de nos jours. Ni dans l'une, ni dans l'autre, le lecteur ne trouvera le parti pris chagrin de Laroche-foucauld, moins encore la verve caustique de La Bruyère. Je ne pense point mal de l'espèce humaine. Elle me paraît plus abusée que perverse ; je la plains plus que je ne la condamne, car je la vois rectifiant de plus en plus ses erreurs et redressant ses voies, à mesure que s'étendent ses lumières et que s'exerce dans de plus vastes limites sa liberté.

La seconde partie, celle qui traite du temps

présent, offre, en raison des événemens récemment accomplis, de grandes lacunes. Je n'y aborde aucune des questions dont la crise révolutionnaire a suscité l'examen, et je ne m'y attaque à aucun des travers qu'elle a mis en évidence. Je dis mon opinion sur les mœurs d'une monarchie expirante, sans rien préjuger des mœurs d'une république qui n'était pas née. Il en résulte que plus d'une vérité estimée courageuse et hasardée au moment où je l'exprimais court risque aujourd'hui, et il y a lieu de s'en féliciter, de paraître timide ou trop incontestable. Je ne change rien néanmoins à ce que j'ai écrit. Outre que ces sortes de retouches, faites longtemps après coup, sont rarement heureuses, et qu'il est peu conseillable, au point de vue de l'art, de revenir, en des circonstances très différentes, sur une œuvre terminée, il y a comme un manque de sincérité dans un tel travail, et cette considération seule suffirait à m'en dissuader.

Il ne me reste donc qu'à supplier le lecteur de vouloir bien, avant de porter un jugement trop sévère sur ces pensées, les replacer en esprit à leur date, dans l'ordre de choses établi au moment où elles furent écrites. Elles pourront

ainsi peut-être regagner en intérêt rétrospectif ce qu'elles perdent en à propos et en soudaineté.

En tous cas, j'ai le droit d'espérer que l'on n'y méconnaîtra pas l'effort d'un esprit consciencieux qui, pour rappeler une formule célèbre, a cherché en tout temps et ne se lassera jamais de chercher :

*La vérité par la liberté,
La liberté par la vérité.*

Paris, 24 décembre 1848.

ESQUISSES MORALES.

PENSÉES, RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA CONDITION HUMAINE.

C'est une folie sans seconde, une erreur funeste à l'esprit humain, qui l'incline à se considérer toujours comme à part, et en quelque sorte en dehors de la nature. En prenant la place qu'elle lui assigne au sein de la création, l'homme ne se rabaisserait pas ainsi qu'il semble le croire, mais il puiserait dans la connaissance des lois qui le rattachent à tout, en le portant, pour ainsi dire, au-dessus de tout, une conscience plus juste et plus paisible de sa destinée. Il

ne serait plus, à ses propres yeux, ce *monstre incompréhensible, suspendu entre deux abîmes*, dont parle Pascal, *gloire et rebut de l'univers*, qui doit *se mépriser et se haïr soi-même* ; mais il accepterait, sans en être ni humilié, ni épouvanté, les conditions d'une existence assujettie à un ordre sage et doux dont la violation seule cause le mal qu'il plaît à son orgueil d'attribuer, en les accusant, à des puissances surnaturelles.

L'homme commet encore dans les sciences morales une erreur analogue à celle qui retarda si longtemps ses progrès dans les sciences physiques. De même qu'il considérait la terre comme un point fixe, autour duquel tournaient les mondes, il se considère volontiers comme la fin de la création, et demande raison au créateur quand toutes choses ne vont point à sa guise. Il juge mauvais ce qui ne lui agréé pas ; insuffisant ou défectueux ce qu'il ne peut faire rentrer dans ses étroites notions de perfection ; inutile ce qui est sans rapport direct avec lui. De là ses grands mécomptes et la fausse mesure de ses calculs.

S'il veut enfin se rapprocher du vrai, il est temps que l'homme s'observe et s'étudie, non plus comme un être isolé, mais comme partie

d'un grand tout, comme *moment* d'une métamorphose éternelle et infinie, et qu'il ne se sépare point de cette immensité de forces et de formes qui concourent perpétuellement avec lui à la beauté de l'œuvre divine. Il perdra sans doute, dans ce mode plus rigoureux et plus scientifique d'étude, quelques illusions chères à son orgueil; mais aussi, que de tourmens et d'anxiétés lui seront épargnés; et combien la force calme qu'il puisera dans cette virile acceptation de soi sera supérieure à ces vues chimériques, à ces agitations puériles qui font de lui, aujourd'hui encore, ce *jouet des Dieux* dont parlent les poètes anciens.

En vertu de la loi qui gouverne tous les êtres, par cela même qu'il est le plus parfait des organismes, l'homme en est le plus compliqué et le plus modifiable. La nature, dans son énergie créatrice, va du simple au composé, en s'élevant et s'affranchissant de plus en plus. La chaîne qui rattache l'homme à la nécessité est plus légère et moins courte que celle qui retient les êtres inférieurs. L'homme a des mouvemens plus spontanés, des jouissances et des souffrances plus variées et plus délicates; il se perfectionne ou se

dégrade sensiblement, selon qu'il use bien ou mal de sa liberté, selon qu'il seconde ou entrave les desseins providentiels. Mais ces desseins, quels sont-ils ? à quelles théologies, à quelles philosophies en demanderons-nous le secret ? Hélas ! les théologies n'ont guère fait autre chose dans le passé que distraire et charmer les inquiétudes de l'imagination par des symboles et des mythes. Les philosophies systématiques ont enveloppé de définitions et d'exégèses, jusqu'à les y étouffer, les doutes de l'esprit. Ce sont là des guides fallacieux qui conduisent le voyageur de cîme en cîme, lui promettant toujours une vaste et complète perspective du monde, jusqu'à ces sommets où l'air n'est plus respirable, où l'œil, frappé de vertige, n'aperçoit plus que brumes au-dessus, abîmes au-dessous de lui. Interrogeons la raison commune. Elle ne nous éblouit point d'aussi merveilleuses promesses. Elle ne nous entraîne point hors de nous. Elle nous retient, et c'est là sa force, dans les véritables conditions de notre être.

Les sages ont souvent plaint l'homme de cette complexité de nature qui cause ses contradictions. Ils ignoraient que cette complexité est le signe

même de son excellence. Ni la rose, ni l'étoile, ni l'aigle, ni le lion ne se contredisent. Tout homme taillé dans de grandes proportions s'appelle *Million*, comme le héros du poète slave (1).

Malgré toutes les ignorances qui le *tiennent* encore à *la gorge*, le genre humain est en possession des vérités essentielles au gouvernement de ses destinées, et l'homme n'est si malheureux que parce qu'abusé ou distrait, il ne veut pas les chercher, ou ne sait pas les reconnaître où elles se trouvent : dans la contemplation, l'étude et l'amour de la nature. Les vérités essentielles sont simples et en petit nombre, ainsi qu'il convient à une vie dont la durée est courte et l'action limitée. La morale qui en découle n'a également que des prescriptions peu nombreuses, accessibles à toutes les intelligences. Ni elle n'exalte, ni elle n'abaisse l'orgueil de l'homme. Elle ne lui dit point qu'il est un infime vermisseau, moins encore qu'il est un *Dieu*, même *tombé*. Elle lui montre comment, et lui enseigne à quelles conditions, il est, ou plutôt il devient le plus parfait des êtres terrestres.

(1) Je m'appelle *Million*, parce que je souffre pour des millions d'hommes.

Dzyadys, MICKIEWICZ.

L'esprit humain est enclin aux définitions, aux catégories, aux systèmes. Il chérit la ligne droite et la limite infranchissable ; tout au rebours de la nature, dont l'activité échappe en ses combinaisons infinies, par mille métamorphoses insaisissables, à toutes les disciplines de la science. Pour couper court aux embarras que lui suscitent des libertés telles, il a plu à l'homme de nommer *monstres* ces êtres étranges à sa vue, qu'il ne sait où classer. Mais, en vérité, on est tenté de croire que le seul *monstre* ici bas, c'est lui-même, tant est évidente et risible la disproportion entre les longues arrogances de son orgueil et les courtes prises de son intelligence.

En lui laissant croire qu'il poursuit un but qu'il s'est posé, la sage et patiente nature conduit doucement l'homme à la fin qu'elle lui assigne.

Depuis le premier jour de son apparition sur le globe, l'homme n'a cessé de lutter contre les forces tyrannique qui le tenaient captif. Il s'est soustrait peu à peu à leurs étreintes. Usant tantôt de ruse, tantôt de violence, il a dénoué ou rompu un à un les liens multiples dont son esprit et son corps étaient enlacés. Puis il a marché résolu-

ment à la conquête de l'univers. Asservissant à sa volonté les puissances mystérieuses du nombre, il a mesuré jusqu'à ses derniers confins l'étendue terrestre. Il a parcouru sans pâlir, à travers de formidables écueils, l'immensité des océans ; il assiste aujourd'hui, dans la plénitude éthérée, à la formation et au déclin des mondes.

Fixé sur l'infini, son œil dominateur force les étoiles, que Dieu semblait avoir réservées aux plaisirs des anges, à comparaître devant lui, et il leur impose des noms humains. Il jette dans les entrailles de la terre une sonde hardie qui fait jaillir à ses pieds les sources cachées ; il plonge dans l'abîme des mers pour en retirer la perle et le corail qui retiennent sur le sein de la beauté ces tissus diaphanes dont il a dérobé aux insectes la merveilleuse industrie. Il contraint les sèves étrangères à s'unir pour charmer, par des produits variés, ses goûts délicats. Amenés du fond des déserts, les animaux féroces servent de spectacle à ses enfans, qui applaudissent de leurs mains débiles au rugissement de la hyène et du tigre. Nulle force, nulle subtilité qui lui résiste ou lui échappe. Magicien téméraire, il compose et décompose à son gré la lumière, le son, les gaz impondérables, il opère la métamorphose des

êtres. Tout concourt à ses besoins, tout conspire à son amusement. Il endort la douleur, il suspend la vie. Plus rapide que l'éclair, sa pensée, multipliée à l'infini, vole d'une extrémité du monde à l'autre. Elle pénètre le présent, le passé, l'avenir ; ressuscite les races éteintes, donne des lois aux générations qui ne sont pas encore.

Tout cède, tout ploie devant son indomptable volonté. Le trident de Neptune se brise ; les foudres échappent aux mains de Jupiter. Le trône de Pluton s'écroule. Les Dieux sont vaincus. Que dis-je ? O spectacle inouï, ô majesté, ô grandeur, ô puissance de l'homme ! Le voici qui soumet Dieu lui-même. Un mot, un signe, font descendre du haut des cieux sur l'autel expiatoire le créateur éternel, le chargent de la coulpe qui pèse sur la race humaine, et lui commandent le pardon ! Merveilleux accomplissement d'une destinée sublime !... Mais que se passe-t-il là bas ? Qu'est-ce que cette vapeur étrange qui s'échappe tout à coup par une imperceptible fissure dans le granit du mont primitif ? Un éclair fend la nuit. Une secousse, un craquement, puis le silence. Ce n'est rien. Ce globule qu'on appelait la terre, cette petite masse opaque vient

d'éclater. Un peu de poussière cosmique se répand dans l'espace. Quelques parcelles plus compactes sont poussées par les courans éthérés jusque dans la planète voisine. En voici une que les curieux de l'endroit ramassent soigneusement. Un savant l'examine en tous sens. Il y met une étiquette. Il y trouve un argument à l'appui de son système sidéral. Un autre savant le combat. Qui les mettra d'accord ?

Dernière transformation de ce que fut le monde, dernier vestige de ce que fut la puissance humaine sur la terre... une conjecture.

CHAPITRE II.

DE L'HOMME.

Dieu créa l'homme mâle et femelle, disent les écritures. Identité de nature, diversité de mode d'existence; but pareil, moyens différens. Dualité dans l'unité, c'est le mystère et le charme de la destinée humaine.

Il ne faut pas croire que la différence des sexes soit purement du domaine de la physiologie. L'intelligence et le cœur aussi ont un sexe. A mesure qu'une culture plus parfaite aura développé l'homme et la femme, chacun selon son génie propre, l'attrait naturel des âmes sera plus sensible et formera des unions morales plus fécondes en vertus.

Les femmes les plus accomplies sont aussi,

en raison même de leur perfection, les plus essentiellement femmes par la manière de sentir et de penser. On en peut dire autant des hommes supérieurs. La médiocrité seule est neutre.

La femme aime et respecte dans son époux le père de son enfant. Le père retrouve avec attendrissement, dans les traits de son fils, l'image de la femme qu'il aime. Nuance insaisissable au premier abord, mais dont la diversité concourt à l'harmonie de l'union conjugale.

Le père aime dans ses enfans les desseins qu'il forme pour eux et par eux. La mère, moins portée aux abstractions, chérit tout simplement leurs caresses. Chacun ainsi reste fidèle à sa vocation ; l'homme prépare au dehors l'incertain à venir ; la femme retient ou ramène au foyer, par le doux attrait de sa tendresse toujours présente.

Ce qui montre le mieux combien l'homme est destiné, par sa nature même, à la vie extérieure, c'est qu'il a chez lui, quand il est forcé d'y demeurer seul, un sentiment d'abandon et d'isolement presque intolérable. La femme, au contraire, sent la maison remplie, animée de sa

seule présence. C'est elle qui constitue, à proprement parler, le foyer. Contemplative, recueillie, sédentaire par nature, son âme est le sanctuaire du Dieu domestique. Elle absente, la maison n'est plus qu'un abri sans consécration, dont la grâce mystérieuse s'est évanouie.

L'homme, en revanche, représente plus particulièrement l'idée de *patrie*. Le sentiment de la femme s'élève rarement au-dessus de l'amour du sol. Elle chérit les lieux qui l'ont vue naître, les horizons qui ont souri à sa jeunesse. L'esprit de l'homme s'attache plus encore aux horizons intellectuels où s'est développée sa pensée. Il aime, il sent vivre en lui cet ensemble d'invisibles élémens qui composent la race, la nation, la patrie idéale.

Non-seulement l'esprit de l'homme est plus généralisateur que celui de la femme, mais encore son cœur s'arrête moins aisément à l'individu. Il est plus porté à aimer la famille, la patrie, que telle ou telle personne dans la famille et dans la patrie. De là aussi, peut-être, le reproche qu'on lui fait d'être moins exclusif, et moins aveuglément dévoué en amour.

Combien la différence des sexes se trahit et se caractérise dans les moindres détails, aux yeux de qui sait observer ! Voyez l'attitude la plus habituelle de deux fiancés : le jeune homme enlace de son bras robuste la taille souple de la jeune fille, dont la tête, doucement inclinée, repose sur l'épaule de son bien-aimé. L'un exprime la tendresse de la force qui protège ; l'autre, la confiance de la faiblesse qui s'abandonne.

Plus l'esprit humain pénétrera dans les profondeurs du monde moral, plus il reconnaîtra ces différences naturelles des âmes, mieux aussi les fondemens de la famille seront assurés. A la loi de rigueur qui a pesé jusqu'ici sur l'union conjugale, succédera la loi de grâce, plus puissante et plus douce tout ensemble, qui enlacera de ses souples anneaux le père, la mère, l'enfant, ces trois existences inséparables dans l'idée divine, prédestinées à se compléter l'une par l'autre, qui s'appellent et se commandent en quelque sorte dans la vie spirituelle tout aussi bien que dans la vie charnelle.

La femme connaît mieux l'homme que l'homme ne connaît la femme. L'amour ayant été

chez tous les peuples la principale, presque l'unique affaire du sexe faible, il n'est pas étonnant qu'il y ait porté toute son intelligence et ce merveilleux don d'observation qui lui est propre. Là où les hommes, fatigués d'agir au dehors, ont cherché l'oubli des choses, les femmes en ont cherché l'explication. Elles se sont plu à surprendre, dans l'ivresse des sens et de la raison, le secret de la nature masculine, parce que de ce secret dépendait souvent toute leur destinée. Il y a eu toujours jusqu'ici, il y aura longtemps encore, un peu de Dalilah dans chaque femme.

Trop souvent une femme arrache à l'homme qui l'aime des actes de faiblesse dont elle est fière. Il est rare qu'un homme voie avec plaisir dans la femme qui se donne à lui le moindre symptôme de force. Hercule, pour plaire à Omphale, dut filer la quenouille; nous ne lisons pas qu'en revanche il ait invité la belle reine à la chasse du lion de Némée.

La supériorité morale actuelle d'un sexe sur l'autre tient principalement à ceci, que nos mœurs rendent la sincérité presque toujours fa-

cile à l'homme. Il a moins souvent intérêt à mentir, d'où il résulte qu'il ne s'enfonce pas aussi avant dans le mal et se relève plus vite de ses chutes.

L'avenir réserve encore à l'homme la plus belle des conquêtes morales : l'amour. Quand la femme ne sera plus seulement par manière de dire, mais véritablement, selon l'esprit, la moitié de l'homme, le sentiment de l'amour, qui n'a encore été que volupté plus ou moins raffinée ou passion plus ou moins chimérique, deviendra, dans sa constance et sa plénitude, l'harmonie suprême de la vie humaine.

Ces jours passés, en rentrant chez moi, je fus frappé par un spectacle qui n'avait rien que de fort vulgaire en apparence, mais qui me jeta en des rêveries profondes. Un homme, jeune encore, d'aspect sérieux mais non triste, traînait une petite voiture sur laquelle un orgue était fixé. Sa femme, marchant à côté, tournait la manivelle. Un enfant, rose et frais, le sourire sur les lèvres, jouait assis sur un siège adapté au-dessus de l'instrument. Ils allaient ainsi par les rues, se fiant à la Providence... Image tou-

chante de l'association humaine. L'homme, fort et grave, conduit la vie ; un peu au hasard, hélas ! La femme, par un travail moins rude, charme sa peine. L'enfant, insouciant, est porté à travers le monde, souriant à sa mère, et se réjouissant de l'existence dont il ne connaît pas encore les sévères conditions.

L'homme antique ne connaissait que la vie publique et la vie de famille, le *forum* et le *foyer*. Il n'avait point inventé ce commerce frivole dont les *salons* sont le théâtre, et d'où la passion, la sincérité, le sérieux sont bannis par les femmes qu'on y voit régner en souveraines. Il n'aurait pas même compris ce parti pris de fadeur, de faux-semblans, de galanterie équivoque, de bel esprit subtil et sans autre but que celui de faire passer les heures, si courtes pour l'homme qui saurait vivre. Il n'eût pas consenti à abdiquer ainsi chaque soir la dignité de son caractère ; à rabaisser son esprit, à travestir son âme pour le divertissement des femmes coquettes.

Rien de plus rare, de nos jours, qu'une activité bien tempérée. L'homme moderne est inquiet ou abattu. On dirait que les horizons de la vie se

sont trop étendus pour la mesure de ses vues et de ses étreintes. Mais, hélas ! ne seraient-ce point des horizons d'automne, qui ne s'étendent, en apparence, que parce que les arbres se dépouillent ?

Étrange orgueil de l'homme moderne ! il a idéalisé jusqu'aux défaillances de son âme. Qu'aurait pensé Caton à la lecture de Werther ? Et si, par impossible, Alexandre, en r'ouvrant la précieuse cassette, y eût trouvé un jour, au lieu de l'Iliade qu'il y avait mise, Hamlet ou Childe-Harold, Obermann ou Faust, il n'eût pas plus compris de tels héros et de telles souffrances, que ne les comprendrait, aujourd'hui encore, un sauvage de l'Australie.

La tristesse de l'homme moderne, si on l'étudie avec soin, révèle plus encore sa grandeur que sa faiblesse. La conquête du monde fini pouvait combler les ambitions d'Alexandre ; mais quel orgueil, si gigantesque qu'on le suppose, ne s'arrêterait consterné au seuil de ce monde infini que nous ouvre la révélation chrétienne ?

Athènes, c'est la jeune mère, au sein virginal, dont le lait pur, abondant et doux, a nourri notre enfance. Jérusalem, c'est la femme étrangère, prévoyante, expérimentée, qui, pour nous rendre forts, vient sevrer nos instincts et frotter d'un fiel amer le sein trop longtemps cherché de notre belle nourrice.

L'homme moderne, dont le travail ardu et la science un peu sombre cherchent, dans les entrailles du passé, les origines cachées et le secret des formations primitives, c'est le mineur persévérant qui arrache aux profondeurs du sol les métaux précieux, mais qui respire, dans une ombre malfaisante, au grand détriment de sa constitution, une multitude de gaz délétères.

Par une nuit de printemps, aux approches du matin, Hervé marche au hasard dans les rues de la ville. Pressé et retenu par un charme invisible, il s'éloigne et revient sur ses pas, distrait, rêveur, recueillant un à un dans son âme enivrée les ravissemens silencieux de l'amour satisfait. Tout à coup, à l'angle d'une rue, il se trouve face à face avec un homme dont l'aspect est presque

effrayant. L'œil de cet homme est terne, hagard, son teint livide ; ses traits sont contractés. Chargé de ses outils, fatigué déjà par l'insomnie, miné depuis longtemps par la fièvre, la faim, l'inquiétude, c'est un ouvrier qui se rend lentement à sa tâche quotidienne, sûr d'arriver trop tôt à cet ingrat labeur, qui ne lui assure pas même l'existence. Sa figure n'a presque rien d'humain. On dirait qu'il n'a jamais ni pensé, ni aimé ; rien ne le distingue de la brute que la tristesse. Périclès sortant des bras d'Aspasie n'eût rien senti à la rencontre d'un tel homme ; ou plutôt, son œil épris du beau, son imagination bercée par les grâces, se fussent détournés avec répugnance du spectacle d'une telle misère. Mais l'enfant heureux et mélancolique des temps modernes s'arrête consterné. Son cœur se serre, une larme compatissante vient mouiller ses yeux ; il sent au plus profond de ses entrailles, et c'est par là qu'il égale et surpasse toutes les grandeurs de l'homme antique, il comprend le lien des destinées humaines ; et, sans en être humilié, il sait reconnaître, aimer et plaindre son frère dans une créature aussi dégradée.

Si l'homme sauvage reste trop voisin de l'ani-

mal, l'homme des civilisations raffinées s'en éloigne trop. Il a rompu avec ces traditions touchantes, dont les récits symboliques plaçaient toujours un animal sacré comme témoin ou acteur muet, mais sensible, dans les grands événemens de l'humanité. Ainsi, une chienne allaite Cyrus ; Romulus est nourri par une louve ; Moïse garde les brebis , et le Sauveur du monde naît dans une étable.

L'homme des campagnes vit isolé ; l'homme des grandes villes refoulé. Chacun d'eux soupire après le bien qu'il suppose être le partage de l'autre et qu'aucun d'eux ne possède : le libre et sympathique échange des idées et des sentimens avec son semblable.

Il n'est point vrai, comme le craignent quelques-uns, que les peuples modernes s'acheminent, par la conformité des mœurs et l'égalité des conditions, vers une existence monotone. Dans la nature comme dans l'art, quand les grands contrastes cessent de s'accuser, les nuances délicates apparaissent. Entrez dans nos jardins, voyez comment, du rapprochement des espèces, naît une infinité de variétés charmantes.

A mesure que les oppositions se fondent, de plus douces harmonies se combinent. La musique de Mozart, la peinture de Raphaël, n'offrent ni les tons heurtés ni l'éclat tapageur des œuvres de la barbarie.

Il y a des hommes qui personnifient des nations, des races entières. Elles respirent en eux ; ils en sont le cœur, la voix, le génie. Chacun ici nommera Homère, Dante, Calderon, Camoëns. — Goëthe et Shakspeare sont aussi, jusqu'à un certain point, la personnification idéale de l'Allemagne et de l'Angleterre ; cependant, par l'étendue même de leur intelligence ils représentent plus encore peut-être leur époque que leur nation. De nos jours, Mickiewicz apparaît, sublime et touchante personnification du génie slave. Ses poèmes ne sont autre chose que la tradition polonaise glorifiée. Ses inspirations sont comme les émanations naturelles du sol lithuanien. Sa grandeur, sa force, et jusqu'à ses faiblesses, sont celles de la nation même dont il dit les douleurs et les espérances. La France aussi se présente au monde dans la personne d'un génie tout national : Voltaire. Pourquoi faut-il ajouter que cet esprit prodigieux, qui la

caractérise essentiellement, n'a chanté qu'en l'insultant la plus merveilleuse figure de son histoire? Si l'Allemagne se montre orgueilleuse de son Faust, la Pologne de son Conrad, le Portugal de son Gama, quel sujet de tristesse, de remords pour la France, de ne pouvoir même nommer son héroïne travestie? Ne serait-ce point là un châtiment providentiel de ce génie ironique qui raille chez elle toutes les grandeurs, et semble vouloir perpétuellement refouler tous ses enthousiasmes?

Ce qui domine dans la nationalité française, c'est l'élément géométrique. Dans la nationalité allemande, c'est l'élément métaphysique. Dans la nationalité italienne, l'élément artiste. Les Grecs, ces enfans gâtés de la nature, avaient tout réuni.

Les rapides changemens qu'ont amenés dans les conditions de temps et d'espace les découvertes de la science moderne peuvent faire pressentir pour l'avenir une immense amélioration, non seulement dans la condition sociale de l'espèce humaine, mais encore dans la constitution physique et morale de l'individu. Lorsqu'il sera

donné à l'homme de parcourir avec la rapidité de l'éclair tous les points du globe ; quand il pourra passer incessamment d'un climat à l'autre, des neiges éternelles du Septentrion aux chaleurs tropicales, respirer en moins de rien les vapeurs subtiles des hautes montagnes, les courans salins des mers et l'épaisse atmosphère des plaines intérieures ; quand il sera devenu l'hôte familier de l'air, comme il est aujourd'hui l'hôte des Océans ; quand non plus seulement la table des souverains et des grands, mais la table du moins riche des citoyens sera chargée des produits les plus divers des latitudes les plus éloignées ; peut-on douter que l'organisation si souple et si modifiable de l'homme n'arrive, par toutes ces assimilations nouvelles, à un état plus parfait ? Joignons à cela le commerce spirituel par le mutuel échange des idiomes et des littératures, la participation facile à toutes les manifestations de la pensée, chez toutes les races, et nous ne pourrons pas mettre en doute que toutes ces influences combinées doivent concourir à la formation d'un être aussi supérieur à l'homme actuel que l'habitant des grandes villes, par exemple, l'est aujourd'hui au rustre de certaines campagnes.

CHAPITRE III.

DE LA FEMME.

Il y a dans la faiblesse de la femme une puissance attractive que la force de l'homme subit avec étonnement, qu'il flatte et qu'il maudit tour à tour comme une tyrannie, parce qu'il en coûterait trop à son orgueil d'y reconnaître une loi providentielle. Les archives du genre humain, épopées, histoires et légendes, sont remplies de témoignages éclatans de ce charme mystérieux. Ève et Marie, Minerve et Vénus, les Muses et les Sirènes, Armide et Béatrix, Cléopâtre et Jeanne d'Arc, en sont les figures immortelles. La femme est plus voisine que l'homme de la nature. En dépit de la Genèse, je serais tenté de croire qu'elle l'a précédé dans l'ordre de la création. L'influence qu'elle exerce, comme à son insu, participe des influences naturelles. Son œil a les

fascinations de la mer ; sa riche chevelure est un foyer électrique ; les ondulations de son corps virginal rivalisent de grâce et de souplesse avec les courbes des fleuves et les enlacements des lianes ; et le Créateur a donné à son beau sein la forme des mondes.

La maternité est une révolution dans l'existence de la femme, et c'est le propre des révolutions de susciter toutes les puissances de la vie. Il faudrait supposer une bien complète déchéance pour qu'en cette crise douloureuse de la nature créatrice la femme ne sentît pas l'enthousiasme du dévouement palpiter dans son sein. Le premier vagissement de son enfant est l'oracle qui lui révèle sa propre grandeur ; et le fer qui détache de ses flancs une créature immortelle en qui elle se voit revivre la détache du même coup des puérilités et des égoïsmes de sa jeunesse solitaire. Cette rude étreinte des forces génératrices, ce labeur étrange imposé à sa faiblesse, ces espérances, ces angoisses, ces effrois inouïs qui l'oppressent, l'exaltent, et éclatent en un même gémissement ; puis cette convulsion dernière à laquelle succède aussitôt le calme auguste de la nature rentrée dans sa paix après avoir accompli

son œuvre suprême, tout cela n'est point, comme on l'a dit, le châtement ou le signe de l'infériorité de tout un sexe. Loin de là ; cette participation plus intime aux opérations de la nature, ce tressaillement de la vie dans ses entrailles, sont pour la femme une initiation supérieure qui la met face à face avec la vérité divine dont l'homme n'approche que par de longs circuits, à l'aide des appareils compliqués et des disciplines arides de la science.

Les devoirs de la maternité sont compatibles avec les grandes pensées, mais ne sauraient s'allier aux goûts frivoles. Une femme, en allaitant son fils, peut rêver avec Platon et méditer avec Descartes. Son humeur en sera plus sereine, les qualités de son lait n'en seront point altérées. Mais qu'elle se pare, se farde, veille, danse, intrigue, son sang s'échauffe, sa bile s'irrite, ses mamelles tarissent, son enfant pâtit ; elle devient haïssable et ridicule. Pourquoi donc les hommes de nos jours redoutent-ils si fort une femme philosophe, et souffrent-ils avec tant de complaisance une femme coquette ?

Lorsqu'une Athénienne se déclarait enceinte,

on avait soin d'orner sa demeure de statues et de peintures représentant les types les plus purs de la beauté humaine. Les Grecs pensaient que ces images nobles ou gracieuses exerçaient une favorable influence sur la conformation de l'enfant qui allait naître. Je regrette qu'un tel usage ne nous ait point été transmis par ces maîtres en l'art de vivre. Nous sommes trop peu précautionnés contre la laideur. Elle nous cerne, elle nous envahit ; elle est aujourd'hui partout, dans le temple, sur la place publique ; nous ne savons pas en préserver le foyer, et je crains bien qu'elle n'ait passé dans notre sang avec les goûts barbares de nos mères. Je ferai peut-être sourire plus d'un lecteur en affirmant qu'il existe un rapport intime entre les grâces physiques et les grâces morales, et que l'habitude de vivre dans un milieu dont l'harmonie et la beauté sont absentes laisse des traces fâcheuses dans les esprits. L'esthétique est sœur de la morale. Ennoblissez vos demeures, vos discours et vos actes seront plus facilement portés à la noblesse. Mais j'entends qu'on m'accuse de matérialisme, peut-être même de paganisme. Qu'on me permette de me réfugier derrière une autorité considérable et d'invoquer ici le témoignage non sus-

pect d'une des plus belles lumières de l'Eglise chrétienne. Écoutons Fénelon : « Je voudrais faire voir à nos jeunes filles, dit-il dans son *Traité d'éducation*, la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines ; elles y verraient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottantes à longs plis sont agréables et majestueuses. Il serait bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité. »

Il me déplaît que les femmes pleurent si abondamment. Elles sont victimes, disent-elles ; mais victimes de quoi ? de leur ignorance qui les rend aveugles, de leur oisiveté qui les livre à l'ennui, de leur faiblesse d'âme qui les retient captives, de leur frivolité qui leur fait accepter toutes les humiliations pour une parure, de cette petitesse d'esprit surtout qui borne leur activité aux intrigues galantes ou aux tracas domestiques. Pleurez moins, ô mes chères contemporaines ! La vertu ne se nourrit point de larmes. Quittez ces gestes, ces attitudes et ces accens de suppliantes. Redressez-vous et marchez ; marchez d'un pas

ferme vers la vérité. Osez une fois la regarder en face et vous aurez honte de vos gémissemens. Vous comprendrez que la nature ne veut point de votre immolation stérile, mais qu'elle convie tous ses enfans à une libre expansion de la vie. Elle ne se sert de la douleur que comme d'un aiguillon au progrès. Votre inerte mélancolie, vos vains soupirs et vos douleurs futiles sont contraires à l'énergie de ses desseins. Encore une fois, séchez vos larmes ; prenez votre part de la science un peu amère et du travail compliqué de ce siècle. La société qui se transforme a besoin de votre concours. Méditez, pensez, agissez ; et bientôt le temps vous manquera pour plaindre vos maux chimériques et pour accuser les prétendues injustices du sort, qui ne sont autre chose que le juste châtiment de vos ignorances volontaires.

Les femmes qui ont été malheureuses en ménage demandent le divorce. Celles qui aiment leurs maris veulent l'indissolubilité du mariage ; voilà toute leur logique. C'est une nécessité de la vivacité de leurs sentimens et de la faiblesse de leur raison de tout rapporter à l'individuel. Qu'elles me permettent, à ce sujet, une réflexion

générale. Étant donnés son infériorité présente, ses connaissances bornées et son caractère amolli, la faculté de changer d'époux ne serait pour la femme que la faculté de changer de maître. Qu'y gagnerait-elle ? de satisfaire la mobilité de ses caprices ? Ce n'est point là le but de la vie. La fin d'un être libre, c'est de parvenir à toute la dignité, à toute l'excellence de sa nature. Or, pour que la femme atteigne cette fin, il est un divorce préalable, auquel je ne la vois pas songer : c'est le divorce avec son ignorance, avec sa frivolité, avec ses passions puériles. Par ce divorce, qu'il dépend d'elle de prononcer dès aujourd'hui, elle entrera en possession d'une liberté morale qui suppléera d'abord, puis nécessitera la liberté domestique et civile. Sans ce divorce intime, l'autre demeurerait sans fruit ; la condition féminine n'en serait ni meilleure, ni pire.

Ce qui égare les femmes, c'est l'esprit de chimère. Elles le portent dans tout, en religion, en amour, et jusque dans la politique, quand elles y touchent. Cela provient de leur éducation séquestrée et de l'éloignement où on les veut de toute réalité. Elles ignorent également le monde

physique et le monde moral. Toutes choses retiennent à leurs yeux un élément de mystère. La sagesse masculine en a décidé ainsi. Je m'étonne que, voyant les résultats, elle ne soit pas tentée d'essayer d'un autre système.

La femme moderne est appelée à vivre dans un milieu faux. Ce n'est ni le grave foyer de la matrone romaine, ni la demeure bruyante et joyeuse de la courtisane grecque, mais quelque chose d'intermédiaire qu'on appelle *le monde*, c'est-à-dire la réunion sans but des esprits oisifs, assujettis aux convenances artificielles d'une morale qui voudrait, mais en vain, concilier les amusements de la galanterie avec les devoirs de la famille. De là le relâchement des vertus domestiques et l'hypocrisie des relations sociales. Ne demandez à de telles femmes ni la chasteté de Lucrèce, ni la force d'âme de Cornélie, ni ces grâces suprêmes de l'intelligence qui retenaient Socrate au banquet d'Aspasie. Leurs vertus évaporées ou leurs grâces captives les rendent également indignes des respects d'un époux ou des transports d'un amant. Leur jeunesse est maussade et leur vieillesse n'a rien d'auguste. Dans leurs traits effacés, dans leur port incertain, dans

leurs attitudes apprises, se décèle le profond désaccord de leur condition sociale avec les lois naturelles. Elles en souffrent, la famille en souffre, la nation même en souffre. Mais la coutume est là, aveugle et impitoyable, qui domine tout.

Pour les femmes qui ne sont que jolies, la transition de la jeunesse à l'âge mûr est brusque, souvent mortelle. Comme en perdant leur beauté elles perdent leur seule puissance, du jour au lendemain elles passent d'un empire absolu sur les cœurs au plus humiliant abandon, des magnificences de l'été aux désolations de l'hiver. Les femmes intelligentes, au contraire, celles en qui les grâces de l'esprit égalent ou surpassent les grâces du visage, ne s'aperçoivent presque point du déclin des ans. Il est lent, presque insensible pour elles ; c'est un long automne où l'éclat pâissant des fleurs et les nuances de la végétation qui se colore de teintes plus graves et plus variées produisent une harmonie touchante qui surpasse souvent en beauté les splendeurs du jeune printemps.

Il est des femmes qui conservent la faculté d'aimer longtemps après avoir perdu celle

de plaire ; je ne conçois guère d'état plus pitoyable. Il en est d'autres, au contraire, qui inspirent encore l'amour lorsqu'elles ne peuvent plus l'éprouver. Pour celles-là, le déclin des ans est doux et facile. Elles restent jusqu'à la fin dans la dignité du rôle que la délicatesse de nos mœurs leur a tracé.

Je conseillerais aux femmes, lorsqu'elles viennent à se demander quel est l'effet des ans sur leurs charmes, de consulter moins leur miroir que le visage de leurs contemporaines.

Les femmes bien nées et fidèles à écouter les avertissemens de la nature sentent qu'elles passent de la jeunesse à l'âge mûr, par je ne sais quel caractère touchant et grave de maternité qui domine peu à peu tous leurs sentimens, même le sentiment de l'amour, lorsqu'elles l'éprouvent encore.

Une femme qui n'a point de fille est plus excusable de prolonger sa jeunesse au-delà du terme indiqué par la nature que celle qui voit à ses côtés sa fille devenue belle, capable d'inspirer et d'éprouver de l'amour. C'est là un aver-

tissement sévère et doux tout ensemble, auquel une femme doit se hâter de conformer sa vie, à peine de tomber en mille travers, en mille ridicules, en des égaremens infinis.

On a dit de Marcelle : C'est la femme la plus vraie et la moins confiante du monde. Le contraire peut se dire de la plupart des femmes. Elles sont confiantes, parce qu'elles aiment à parler et que leurs connaissances peu étendues ne leur fournissent guère d'autres sujets qu'elles-mêmes ; elles trouvent le moyen de n'être point vraies jusque dans leurs épanchemens, parce qu'elles savent que la vérité leur nuit dans l'opinion des hommes. J'ajoute que ce n'est point leur faute, mais la faute de l'éducation qu'elles reçoivent et des préjugés qui nous mènent.

Les Scythes crevaient les yeux de leurs esclaves, afin qu'ils n'eussent point de distraction en battant le beurre. Il y a aussi des gens qui crevent les yeux au rossignol, afin qu'il chante mieux. Ne serait-on pas tenté de croire qu'une pensée analogue préside à l'éducation qu'on donne aux femmes ? On semble appréhender que si leur intelligence n'est aveugle, elles ne

soient de moins bonnes ménagères, ou de moins agréables babillardes.

Ce qui manque essentiellement à l'esprit des femmes, c'est la méthode. De là le hasard introduit dans leurs raisonnemens, et trop souvent aussi dans leurs vertus.

On apprend à bien penser comme on apprend à bien coudre, et je souhaiterais que la mode en vînt dans l'éducation des femmes.

Les hommes de ce pays-ci ne veulent pas qu'une femme soit docte. Ils craindraient, disent-ils, d'être moins aimés. Ombre d'Héloïse ! levez-vous et répondez-leur.

La femme est-elle ou non l'égale de l'homme ? Question oiseuse et de pure vanité, direz-vous peut-être. Ce n'est pas mon avis ; je la trouve importante, par un motif bien simple ; c'est que, de la solution qu'on lui donne, dépendent absolument le système d'éducation qu'on adopte pour les femmes, et la part qu'on leur attribue dans la famille et dans la société. Cela ne laisse pas d'avoir quelque intérêt, et je crois que nous

ne ferions point mal de chercher sans préventions, ni courtoisie, ce qu'il serait sage de penser en cette matière. Interrogeons l'expérience, l'observation, le sens commun ; en d'autres termes, l'histoire, la science, la raison humaine. Les réponses de l'histoire ne sont, il faut l'avouer, ni diverses, ni énigmatiques. Point d'hésitations dans les opinions ; à peine de légères différences dans les lois et dans les mœurs. En tout temps, en tous lieux, l'infériorité, si ce n'est même la perversité du sexe est posée en fait, et l'on en déduit en droit son incapacité civile et politique. Chez la plupart des peuples d'Orient on se croyait souillé par le commerce, même légitime, d'une femme, et l'on s'en abstenait à la veille des sacrifices ; les rabbins ne croyaient point la femme faite à l'image de dieux ; aux Indes, on la brûlait comme une propriété de son mari ; dans le droit romain, elle est toujours en puissance du père ou de l'époux ; les constitutions apostoliques ne lui sont pas plus favorables, et jusque dans l'Évangile, ce livre du faible et de l'opprimé, son infériorité semble attestée par une parole sévère de Jésus à Marie : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?* Ce consentement universel est, au premier abord,

imposant ; surtout comme il faut ajouter que le génie féminin n'a donné jusqu'ici que d'incomplets et faibles démentis à ces rudesses de l'orgueil viril. Dans ses plus brillantes manifestations il n'a point atteint les hauts sommets de la pensée. Il est pour ainsi dire resté à mi-côte. L'humanité ne doit aux femmes aucune découverte signalée, pas même une invention utile. Non-seulement dans les sciences et dans la philosophie elles ne paraissent qu'au second rang, mais encore dans les arts pour lesquels elles sont si bien douées, elles n'ont produit aucune œuvre de maître. Je ne veux parler ici ni d'Homère, ni de Phidias, ni du Dante, ni de Shakspeare, ni de Molière ; mais le Corrège, mais Donatello, mais Delille ou Grétry, n'ont point été égalés par les femmes. Et, chose plus singulière, aucune de ces œuvres d'imagination qui retracent en caractères universels les grands mouvemens de la passion, les souffrances de l'amour et les types idéals de la beauté féminine, ne sont dus au sexe qui les devait si bien connaître. Il y a là de quoi déconcerter un peu les partisans de l'égalité. Voyons si la science leur sera plus favorable. Hélas ! il m'en coûte de le dire, la physiologie moderne leur porte de ru-

des coups. Elle constate chez la femme une structure plus frêle, une complexion plus molle, et jusqu'à une constitution cérébrale qui lui rendent difficile cette vigueur et cette continuité de méditation qui font les hommes de génie. Un livre récent, qui a fait sensation dans le monde scientifique, va même jusqu'à prétendre que l'être humain, en se transformant, traverse une période embryonnaire où il a tous les caractères de l'individu femelle, et qu'il ne devient mâle que par la continuité d'un développement ascendant. Faut-il donc nous incliner devant de telles observations et de tels exemples? Que ce ne soit pas du moins avant d'avoir fait appel à la raison, ce tribunal suprême auquel il appartient, de par l'institution divine, de modifier ou de casser tous les jugemens inférieurs. En nous transportant dans l'ordre moral, nous verrons les choses sous un autre jour. Nous comprendrons l'infériorité de la femme dans le passé, sans en rien conclure contre son avenir. En effet, à l'origine des sociétés, quand toutes les luttes, soit de l'homme contre la nature, soit de l'homme contre son semblable, étaient presque exclusivement physiques, la force virile avait une priorité légitime.

Il est très simple qu'elle l'ait consacrée dans les institutions, et que n'admettant point la femme au partage de ses conquêtes intellectuelles, lui interdisant ainsi tous moyens de développement, elle l'ait retenue, non-seulement dans la servitude domestique, mais encore dans une subalternité mentale très évidente. Il y a donc lieu de s'étonner que la femme ait pu insensiblement parvenir à ce degré d'affranchissement qui lui permet aujourd'hui d'examiner, de comprendre ses devoirs et de réclamer ses droits. Car c'est en dépit des circonstances les plus contraires que son rôle a été toujours grandissant et que la voici chez nous, non plus esclave, mais compagne de l'homme : compagne subalterne encore, il est vrai, et plutôt de ses plaisirs que de ses travaux ; mais, enfin, reconnue en principe comme un être libre, appelé dans une certaine mesure à concourir au progrès social. Il y a loin de là à une égalité parfaite ; mais comment douter que cela n'y conduise ? Les idées modernes tendent toutes, d'ailleurs, à considérer l'être humain dans son unité. Selon cette conception, l'égalité de la femme n'est plus contestable. Indispensable à la perpétuité de la race, à la formation et au développement de l'indivi-

du, sa coopération dans la famille et dans la société ne permet plus d'incertitude. Une même morale, une éducation analogue, devront lui enseigner les mêmes vertus. Ni la force, ni la justice, ni la tempérance, ni le dévouement, n'ont de sexe. Il faut à la mère qui allaite son fils et qui veille à son chevet autant de courage et de vigilance qu'au soldat qui veille à la sûreté d'une ville. Il faut au gouvernement des affaires domestiques les mêmes qualités d'équité, de clairvoyance et de décision qu'au gouvernement des affaires publiques ; et, comme il est certain que plus l'intelligence s'élève, plus elle conquiert d'espace à l'exercice des vertus, on ne peut plus demander s'il convient de laisser au génie féminin tout l'essor dont il est susceptible. Or, c'est là, en deux mots, toute la question. Une égale possibilité de développement intellectuel, c'est là l'égalité fondamentale ; la seule à laquelle il est utile de prétendre, parce qu'elle implique en soi toutes les autres ; la seule qu'il est inique, aujourd'hui comme toujours, de ne point accorder.

Toute action directe, toute participation aux affaires publiques, étant par nos mœurs inter-

dites aux femmes, le talent n'est pour elles qu'une excitation vaine; la célébrité les condamne à un isolement retentissant.

La dévotion des femmes n'est, le plus souvent, que de la coquetterie avec Dieu. Cela occupe, amuse, et n'engage point.

Parce que les femmes ne se battent point en duel on ne dit point une femme d'honneur. Mais l'honneur n'est-il donc qu'au bout de l'épée? J'aurais cru qu'il était en quelque sorte la fleur de l'honnêteté, et, à ce compte, je suis persuadé que les femmes sur ce point ne le cèdent ni à leurs maris, ni à leurs amans, ni à leurs frères.

Notre siècle abonde en Lisettes, en Marions; J'y vois quelques Laïs. Béatrix, m'assure-t-on, l'a traversé; apparemment elle n'aura pas rencontré Dante.

Les amours, et j'entends les plus nobles, périssent très souvent par trop peu de fierté chez la femme et trop peu de délicatesse chez l'homme. L'une excède la mesure de la condescen-

dance et ennui; l'autre excède la mesure des exigences et révolte. Une conscience plus juste de sa propre valeur chez la femme, un sentiment moins rude de sa supériorité chez l'homme maintiendraient l'harmonie, et prolongeraient la durée d'un sentiment qui n'est pas aussi essentiellement mobile et éphémère qu'on affecte chez nous de le croire.

Je veux bien qu'une grande âme se dévoue à l'amour, mais que ce soit en reine et non en esclave. Les femmes abaissent le dévouement jusqu'à l'abandon de soi; et quand elles se plaignent d'être abandonnées, elles oublient trop qu'elles ont, en quelque sorte, donné l'exemple.

Il est singulier que le plus parfait modèle, le type le plus pur de l'amour féminin, dans toute son énergie, son désintéressement, sa grandeur et sa constance, soit donné à l'histoire et à la poésie, en la personne d'Héloïse, dans un pays où le tempérament et l'esprit des femmes semblent les pousser invinciblement à une coquetterie subtile, légère, égoïste et calculée, qui est l'antipode de la passion.

Les hommes de nos jours ont l'âme si petite, que, s'ils viennent à inspirer l'un de ces héroïques amours dont le cœur féminin n'a pas perdu le secret, et qui les sollicitent en quelque sorte à la grandeur, on les en voit embarrassés, importunés. Ils prennent à tâche de l'amoindrir, de le déprimer, de le tailler à leur mesure.

Lorsqu'une femme galante repousse les prétentions d'un homme, il ne voit là qu'un caprice outrageant pour lui ; il s'irrite et se venge. Quand, au contraire, une femme honnête, soit pour rester chaste, soit pour demeurer fidèle à un sentiment antérieur, refuse de céder aux sollicitations d'un amant, l'amour-propre du rebuté ne souffre pas ; il honore la cause du refus dont il se plaint, son cœur seul est atteint, et le cœur pardonne. Il n'est pas rare de voir ces amans éconduits devenir les amis les plus dévoués de la belle insensible.

La plupart des femmes passent sans transition de l'hypocrisie au cynisme. Combien peu s'arrêtent à la sincérité !

La nature humaine est si encline à outrepasser

ser en toutes choses la justesse et la mesure, qu'à peine a-t-elle conquis un sentiment ou un principe vrai, elle se hâte de le pousser à l'extrême, au faux, à l'absurde. C'est ainsi que la pudeur, cette grâce de la chasteté, qui donnait à l'amour chez les modernes des délicatesses inconnues aux anciens, s'est rapidement altérée en s'exagérant dans les âmes féminines, où elle est devenue un sentiment presque dégradant : le sentiment de la honte dans l'amour.

J'ai eu le malheur d'entendre quelques femmes assurer que la passion n'était jamais si forte ni si ardente que lorsqu'elle avait pour objet un être méprisable. Ce contraste des deux sentimens les plus contraires, l'amour et le mépris, exerçait, disaient-elles, une fascination terrible et jetait l'âme en des transports qu'un homme digne d'estime ne pouvait point inspirer. Qui le croirait ? un si consternant paradoxe n'a pas laissé que de se répandre, et ces aberrations d'un esprit malade, dignes de pitié si elles se fussent humiliées dans le silence, ont été proclamées à haute voix, érigées même en théorie. On a tenté de séduire l'imagination d'un sexe dont le premier devoir est de veiller à la délicatesse des

mœurs, en féminisant, s'il est permis de parler ainsi, l'idéal impur du chevalier Desgrieux. On ne s'est point aperçu que ce type, si profondément vrai parce qu'il était pris dans la nature même de l'homme et présenté dans sa tragique simplicité, devenait, cherché avec effort dans la nature féminine, quelque chose de convulsif, de déclamatoire, de monstrueux, qui répugnait à tous nos instincts. O Fulvie ! croyez-moi, ne méconnaissez pas ainsi le pur idéal que Dieu a gravé en caractères sacrés dans votre âme ! En vain vous espérez vous abuser vous-même. Vous ne sauriez faire taire la nature révoltée, Jamais elle ne consentira à ce funeste divorce de l'estime et de l'amour. Fulvie, Fulvie, ne l'entendez-vous pas qui murmure et proteste au-dedans de vous ? Dans vos emportemens les plus exaltés, n'avez-vous pas été saisie tout à coup comme par une main glacée qui vous faisait pâlir ? N'ai-je pas vu des larmes d'une amertume sans pareille retenues avec effort au bord de vos paupières ? dites, n'avez-vous pas, à la lueur rapide d'un éclair vengeur, contemplé avec effroi les ruines de votre conscience dévastée ? et, dans vos détresses profondes, le désert ne vous est-il point apparu comme un refuge où le cilice, les

macérations et la pénitence rendraient peut-être à votre cœur égaré le repos de l'accablement et la triste paix du repentir ?

Les grandes pensées viennent du cœur, a-t-on dit. Cela est vrai, surtout pour les femmes. C'est par la passion qu'elles arrivent à comprendre les idées, et souvent à les rendre avec une éloquence supérieure. Mais comme la passion est emportée, mobile, pleine d'inconséquences et souverainement illogique, les idées aussi, chez beaucoup de femmes, sont brusques, heurtées, violentes ; elles ne se produisent point avec calme, ni ne se développent avec mesure. Dans ces natures orageuses, les idées sont en quelque sorte les éclairs de l'âme.

Penser est pour un grand nombre de femmes un accident heureux plutôt qu'un état permanent. Elles font, dans le domaine de l'idée, plutôt des invasions brillantes que de régulières entreprises et des établissemens solides. Leur propre cœur est cette perfide Capoue qui les séduit et les retient souvent à deux pas de Rome.

Un artiste célèbre a dit d'une femme que vous

connaissiez : C'est l'esprit le moins chargé de bagage inutile. Éloge inappréciable dans ce temps-ci, où notre vieille société traîne après elle les préjugés, les lieux communs, tous les embarras d'une civilisation compliquée.

Si l'on considère, en les comparant, trois femmes célèbres qui ont fixé les regards de la France moderne, on reconnaîtra dans leur génie, avec les qualités les plus opposées qu'il faut attribuer, je crois, au milieu très-différent dans lequel elles ont vécu, un défaut identique, inhérent peut-être à la nature féminine. Nourrie de l'antiquité dans une retraite austère, madame Roland s'est montrée forte et grave. Excitée par le mouvement de la société, madame de Staël a été surtout animée et judicieuse. Inspirée par la nature, madame Sand a paru véritablement éloquente. Mais toutes trois ont outrepassé la justesse et sont tombées dans l'exagération déclamatoire.

Dans la chasse aux idées, l'esprit de la plupart des femmes ressemble à ces jeunes chiens étourdis ou mal dressés qui font lever le gibier, mais n'arrêtent pas.

L'aspect extérieur des maisons en Orient ne présente d'ordinaire que des murailles nues. Mais, à l'intérieur, l'œil est ébloui par des colonnes sans nombre, des marbres précieux, des fontaines jaillissantes, par toutes les richesses et toutes les fantaisies de l'art arabe. Malheureusement la porte de ces exquises demeures est presque toujours fermée. Elle ne s'ouvre qu'à l'amitié et à l'amour. Il en est de même de certains esprits, froids et nus en apparence. Pour découvrir leurs magnificences cachées, il s'agit également d'en forcer le seuil ; que faut-il pour celà ? Presque rien. Si toutes les femmes se ressemblaient, le sourire d'une femme.

Les femmes ne méditent guère. Elles se contentent d'entrevoir les idées sous leur forme la plus flottante et la plus indécise. Rien ne s'accuse, rien ne se fixe, dans les brumes dorées de leur fantaisie. Ce ne sont qu'apparitions rapides, vagues figures, contours aussitôt effacés. On dirait qu'elles n'ont nul souci de la vérité des choses et que leur esprit n'a commerce qu'avec ces personnages énigmatiques de la scène grecque qu'Aristophane appelle les *célestes nuées*, les *divinités des oisifs*.

La supériorité d'esprit chez une femme est un phénomène trop rare encore pour ne pas exciter la défiance du vulgaire. Il en résulte que c'est une supériorité inquiète, armée, et qui use à se défendre elle-même les forces qu'elle devrait consacrer utilement au bien de la famille et de la société.

Si vous êtes entré dans quelque'un de ces temples où la ligne droite et la ligne courbe unissent en une exquise harmonie la rectitude à la grâce, vous aurez eu l'image parfaite de la pensée virile et de l'intelligence féminine rapprochées, combinées, enlacées en une même vie par ce divin artiste qu'on appelle amour.

CHAPITRE IV.

DE LA VIE MORALE.

L'homme naît-il bon ou méchant? ses inclinations sont-elles perverses ou portées au bien? Je demande qu'on tâche de s'entendre sur ce point capital. On s'y efforce en vain depuis des siècles. Et pourtant il y a une morale et des moralistes. On écrit à perte de vue et l'on disserte à perte d'haleine. M'y voici comme tant d'autres....

Le problème est résolu. L'homme est bon, mais les lois sont mauvaises. Voilà ce que j'entends dire aux esprits les plus graves. Mais qui donc a fait ces lois mauvaises? Des hommes, apparemment... Et comment des hommes très bons ont-ils fait des lois très mauvaises?

Ne serait-il pas plus exact de dire que l'homme imparfait s'est gouverné tant bien que mal, comme il a pu enfin, plutôt que comme il aurait voulu, par des institutions faites à son image?

Un point encore me paraîtrait bien essentiel à préciser ; une préface me semblerait indispensable à nos codes moraux et judiciaires, qui déterminât quelle est la proportion exacte de liberté et de nécessité dont se composent les actes de la vie humaine. Aussi longtemps que la conscience du genre humain ne sera pas, à cet égard, complètement édifiée, notre prétendue justice sera semblable à ces tireuses de cartes qui rencontrent par occasion la vérité, et que le hasard sert assez souvent pour entretenir l'illusion et le respect du vulgaire.

Le Christianisme a prononcé le plus triste des divorces : celui de l'âme et du corps dans l'être humain.

Cette perpétuelle antithèse de l'âme et du corps, du moral et du physique, est une source intarissable d'erreurs. L'homme, dans son exis-

tence terrestre, n'est ni un âme sans corps, ni un corps sans âme. Qu'est-ce donc qu'une psychologie sans physiologie et une physiologie sans psychologie ? Comment peut-on séparer dans la science ce qui n'est pas séparable dans la nature ? L'action et la réaction de l'esprit sur la matière et de la matière sur l'esprit sont à tel point simultanées, incessantes, combinées, qu'il est absurde de prétendre étudier ou traiter isolément l'une ou l'autre de ces deux forces, dont la co-existence et l'union constituent la vie. La morale est l'hygiène de l'âme, comme l'hygiène est la morale du corps. Même principe, mêmes moyens, même fin. Et comme il n'y a qu'un *être* humain, il n'y a au fond qu'une science qui les comprend toutes : c'est la *biologie*. Mais cette science est de fraîche date, d'origine récente ; son nom d'hier et comme plébéien est suspect et mal noté dans la noble compagnie des vieilles sciences aristocratiques.

Le plus important et le moins exercé de tous les arts, c'est l'art de vivre. Combien peu d'hommes ont ce juste sentiment des proportions qui, supprimant le détail, ne s'attache qu'aux grandes lignes. Combien peu surtout conçoivent un idéal

d'après lequel ils modèlent leurs actions, auquel ils conforment leurs desseins. Je ne vois partout que la caricature, ou tout au plus la grossière ébauche de ce que pourrait être la vie humaine.

La complication de la vie m'étonne et me déconcerte. Que de ressorts mis en mouvement pour des opérations si minces ! quel prodigieux entrecroisement de fils pour une trame si lâche et un dessin si pauvre ! Des affections aussitôt brisées que nouées ; des projets couvés pendant des années entières, avortés en une seconde ; des sacrifices immenses qui ne profitent à personne ; des renoncemens qui ne donnent pas la paix ; des passions satisfaites qui ne procurent pas le bonheur ; d'ardentes croyances qui aboutissent au doute ; des doutes dévorans qui s'engourdissent dans la torpeur ; une multitude enfin d'aventures héroïques, plates ou ridicules, pressées sans ordre et sans suite entre le mystère de la naissance et le mystère de la mort, telle est la vie de la plupart des hommes. Que le nombre est petit de ceux qui savent se faire une destinée !

La vie du genre humain me fait l'effet d'une

symphonie, composée par un grand artiste, il est vrai, mais exécutée par des sourds.

La vertu, la passion ou l'intérêt gouvernent la vie de la plupart des hommes. Tout le monde tombe d'accord sur ce point. Mais un quatrième mobile, assez puissant sur certains esprits délicats, n'a pas été suffisamment observé par les moralistes. Ce mobile, c'est l'amour du beau ou l'esthétique. Les Grecs semblent avoir été généralement plus sensibles à la beauté qu'à la morale proprement dite. Socrate, le juste par excellence, recherche la compagnie d'Alcibiade et célèbre les grâces d'Aspasie. Des vices relevés par tout l'éclat des grandeurs et de l'intelligence ne blessent point son sens moral. Nos vertus modernes sont plus rigides. On dirait même que la beauté leur est suspecte. Il leur déplait assez de rencontrer dans l'Évangile les parfums de Madeleine.

La suprême vertu, en même temps que la suprême sagesse, consiste à ne considérer les événemens du dehors que dans leur rapport avec notre être intime, et à ne les estimer qu'en raison de leur influence sur notre progrès moral.

On peut, à la rigueur, faire cas d'un homme dont on n'approuve pas la vie. Entre la pensée et l'acte qui y correspond le plus étroitement en apparence, il se glisse encore quelque chose d'étranger ; un je ne sais quoi invisible, inexplicable, qui n'a pas de nom : c'est le hasard, le sort, le destin ; c'est le malheur surtout.

Quand un homme se rend coupable d'une faute, le simple respect de la nature humaine nous commanderait de chercher quelle part a le malheur dans sa chute. Tout le contraire arrive. Un homme tombe-t-il dans l'infortune, nous n'avons point de repos que nous n'ayons découvert la part qu'il convient d'assigner dans cette infortune à sa propre faute.

Le même homme qui vous dénigre aujourd'hui, demain fera votre apothéose. Il lui suffit, pour se croire conséquent, que vous soyez mort dans l'intervalle. Quant à la justice, vous l'attendrez longtemps. L'horloge à laquelle elle se règle retarde constamment de plusieurs siècles.

Il est peu d'âmes assez préservées pour ne subir aucune atteinte du commerce des hommes,

pour n'être pas, du moins passagèrement, troublées par les accidens de la vie extérieure. Mais une âme honnête repousse incessamment, sans secousse et sans bruit, par un travail organique, si l'on peut ainsi parler, ce qui n'est pas conforme à sa nature ; à peu près comme le glacier des Alpes, dont la force interne rejette sur ses bords toute matière étrangère, tout élément qui, tombé du dehors, ternirait sa transparence et l'éclat de son pur cristal.

Nos remords ne sont pas dans la proportion de nos fautes, mais dans la proportion des vertus qui nous restent.

La plus amère punition de nos fautes, c'est qu'elles nous mettent presque toujours dans la nécessité d'en commettre de nouvelles.

A Manille, aux temps du carnaval, toute personne masquée a le droit d'entrer dans les maisons où se donne une fête, de prendre part aux divertissemens, de causer, de danser aussi longtemps que bon lui semble, et de sortir sans s'être nommée. On comprend que c'est là un privilège dont usent seulement les personnes d'un

rang inférieur qui, en d'autres circonstances, n'auraient nuls droits à l'hospitalité des grands. Ainsi, à certains momens où l'accès en est moins bien gardé, n'arrive-t-il pas que des passions inférieures se glissent en de grandes âmes ? Seulement elles y demeurent peu, ne se nomment point, et se retirent avant le jour, sans avoir quitté leur masque.

Il y a des gens, et le nombre en est assez considérable, dont la vie est honnête, mais dont l'âme ne l'est point du tout. J'entends ceux à qui une sagacité prudente, un peu timide, a fait reconnaître de bonne heure que la sécurité de l'intérêt personnel conseille presque toujours ce que la vertu commande.

Ne retournons pas certaines vertus ; leur *envers* est plus laid que bien des vices.

Il est des âmes si bien nées que, sans avoir eu peut-être occasion de faire de grandes choses, elles vivent naturellement, simplement, et comme par droit de naissance, dans un commerce familier avec la grandeur.

Les pensées et les sentimens d'un grand cœur, je dirais presque sa respiration, sont un perpétuel défi à l'impossible.

La destinée sourit aux cœurs audacieux. Elle leur dit comme *Manto* à *Faust* : « *Den lieb' ich der das unmögliche begehrt.* »

Les moralistes ont dit à l'homme : abaisse, réprime, étouffe en toi l'orgueil. Moi, je lui dis : *justifie-le*. C'est le secret de toutes les grandes vies.

Savoir vivre seul est une condition essentielle pour qui veut conserver intacte, en toutes circonstances, la dignité des mœurs et la sincérité du caractère.

Un homme d'esprit a dit : Il n'y a point de caractères, il n'y a que des rapports. C'était constater avec quelque exagération la merveilleuse souplesse de l'âme humaine qui se modifie sensiblement à tous les contacts. De là, l'illusion des grands cœurs qui jugent en général trop favorablement des hommes. Tous, à leur approche, valent un peu mieux qu'ils ne valent ail-

leurs, et cela sans hypocrisie, sans préméditation, par le simple effet d'une loi naturelle qui veut que, pareilles à ce personnage du conte de fée, certaines âmes changent en or et en pierres tout ce qu'elles touchent.

Se conformer à son malheur, ce n'est pas s'y résigner. L'un est la marque d'un caractère fort; l'autre est le signe certain d'une âme faible.

Notre condition est si misérable, notre pauvre cœur si infirme, que les momens les plus poétiques de notre vie sont ceux qui nous donnent, en un ravissement douloureux, la vue rapide et lumineuse de ce qui *aurait pu* être.

La différence entre ce qu'on appelle bonheur ou malheur en ce monde est si petite, qu'on ne devrait jamais envier ni plaindre personne.

Que sont les ironies des poètes auprès des ironies du destin? Le génie d'Aristophane uni au génie de Byron créera-t-il un contraste plus accablant ou plus risible que celui de Jean-Jacques, l'auteur d'Émile, jetant ses enfans à l'hospice?

Quelle profonde compassion m'inspire Jean-Jacques ! Derrière cette pensée que *la société est un contrat*, je devine des abîmes de douleur. Un amer désespoir, en effet, a pu seul méconnaître cette vérité qui n'est point vérité de réflexion, mais d'entrailles : que la société est la plus douce en même temps que la plus noble des nécessités humaines.

Comment cet amant passionné de la liberté n'a-t-il pas senti que la société seule a pu briser de sa main puissante les liens de fer qui retenaient l'homme asservi aux forces brutales de la nature ? Comment n'a-t-il pas reconnu que l'homme isolé est le plus à plaindre des esclaves ?

A quoi sert l'expérience à une créature qui ne cesse de se transformer ? Savoir ce que nous avons été ne nous apprend aucunement ce que nous sommes.

Le premier jour de la vieillesse n'est pas celui où une ride plisse notre front, où un cheveu blanc se montre à nos tempes ; c'est celui où l'imagination s'affaisse sous le poids des souvenirs ; où nous disons : *hier*, plus volontiers que

*

demain ; j'ai fait, plus complaisamment que je ferai.

Pleurer notre jeunesse, c'est le plus souvent regretter une belle femme qui nous a trompé.

Ce qui rend la vieillesse si triste, c'est que nous vieillissons fragmentairement. Une partie de nous mêmes, encore dans sa vigueur, assiste consternée à la décadence de l'autre. Trop souvent un cœur resté jeune n'a plus pour organes que des sens caduques ; quelquefois des sens ardents font le tourment et la honte d'une âme glacée.

Dans le commerce avec leurs semblables, les hommes apportent trois dispositions principales : le besoin de la domination, de l'admiration ou de la sympathie. Les grands hommes veulent tout à la fois être admirés, obéis, aimés, non-seulement dans le temps présent, mais encore dans la postérité la plus reculée. Cependant ils inclinent plus ou moins vers l'une ou l'autre de ces ambitions. Napoléon semble n'avoir aspiré qu'à être obéi. Alexandre voulait surtout être admiré. Le dernier mot de César mourant ré-

sume une vie où le besoin d'être aimé fut peut-être le plus constant et le plus profond de tous. Aussi l'histoire pourrait-elle, en toute justice, le nommer le plus aimable des grands hommes.

Napoléon est peut-être le plus étonnant des grands hommes. Il a réussi, dans le plus sceptique des siècles, chez la plus railleuse des nations, à s'entourer de merveilleux. Il appartient par quelques traits à la compagnie des demi-dieux antiques. Il a le prestige des héros de la fable. Le peuple a cru longtemps qu'il avait le don des métamorphoses, et consent à peine aujourd'hui à croire à sa mort.

L'homme le plus divin, après l'homme-Dieu, c'est Raphaël. Sa destinée aussi bien que sa personne semblent avoir été soustraites aux influences qui troublent et attristent la destinée commune. Il disparaît de la terre dans le triple éclat de la beauté, du génie, de la jeunesse. L'admiration universelle et sans mélange qui s'attache à sa mémoire est telle, qu'elle participe plus encore du culte offert à une divinité que de la justice rendue à des perfections humaines.

Alexandre, élève d'Aristote, c'est l'idéal de l'histoire : l'action la plus grande engendrée par la pensée la plus haute.

De toutes les douleurs qui torturent l'âme humaine, il n'en est point de plus inexorable que le doute. L'homme-Dieu le savait bien, aussi l'a-t-il réservée pour son heure suprême. Mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? C'est le dernier cri de son humanité mourante. C'est la convulsion dernière de sa divine agonie.

CHAPITRE V.

DU CŒUR.

Le vulgaire se plaint ou se vante d'être haï, calomnié, aimé, chéri. Le sage ne s'occupe point des sentimens qu'il inspire, mais de ceux qu'il éprouvé. Il sait que ce qui est triste, amer, douloureux, ce n'est pas d'être haï, mais de haïr ; que ce qui est doux, noble, grand, divin, ce n'est pas d'être aimé, mais d'aimer.

Tout le monde parle de l'amour. Chacun suppose l'avoir éprouvé, une fois au moins, en quelque rencontre de jeunesse, et se croit le droit d'affirmer dans l'âge mur, suivant que ses souvenirs lui en ont laissé une image riante ou fâcheuse, que l'amour est une charmante faiblesse excusable dans les années d'inexpérience ; ou bien que l'amour est une ardeur des sens aussitôt

éteinte que satisfaite ; ou bien encore que c'est la chimère des imaginations romanesques, et qu'on s'égare et se perd à la poursuivre. Mais la passion, la passion de l'amour, qui l'a connue ? Un homme peut-être dans un siècle ; et celui-là, voudra-t-il, saura-t-il dire ce qu'il a ressenti ? Et s'il le dit, qui le comprendra ?

D'où vient qu'à l'aspect d'Euphémie, Hervé sent courir dans ses veines un frémissement qui lui révèle que cette femme, aperçue pour la première fois, ne lui est point étrangère ? d'où vient qu'il reconnaît dans son regard, dans son accent, dans son attitude, comme une apparition idéale des sentimens les plus intimes de son propre cœur ? Parle-t-elle, il demeure ravi qu'elle exprime avec une grâce si touchante les pensées qui, rudes et sombres, le tourmentent et l'irritent. En sa présence, il se sent tout à la fois exalté et apaisé ; et s'il lui faut quitter cette présence devenue soudain indispensable à son repos, une étrange tristesse, mêlée de volupté, le saisit. Il tombe en proie à mille désirs contraires. Il voudrait mourir, il voudrait vivre ; il veut la revoir, il veut être aimé, il l'est déjà, il le sera toujours. La nature a créé cette femme pour lui ; s'il ne

l'eût pas rencontrée, c'en était fait de leur destinée à tous deux. Mais ainsi, combien leur vie sera belle et noble ! Que leur importent désormais les vicissitudes du sort ? L'homme et la femme qui s'aiment d'une passion véritable ont en eux le foyer de la vie idéale. De l'union de leurs instincts, de leurs pensées, naît ce qu'on peut appeler le *sens divin* des choses, et c'est ce qui les tient si si fortement, si indissolublement unis ; car chacun d'eux sait bien que, séparé de l'être qui le complète, il perdrait aussitôt ce don suprême, cette grâce surnaturelle sans laquelle il ne saurait plus vivre. Ne redoutez pour de tels amans ni lassitude ni dégoût. Ils ne connaissent point la satiété qui met si tôt fin aux plaisirs des amans vulgaires. Pour eux la défaillance des sens est une volupté supérieure, parce qu'alors, affranchies des liens de la chair, leurs âmes se cherchent et se confondent dans une ineffable paix. Naïfs comme des enfans, car la passion ramène aux énergiques simplicités de la nature, ils se complaisent dans leur mutuelle beauté ; leur sourire est un grand enchanteur qui transforme le monde. Tout en eux et autour d'eux suit un rythme si facile et s'ordonne en une si douce harmonie qu'ils se de-

mandent surpris l'un à l'autre pourquoi donc tous les hommes ne goûtent point des félicités pareilles. Et comme ils sont compatissans ! comme ils plaignent les maux, les erreurs, et surtout les plaisirs de ceux qui n'aiment point ! Ils sentent en leur cœur une source de joies inépuisable qu'ils voudraient épandre sur l'humanité toute entière. Et quand l'heure sacrée a sonné pour eux, quand un enfant est né de leurs embrassements..... A genoux, à genoux. Taisez vous, ô parole humaine, vous avez été trop souillée et trop profanée. Immortalité de l'amour, nous t'adorerons en silence !

L'amour, dites-vous, est un sentiment passager. Quelle erreur est la vôtre ! De toutes les passions qui animent le cœur humain il n'en est point à qui une plus longue durée soit nécessaire. Il faut, pour qu'il arrive à cette perfection qui seule peut remplir l'âme toute entière, qu'il ait traversé mille épreuves : la présence et l'absence, la santé et la maladie, la prospérité et l'infortune, le monde et la solitude, la faute même et le mutuel pardon. Il lui faut enfin la consécration suprême de la fécondité. Une telle passion ne se produit point dans

les froides régions où vous végétez. Vous en concluez qu'elle n'existe pas ; moi je conclus seulement que c'est vous qui n'existez pas.

L'amour se métamorphose dans la société humaine ; il suit et exprime en ses formes mobiles toutes les phases de l'histoire. Chez les Grecs, il est volupté. A ses grâces juvéniles siéent également la tunique ouverte de Sapho et la robe traînante d'Alcibiade. Au moyen-âge il devient passion et ceint la bure d'Héloïse. Aux temps aimables de la renaissance, galanterie ingénieuse et chevaleresque encore, il enlace au croissant de Diane la salamandre de François I^{er}. Au siècle du grand roi il prend les majestueuses allures des choses éternelles. Sous la régence, débauche capricieuse, il effeuille sa couronne de roses aux lueurs blafardes de l'orgie. Quant à nous, tristes enfans d'une civilisation vieillie, comment le voyons-nous apparaître ? Sous l'aspect effronté d'un vice impuissant qui ne sait plus parler ni à nos cœurs, ni à nos sens, mais qui sollicite notre bourse.

Aussi longtemps que la science n'aura pas précisé l'action de la force magnétique sur l'organi-

sation humaine, on n'aura pas le secret de ce que nous appelons les amours *indignes*. On ne comprendra pas, on ne plaindra pas assez ces passions subies plutôt qu'éprouvées, qui nous ravissent tout empire sur notre volonté sans aveugler notre jugement. Affreux supplice pour une âme bien née ; maladie devant laquelle les remèdes moraux sont inefficaces, mais que l'on apprendra peut-être un jour à guérir comme on guérit la fièvre et les fluxions de poitrine.

L'amour mystique me rappelle cet *oysel alérion* dont parle Alain Chartier, *lequel, dit-il, n'a point de piez pour errer sur terre, mais est tout son mouvement par esles qui l'exhaustent en l'air.*

Quelle misère que cet amour prétendu platonique dont votre orgueil se targue ! Songez donc, ô Bathilde, qu'en donnant votre âme à un amant auquel vous refusez votre corps, vous témoignez ainsi faire infiniment moins de cas de l'une que de l'autre. Si je ne me trompe, cette subtilité de spiritualisme a pour principe un matérialisme grossier.

Souvent deux amans s'éprennent l'un de l'au-

tre pour des qualités qu'ils n'ont pas, et se quittent pour des défauts qu'ils n'ont pas davantage.

Vous me parlez d'amour, mais nous ne saurions nous comprendre. Pour moi, l'amour est un héros qui conquiert, au péril de ses jours, la domination du monde. Pour vous, c'est un pauvre honteux qui mendie à la dérobée sa précaire existence.

En amour, la plupart des hommes ne sont pas exempts d'indélicatesse. L'image de la femme aimée n'est jamais assez isolée sur l'autel pour que d'étranges confusions ne se fassent point dans leur esprit. Lorsqu'ils s'inclinent devant elle, pareils au flot qui vient saluer la rive, ils déposent à ses pieds, malgré eux, le limon de leurs habitudes corrompues, l'écume de leurs souvenirs.

L'amour est aujourd'hui toute l'ambition de la femme. Pour l'homme, au contraire, il n'est, le plus souvent, que le sommeil momentané de l'ambition.

Le sentiment le plus parfait, le plus doux à

l'âme, dans sa plénitude tranquille, c'est l'amitié qui succède à l'amour entre un homme et une femme qui n'ont à rougir ni de s'être aimés passionnément, ni d'avoir cessé de s'aimer avec l'ardeur première de la jeunesse.

Me promenant, par une belle journée d'octobre, dans les jardins de la villa Pamphili, je fus frappé de la beauté merveilleuse d'un grand nombre d'arbres verts que je n'avais point aperçus durant l'été, cachés qu'ils étaient par l'épais feuillage des massifs, alors dans tout l'éclat de la végétation, maintenant dépouillés. Humble et patiente amitié, pensai-je, c'est ainsi qu'on t'oublie aux heures splendides de la jeunesse et de l'amour ; c'est ainsi que tu apparais, douce et consolatrice, vers le soir de la vie, quand la passion est morte et l'existence dénudée.

Tout concourt à faire de l'amitié entre frère et sœur le sentiment le plus fort peut-être et le plus doux ensemble du cœur de l'homme. Le charme que projettent sur la vie les souvenirs d'enfance, tristes ou gais, toujours attendrissants, et qui ne se retrouvent jamais avec une si complète identité dans les autres affections ; l'attrait voilé des

sexes qui se fait sentir même dans le commerce des intelligences, en excluant les rivalités jalouses ; la protection et la confiance librement données et reçues, exemptes de cette notion de devoir qui glace si souvent les relations entre le père et l'enfant, entre l'époux et l'épouse ; toutes ces douceurs, toutes ces grâces, font de la piété fraternelle un sentiment ineffable qui échappe presque complètement, dans son ardeur placide, aux misères et aux déceptions des autres amours.

Très peu de femmes, dans l'état actuel de nos mœurs, sont capables d'amitié. Habituees au despotisme ou à l'esclavage, leur âme faible ou altière, toujours emportée au-delà du juste et du vrai, ne sait point goûter le charme tempéré d'un sentiment sérieux et solide qui repose sur une égalité parfaite.

Dans le monde on confond la fréquence des relations avec l'intimité des rapports. Vienne un jour de malheur, et la distinction se fait d'elle-même.

J'ai longtemps cherché à me rendre compte de ce que l'on entendait dans le monde par un ami,

et j'ai fait cette découverte : un ami, c'est un homme qui se croit en toute occasion le droit de vous dire une vérité blessante, de vous donner un conseil inutile, et de vous emprunter votre argent sans vous le rendre.

Nos amis (j'entends ceux dont je viens de donner la définition) ne consentent d'ordinaire à nous reconnaître une vertu qu'après s'être bien assurés qu'elle n'est en rien la censure de leur caractère, que plus d'une tache la ternit, et que, d'ailleurs, elle est plutôt chez nous une heureuse habitude que l'effort courageux de notre volonté. Prudens amis !

Pour si peu que l'amitié nous blesse, elle connaît si bien nos côtés vulnérables qu'elle nous laisse des plaies profondes. La haine n'a ni cette sûreté de coup-d'œil, ni cette dextérité de main. Elle frappe fort, mais aux endroits insensibles.

J'en ai fait l'expérience, pour peu que nous ayons quelque mérite, nos ennemis nous servent beaucoup mieux que nos amis. Par la violence de leurs attaques, ils provoquent les retours de l'opinion. Par la préoccupation inquiète

où on les voit de nous, ils inspirent le désir de nous connaître; enfin, par leurs traits acérés, ils éveillent en nous des forces qui peut-être se fussent engourdies au sein d'une amitié indulgente. Ils nous excitent à valoir tout ce que nous pouvons valoir pour donner un éclatant démenti à leurs calomnies. S'ils nous ravissent quelques biens extérieurs, ils nous font souvent découvrir dans notre âme des trésors ignorés. Leur injustice triomphante nous contraint d'en appeler à Dieu et à la postérité, à la vertu et à la gloire. Sans Mélitus, toute la grandeur de Socrate nous eût-elle été révélée?

Le pire de certaines inimitiés, c'est qu'elles sont si viles, si rampantes, qu'il faut se baisser pour les combattre.

Très-souvent le pardon n'est qu'une forme polie, une sorte d'euphémisme du mépris.

Rendre une éclatante justice aux mérites inférieurs de notre ennemi, c'est une des jouissances les plus raffinées de l'orgueil.

Vous voulez que j'écoute vos conseils? donnez-

moi donc en même temps vos principes, vos opinions, vos préjugés, vos défauts mêmes, et jusqu'à vos faiblesses, tout votre caractère enfin, et votre humeur surtout, qui me rendra facile de les suivre et salutaire de les avoir suivis.

Il y a une sincérité haïssable ; c'est celle qui ne souffre point à dire une vérité cruelle.

C'est bien peu du mérite de la sincérité, si l'on n'en possède le charme.

Le grand art de consoler les douleurs, c'est d'en distraire avec délicatesse. L'amour y est plus habile que l'amitié. L'âme affligée n'est point en garde contre sa muette éloquence, tandis qu'elle se cabre et regimbe contre les discours, même les plus insinuans, de l'amitié.

Il y a trois sortes de bontés qu'il ne faudrait pas confondre : celle qui réside dans l'intelligence, celle qui a sa source dans le cœur, et celle enfin qui naît d'une certaine faiblesse ou, pour me servir d'un mot moderne, d'une certaine *impressionabilité* des nerfs. La première, plus grande, plus calme, plus constante, moins su-

jette à des excès et à des retours, mais un peu froide en apparence, se rencontre plus fréquemment chez les hommes. On la pourrait nommer la bonté virile. La troisième, passagère, superficielle, capricieuse, est, hélas, seule à l'usage de la plupart des femmes. Quant à la seconde, la bonté du cœur, je la tiens pour aussi rare que le génie.

CHAPITRE VI.

DE L'ESPRIT.

Parler à quelques hommes, échanger par des paroles fortuites qui meurent aussitôt qu'elles sont prononcées l'expression de nos besoins et de nos impressions du moment, c'est une condition commune à tous, une faculté que tous exercent sans plus y songer qu'à respirer ou à se mouvoir. Mais parler à l'humanité dans la langue immortelle de l'art, c'est un privilège suprême réservé à un petit nombre d'êtres qu'on serait tenté de considérer comme appartenant à une création supérieure, intermédiaire entre l'humanité et ces natures d'essence divine dont notre imagination se plaît à peupler les mondes invisibles.

Ce privilège si rare est en même temps une

magistrature sacrée. Mesuser d'un tel don est un crime. O poètes, vous à qui fut donné l'archet d'or, vous dont l'âme, bercée au rythme de la beauté éternelle, a des vibrations magiques qui ravissent l'humanité et l'attirent sur vos traces, n'abusez point pour l'égarer de cette fascination toute puissante. Laissez les fantômes de l'erreur s'agiter dans ces régions moyennes où tout change et s'évanouit ; ne les élevez point dans la sphère immuable du génie, ne les revêtez pas de gloire.

Le génie vient souvent trop tôt ; alors il est condamné par le sens-commun du siècle. On le jette dans les geôles, on le charge de chaînes, on lui fait boire la ciguë. Il se nomme Socrate, Colomb, Galilée. D'autres fois il vient trop tard, et, voulant en vain arrêter à lui le mouvement des choses, il est renversé, foulé aux pieds, il va mourir à Sainte-Hélène. Mais il est de loin en loin des génies venus si bien à leur heure que la gloire semble les attendre au seuil de la vie. Ils ont même fortune que ce roi de Perse dont parle l'histoire, qui fut couronné par les mages dès le ventre de sa mère.

L'homme de génie, c'est celui qui se sent la force et auquel les autres reconnaissent le droit d'être complètement lui-même.

Le talent dispose, combine, ordonne ; il est réfléchi, il peut être audacieux, enfreindre avec succès certaines règles. Il a un bon ou un mauvais goût ; il est traditionnel ou original, selon une mesure appréciable. Le génie invente ; il est spontané. Il ne sait ce que c'est que bon ou mauvais goût, ni que tradition. Ses inspirations seront le goût des générations qui viendront après lui ; le bon goût sera de lui être semblable. Il ne saurait être audacieux parce qu'il est supérieur aux règles. Il n'en connaît point d'autres que de rester lui-même. On ne lui demande pas plus qu'à Dieu s'il n'aurait pas dû faire autrement son œuvre.

Les intelligences se peuvent partager en deux classes principales : celles qui sont particulièrement sensibles aux formes ; celles qui veulent surtout pénétrer les essences. Les artistes, les enfans, les femmes, appartiennent à la première classe. Platon est un rare et sublime exemple de ces génies harmonieux qui saisissent

d'une même perception et embrassent d'un même amour les forces et les formes de la vie.

Pour peu que l'on y prête quelque attention, l'on reconnaît aisément une sorte d'attrait entre les esprits qui ressemble beaucoup à l'amour du sexe. Les esprits virils recherchent avec prédilection le commerce des intelligences féminines, et de ces unions naissent les grandes pensées.

Un poétique symbole de cette union morale du génie des deux sexes, c'est l'entretien de Socrate avec l'étrangère de Mantinée, la belle et docte Diotime, de laquelle il apprit, nous dit-il, « tout ce qu'il savait de l'amour. »

L'histoire aussi se plaît parfois à retracer, en des tableaux qui ravissent l'esprit, ces aspects charmans de la destinée humaine. Elle met aux mains de la fille de Théon, de l'éloquente Hypathie, la lyre d'ivoire dont les accords mélodieux font tomber à ses pieds, soumis et repentant, le disciple en proie aux passions délirantes. Elle fait entendre à Milton aveugle, adoucies par les pieux accens de l'amour filial, les voix augustes du génie antique. Il semble alors que la grave

Clio ait dérobé, pour s'en parer une heure, le tissu magique de la mère des Grâces.

L'observation a constaté un certain nombre d'animalcules qui naissent après le lever du soleil et meurent avant son déclin. Bien des esprits leur sont semblables, et, prenant les idées à leur milieu, ne soupçonnent jamais ni l'origine, ni la fin des choses.

L'immense majorité des esprits est parasite. Combien peu d'intelligences tirent leur aliment de la substance même des choses et pompent librement, pour ainsi parler, les sucs primitifs ! Les autres s'attachent où elles peuvent et comme elles peuvent aux racines, aux tiges, aux rameaux, aux feuilles des premières, pour végéter à leurs dépens. Et, chose humiliante pour l'espèce humaine, inconnue aux règnes inférieurs, il se rencontre encore, en quantité assez considérable, des parasites de parasites.

Il y a toute une classe d'esprits que je me permettrai de nommer aristocratiques. Ils sortent peu de chez eux, seulement en voiture, et ne voyagent que par les routes royales, précé-

dés d'un courrier et d'un majordome. Ils traversent ainsi commodément et superbement le monde connu, en aperçoivent les grands aspects et la configuration extérieure, laissant à d'autres, aux esprits plébéiens, à pénétrer dans l'intérieur des terres, à remonter à la source des fleuves, à surprendre dans les anfractuosités des monts le secret des formations primitives.

Un grand esprit sans amour est un phénomène qui nous surprend et nous attriste. On dirait une de ces nuits d'été au Septentrion que l'on appelle *nuits d'acier*, dont la clarté morne fatigue l'œil et oppresse en quelque sorte la pensée.

Deux grandes catégories d'esprits incompatibles : ceux que pressent les nobles curiosités ; ceux qui s'amuse aux curiosités vulgaires. Les uns veulent connaître le système sidéral et les mystères de l'âme ; ils interrogent Newton, Leibnitz ou Spinoza. Les autres se demandent comment il se peut faire que le voisin soutienne de si grosses dépenses ou que la voisine n'ait point encore marié sa fille. Ils questionnent les portiers et les femmes de chambre. La plus aisément

satisfaite de ces deux catégories ne me semble pas néanmoins la plus enviable.

Il est fatigant de vivre avec les petits esprits. Comme ils sont incapables d'embrasser l'ensemble des choses, ils ne sauraient donner à aucune sa proportion exacte. Ils chargent les plus minces événemens d'un tel amas de commentaires, de considérations, de doléances et de conjectures, qu'on demeure empêché, haletant, et comme étouffé avec eux sous ce lourd bagage de *ratiocinations* superflues.

Ce qui fait que les petits esprits paraissent presque toujours dominer les grands, c'est qu'ils portent la passion dans tout le menu détail de la vie. Il leur importe excessivement que les repas soient pris à telle heure, que les chaises soient rangées dans tel ordre, que le chat mange dans telle écuelle. Les autres, qui ne s'embarrassent point de ces misères et n'ont l'œil fixé qu'au grand but de la vie, laissent dire et faire ces sagessees affairées. De là l'opinion vulgaire qu'ils sont conduits.

Quand un esprit vigoureux est assailli par

le doute, il le saisit, le terrasse, le charge sur ses épaules, et continue de marcher en le portant avec lui.

Qu'est-il besoin de vos docteurs et de vos miracles pour *prouver* Dieu ? Dieu n'est-il pas une sublime nécessité de la pensée humaine ?

Dans le style de la plupart des écrivains d'aujourd'hui, le mot *Dieu* recouvre de son ampleur un vide de la pensée. Charlatanisme ou paresse d'esprit. Rappelons-nous, pour résister à la tentation, ce mot de Spinoza : « *La volonté de Dieu, c'est l'asile de l'ignorance.* »

C'est un procédé naturel de l'esprit humain, pour sauvegarder son amour-propre, de déclarer *divin* tout ce qu'il ne saurait comprendre. M. de Maistre a largement usé de cette méthode en proclamant la guerre la plus divine des choses, et le bourreau le plus divin des êtres.

La foi n'est bien souvent qu'une illusion du cœur, plus souvent encore une révolte de l'imagination contre la raison. « *Taisez-vous, raison superbe !* » s'écrie Bossuet, et s'écrieront

avec lui tous les hommes fermement résolus à embrasser les croyances surnaturelles dans leur rigueur. Espérer est plus humain. L'espérance, qui n'est, après tout, qu'une foi mêlée d'un peu de doute, ainsi qu'il convient à une créature finie, loin de combattre la raison, en est pour ainsi dire le couronnement. La raison, qui défend de croire aveuglément, conseille d'espérer ; et cela suffit bien à une vie où rien n'est absolu, pas même la douleur.

Malebranche est un aigle enfermé dans le temple. Son inquiet instinct cherche l'air libre et la lumière éthérée des cieux. Il frappe à coups pressés, de ses vastes ailes, les voûtes sombres et immobiles du sanctuaire.

C'est une erreur déplorable de la pensée humaine de considérer la vérité sévère de la science comme incompatible avec la beauté des fictions poétiques. Pour ma part, je suis convaincu que les poètes futurs trouveront dans les connaissances positives tout un rajeunissement de l'art, un éclat plus pur, un charme plus viril. Croit-on, par exemple, qu'il y ait moins de ravissements pour l'imagination à se représenter la

plénitude éthérée animée par des orbes lumineux qui naissent, grandissent, décroissent et meurent, qu'à voir le ciel sous la figure d'une voûte immobile parsemée de clous d'or ? N'avons-nous pas tous été pénétrés de l'émotion la plus vive à la lecture d'une pathétique histoire du cœur, nommée d'un nom scientifique (1), et rattachée, dans tous ses développemens, à l'inflexible rigueur d'une loi naturelle ? Quelle étroitesse de conception de ne pas juger poétique la claire-vue de ces forces qui s'attirent, se repoussent, se combinent dans l'immense diversité de la forme, et de s'opiniâtrer, au-delà du temps où elle était commandée par l'ignorance, à cette poésie enfantine qui ne sait reproduire que le mensonge des choses !

Je crois qu'on peut considérer comme épuisées, ou peu s'en faut, ces conceptions théogoniques qui dominaient l'art chez les peuples anciens et dont l'art moderne, jusqu'à nos jours, n'a cessé de s'inspirer. A mesure que la science projette ses clartés sur les secrets de la vie, le mythe, le symbole et l'allé-

(1) *Die Wahlverwandschaften*. Les Affinités électives.

gorie s'évanouissent. A mesure que la nature est mieux connue, le merveilleux perd son prestige. Le *surnaturel*, comme on disait naguère, nous trouve incrédules et nous laisse insensibles. Mais, en revanche, la grandeur même de la vie humaine, ses relations avec l'universalité des choses, mieux comprises, offrent au poète des phénomènes nouveaux, des harmonies et des images plus vraies tout ensemble et plus sublimes.

Idéaliser, ce n'est point, comme certaines gens le comprennent, *embellir* la nature. Comment l'homme mortel et borné embellirait-il la nature toute puissante, infinie, impérissable ? Idéaliser, c'est choisir, dans la reproduction de la forme, entre ce qui est survenu fortuitement et ce qui était voulu, prémédité dans le dessein providentiel. C'est discerner l'œuvre éternelle de Dieu de l'œuvre accidentelle de l'homme.

Un portrait qui satisfait la famille et les serviteurs, une ressemblance qui fait japer d'aise le chien du logis, voilà l'art inférieur, l'idéal du vulgaire. Que ce portrait soit de la main du Titien, qu'il reproduise les traits de l'Arioste,

par exemple, la famille sera probablement mécontente, le chien ne japera point ; mais, trois siècles après, Byron dira en le contemplant : « *C'est la poésie du portrait et le portrait de la poésie.* »

Il y a l'art serf et l'art libre ; l'artiste subalterne qui s'asservit à la nature et l'artiste, si bien nommé *maître*, qui la possède. Pour l'un, le but suprême est de copier une forme ; pour l'autre, c'est de faire obéir la forme à sa pensée.

Nous jugeons que l'œuvre du peintre X... est belle. Un frémissement involontaire nous révèle que la beauté respire dans l'œuvre de Raphaël.

Le vulgaire n'est pas capable d'apprécier une œuvre d'art dans son ensemble et selon les conditions essentielles du beau, qu'il ignore. Il ne sait ce que c'est que *composition, proportion, développement logique*. L'art si difficile des transitions, le secret des nuances, la préparation des effets, les délicatesses du style, le choix des circonstances et jusqu'à l'habileté des omissions, tout cela échappe à ses perceptions grossières, qu'aucun exercice intellectuel n'a raffinées. Il

n'est guère sensible qu'au *choix du sujet*. C'est par là qu'il est tout d'abord attiré ou repoussé. Puis il se laisse prendre à la déclamation, à l'emphase, à la banalité surtout des sentimens et des paroles dans laquelle il se retrouve lui-même avec délices.

Le vulgaire formant l'immense majorité, c'est lui qui décide en général du premier succès d'une œuvre d'art. Il faut un certain courage au poète pour savoir attendre le second succès, le seul définitif, parce qu'il se forme peu à peu de l'opinion des intelligences d'élite, opinion isolée d'abord, puis insensiblement communiquée de l'un à l'autre, et définitivement imposée à la multitude, qui, n'ayant jamais de raisons à donner de la sienne, une fois l'impression du moment passée, ne sait plus pourquoi elle a applaudi, et ne défend point ses arrêts arbitraires contre le jugement motivé du petit nombre.

Ceci ne veut pas dire que le vulgaire n'applaudisse très-souvent spontanément une œuvre sublime. Mais il y applaudit précisément ce qui ne l'est point. Il la saisit par le côté qui

touche à terre. Ce qui le ravit dans Molière, ce sont les coups de bâton de Scapin, et dans le Dante, la trompette grotesque de *Graffiacane*.

Ce sont bien toujours nos contemporains qui nous jugent en dernier ressort dans cette postérité reculée à laquelle nous en appelons des injustices du présent ; seulement ce ne sont plus que nos contemporains immortels. Les autres, leurs arrêts, leurs opinions, leurs calomnies, leurs discours et leurs livres, s'ils en ont écrits, et jusqu'aux vers qui ont rongé ces livres, ont disparu dans l'infini silence de l'infinie poussière.

On peut dire sans paradoxe que les Français ne *sentent* pas les arts plastiques, mais qu'ils les *comprennent*. Ils ne naissent point à beaucoup près aussi artistes que les Allemands et les Italiens. Mais ils arrivent par la vivacité de leur intelligence à une perception plus complète peut-être, si ce n'est de telle ou telle beauté en particulier, du moins de l'ensemble des qualités qui constitue la perfection idéale.

La philosophie française a pour père un sol-

dat. Dans ce simple fait on pourrait trouver peut-être une explication de son caractère plus positif que rêveur, et de ses allures plus du bon air que scolastiques. L'épée de Descartes m'apparaît comme un symbole ; j'y crois voir une image expressive de l'inspiration qui domine le génie français dans tous les ordres de la pensée.

Il est singulier que le peuple le plus vif, le plus mobile, le plus avide de nouveautés qui soit au monde, ait inventé, pour s'y tenir avec un pédantisme rigide, pendant une si longue suite d'années, les deux choses les plus fastidieuses des temps modernes : La tragédie classique et la contredanse.

L'esprit purement gaulois, si sagace à pénétrer le cœur humain, n'a presque point d'affinités avec la nature. Voyez, par exemple, ce qu'inspire à Montaigne la vue de la campagne de Rome : *L'aspect du pays mal plaisant, bossé, plein de profondes fondasses, incapable d'y recevoir nulle conduite de gens de guerre en ordonnance. Le terrain nu, sans arbres, une bonne partie stérile, le pays fort ouvert tout autour et plus de dix milles à la ronde ; et quasi*

tout de cette sorte fort peu peuplé de maisons. Qu'on se représente le même tableau tracé par l'auteur de l'*Itinéraire à Jérusalem*, ou par le grand écrivain auquel nous devons les *Affaires de Rome* ! L'élément panthéiste des races germaniques s'est infiltré peu à peu dans cette noble famille intellectuelle qui remonte à Jean-Jacques, à Bernardin de Saint-Pierre, et se continue par Chateaubriand, Senancour, George Sand et Lamartine.

Il y a une certaine façon de dire les choses qui n'est pas précisément la correction grammaticale, qui n'est pas non plus l'art proprement dit, mais qui tient de l'une et de l'autre. C'est un je ne sais quoi qu'on ne peut ni définir ni enseigner, qui se prend, sans qu'on s'en doute, dans le commerce intime des grands écrivains ; c'est ce qu'on pourrait appeler *le bon air* de la littérature.

Il existe des femmes qui, par un fol amour de la parure et du luxe, vendent leur honneur et leur liberté. On leur a donné le nom de femmes entretenues. A la lecture de quelques écrivains surchargés d'ornemens étrangers, et dont l'in-

digence naturelle se cache mal sous un faste d'emprunt, je serais tenté de dire qu'il y a aussi des *styles entretenus*.

Combien l'on retrancherait de paroles de la circulation intellectuelle, si l'on n'en disait que de nécessaires, d'utiles, ou seulement d'agréables. La plupart des propos ne sont qu'oiseux. La dignité de l'esprit en souffre. Mais qui d'entre nous songe que l'esprit a sa dignité comme le caractère ?

Le nombre est presque infini des gens qui passent leur vie entière à échanger avec leurs proches, leurs amis et leur connaissances, des propositions incontestables, telles que celle-ci : Il fait beau ; il pleut ; les enfans sont tapageurs ; il est malsain de s'exposer à l'air humide, etc. Ces personnes semblent même trouver dans ce commerce de paroles insipides une satisfaction véritable. O Banalité ! déesse clémentine aux esprits stériles, à quel culte n'aurais-tu pas droit si l'ingratitude des hommes n'égalait leur indigence !

Il y a un temps du verbe dont on devrait ne

pas tant multiplier l'emploi dans le commun discours : c'est l'imparfait du conditionnel. A quoi servent, je vous prie, sinon à fatiguer l'oreille et la conscience, ces perpétuels : *j'aurais dû prévoir, vous auriez dû faire*, etc.? Les esprits fermes ne s'accommodent guère de ces conjugaisons de regrets inutiles.

En commençant ses expériences, Lavoisier s'étant aperçu que sa vue ne possédait pas la sensibilité et la force suffisantes pour apprécier les divers degrés d'intensité de la flamme, il s'enferma pendant six semaines dans une chambre tendue de noir où régnait une obscurité complète. Combien d'esprits, dans les temps modernes, affaiblis par un trop grand éparpillement d'idées, auraient besoin de recourir à un pareil remède ! S'abstenir et se concentrer, c'est le conseil à donner aujourd'hui à celui qui voudra conquérir une grande force de vue morale.

La différence que l'on remarque entre la manière de causer des Allemands et celle des Français tient principalement à ceci : L'Allemand part de la supposition que vous ignorez la ma-

tière qui fait le sujet de l'entretien ; il croit devoir vous en instruire consciencieusement pour provoquer vos objections et les combattre avec loyauté. Le Français, au contraire, sans trop se soucier du fond des choses, n'est occupé qu'à vous éblouir par une improvisation brillante, et vous quitte le plus souvent sans avoir pris connaissance de votre opinion. D'un côté, pédantisme et longueur ; de l'autre, verve superficielle et frivole.

Un esprit aimable est celui qui n'est affirmatif que dans la mesure strictement nécessaire.

Il y a des paroles qui montent comme la flamme ; d'autres qui tombent comme la pluie.

Il y a des gens qui, avec peu de paroles, donnent beaucoup à penser ; d'autres qui, avec beaucoup de mots, éveillent peu d'idées. Ils ressemblent à ces deux aiguilles du cadran, dont l'une va très-vite et ne marque que les secondes, tandis que l'autre, plus lente en sa marche, désigne les heures.

La conversation de Lorenzo est étrange. Je

la compare aux promenades que je faisais jadis à Venise. Rien de grave, de triste même comme la gondole ; rien n'est plus semblable à un cercueil ; et pourtant on s'y trouve bien, on s'y sent à l'aise. Ce mouvement rapide, insensible, cadencé ; toutes ces grandes choses qu'on entrevoit, furtives et mystérieuses, palais, églises, Rialto, campaniles ; ces majestueux échos du passé qu'on éveille à demi ; parfois même, à quelque balcon, une fleur solitaire, mélancolique et comme étonnée de se trouver là ; le cri poétique et rauque du gondolier ; un peu de ciel, beaucoup d'eau, et surtout le silence qui enveloppe et ennoblit encore toute noble tristesse, voilà ce qui me charmait, ce qui m'attachait à ces promenades sans issue. Quelque chose d'analogue retient mon esprit à ces entretiens sans but.

Le bon sens est le concierge de l'esprit. Son office est de ne laisser ni entrer, ni sortir, les idées suspectes.

Les gens de bon sens, ou prétendus tels, ignorent que l'imagination et la faculté créatrice ont faim et soif tout aussi bien que l'estomac, et qu'il

est aussi cruel de leur retirer la vue du beau et les moyens de le reproduire, qu'il le serait de refuser des alimens à un homme pressé par le besoin.

A propos des *coches*, Montaigne ne parle que de Jules César. Ainsi, dans la vie, les belles imaginations traversent les vulgarités pour arriver à la grandeur.

La mémoire est poète en ce sens qu'elle laisse tomber le détail, pour ne conserver que les grandes masses. Elle fait le travail de l'artiste, quand il *idéalise* son modèle en ne reproduisant que les lignes simples et caractéristiques. De là cette locution proverbiale : que les choses *s'embellissent* dans le souvenir.

CHAPITRE VII.

DE L'ÉDUCATION.

La science, d'accord avec l'expérience, nous montre l'homme indéfiniment modifiable, susceptible de grands perfectionnemens et de profonde dégénérescence. Il en résulte, pour la famille et pour la société, un devoir impérieux qui est en même temps un intérêt suprême : le devoir de l'éducation. On peut définir l'éducation : le développement le plus harmonieux possible de la vie commune à l'espèce, et de cette énergie particulière qui constitue l'individu. Une éducation rationnelle ne perd point de vue ce double but. Elle tend tout à la fois à développer dans l'homme ce qui le rend semblable à tous les hommes, et ce qui l'en différencie. Suivant les indications de la nature, elle cultive l'espèce et soigne l'individu. Elle cherche l'unité dans la

variété, et la liberté dans l'harmonie. C'est pour avoir exclusivement considéré l'individu ou l'espèce, et pour s'être ainsi éloignés de la nature où tous les phénomènes sont à la fois individuels et relatifs, que les systèmes d'éducation essayés jusqu'à nos jours n'ont aidé que très imparfaitement, et souvent même ont entravé le cours régulier du génie humain.

L'enfant appartient-il à la famille ou à l'État? L'enfant n'appartient qu'à Dieu. La notion de possession ne s'applique point à une créature libre. Votre autorité momentanée et conditionnelle n'est qu'un *devoir* et non un *droit*. Vous êtes des guides et non des maîtres.

L'État ne songe qu'à former des *sujets*. La famille est inhabile à préparer des *citoyens*. L'un et l'autre n'ont encore aucun plan sérieux d'éducation pour la femme, c'est-à-dire pour toute une moitié de l'espèce humaine.

Il faut, pour qu'une société parvienne à toute la perfection dont elle est capable, que l'éducation y soit universelle. Il faut qu'un vaste système, prenant pour point de départ l'égalité,

porte, par une sorte d'élection perpétuelle, les intelligences d'élite aux premiers rangs, et distribue aux autres, à chacune selon la culture dont elle s'est montrée susceptible, une part proportionnée du grand travail national.

Tout votre orgueil se fonde sur la liberté qui paraît en caractères irréfragables dans la race humaine, et pourtant, dans vos systèmes d'édu-cations, la chose à laquelle vous songez le moins, ou plutôt que vous combattez à outrance, c'est la faculté de librement penser et vouloir. Vous ne cultivez que deux facultés serviles de l'homme : la mémoire et l'obéissance. Un élève accompli, selon votre pédagogie, est celui dont le cerveau retient tout ce que l'on y met, et dont le caractère subit tout ce qu'on lui impose. Aussi, malgré les constitutions et les codes, qui proclament nos libertés politiques et civiles, sommes-nous en réalité un peuple serf, humblement discipliné à croire la parole écrite, à nous incliner devant l'autorité établie. Observer, penser, vouloir, *être* enfin par nous-mêmes, en vertu de notre force propre, voilà ce que nous n'apprenons point, ou ce que nous apprenons trop tard.

Penser et vouloir, c'est là tout l'homme. Que faites-vous en interdisant pendant dix années au moins à l'enfant toute pensée, toute volonté propre? Vous le déshabitez de vivre.

Cette méconnaissance des lois naturelles qui nous cause d'incalculables souffrances durant tout le cours de notre vie, nous la suçons, pour ainsi dire, avec le lait de nos nourrices, et nos systèmes barbares d'éducation prennent à tâche de la perpétuer. Quelle barbarie n'est-ce pas, en effet, de retenir l'enfant comme nous le faisons, au sein des villes, dans un milieu où tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, et jusqu'à l'air qu'il respire, est factice! Quel contresens, quelle cruauté d'astreindre ces êtres où la vie surabonde, ces imaginations vives et mobiles, à une existence sédentaire, monotone, à une science morte qu'ils prennent en haine ou en dégoût! Leur santé s'altère, leur esprit se rebute, leur corps et leur âme s'étiolent; et quand l'éducation sociale s'achève, l'harmonie naturelle est à jamais détruite. S'il arrive un jour qu'une organisation exquise en retrouve le sentiment, ce n'est plus qu'en un regret tardif, douloureux, inutile.

Inciter à librement vouloir ce qu'il est nécessaire, juste ou utile qu'on fasse, c'est tout le secret d'une éducation rationnelle.

Sachez convaincre ou persuader, sinon ne vous mêlez ni d'élever ni de gouverner les hommes.

L'homme s'occupe avec intelligence et amour du perfectionnement des espèces inférieures, mais il semble qu'une sorte de spiritualisme aveugle et outré lui défende de songer à l'amélioration de sa propre espèce. Et pourtant, plus il traite son âme en souveraine, plus il doit vouloir qu'elle habite un lieu splendide. Le corps humain est bien loin de répondre à l'idée qu'on se fait d'une résidence royale.

La nature a si manifestement voulu le développement des forces physiques avant le développement des forces mentales, qu'une éducation *naturelle*, dans la plus parfaite acception du mot, ne serait, pendant les douze ou quinze premières années de la vie, qu'une hygiène pédagogique.

Un médecin célèbre me dit un jour, en parlant sans vergogne le langage de sa profession : « Je vois que dans la plupart des cas on bat les enfans qu'il faudrait seulement purger. » Je voudrais que ces mots devinssent l'épigraphe d'un traité d'hygiène pédagogique.

Dans l'enfant, la nature sommeille et fait un beau rêve. Cruels ! vous l'éveillez en sursaut, avant l'heure. Qu'y a-t-il donc de si pressé ? Craignez-vous que le temps lui manque pour souffrir ?

Quand nous avons fait une éducation que nous jugeons accomplie, nous oublions une chose : de rendre grâce à ces éducateurs muets qui ont élevé notre enfant avec nous : le printemps et ses brises embaumées, le vent d'hiver, ses neiges et ses frimas, l'été brûlant et le mélancolique automne ; les caresses et les rigueurs, les colères et le sourire de l'*Alma parents*.

Vous respectez la vieillesse : c'est bien ; mais respectez donc aussi l'enfance ; respectez dans cette âme, à peine émanée du sein de la nature,

l'image de Dieu que l'haleine corrompue de la société n'a point ternie encore ; respectez les desseins providentiels qui reposent dans ce berceau. Cet enfant sera peut-être Newton, César ou Michel-Ange ; et s'il n'est rien de tout cela, n'est-il pas déjà pour vous le souvenir vivant des ravissemens de l'amour, le témoignage et comme le sourire de votre immortalité ?

Nous savons bien ce que nos enfans nous doivent, mais pensons-nous à ce que nous leur devons ? Si nous sommes la sécurité de leur existence, ils sont la grâce de la nôtre. La nature a doué leurs attitudes, leurs gestes, leurs sourires, d'un charme mystérieux, involontaire, qui paie et au delà tous nos soins. Nous exigeons trop d'eux en demandant davantage, et quand nous les nommons ingrats, nous risquons fort de l'être nous-mêmes.

Bien des hommes ne s'aperçoivent pas que, pendant qu'ils croient élever leur enfant, leur enfant les élève. J'ai vu de ces éducations à rebours qui, bien qu'un peu tardives, avaient porté d'excellens fruits.

Vous voulez supprimer les bagnes ; c'est très philanthropique ; mais , de grâce , étendez le bienfait , et supprimez ces travaux forcés auxquels vous condamnez l'enfance.

En contraignant ces jeunes êtres , comme vous le faites , à recevoir plus de nourriture qu'il ne leur en faudrait , en les bourrant de connaissances indigestes , vous faites des esprits obèses , des cerveaux obstrués , où la vie ne circule plus.

On ne sait pas assez combien , dans l'âme d'un enfant , l'instinct de la justice est clairvoyant et inflexible , même alors qu'il est personnellement intéressé . L'enfant souffre bien davantage de votre amour excessif , partial , aveugle , qu'il ne souffrirait de votre sévérité , si rude qu'elle fût , pourvu qu'elle se montrât équitable .

Nous avons tous l'orgueil insensé de vouloir sembler parfaits à nos enfans . Nous nous enveloppons d'un nuage , pensant ainsi nous rendre plus divins à leurs yeux . Nous nous trompons grossièrement . Les enfans ont une vue perçante , un sens moral impitoyable qui leur fait

mépriser par dessus toutes choses la dissimulation. Ils auraient pu respecter, chérir même nos défauts avoués ; ils prennent en haine et en dédain nos vertus hypocrites.

Hegel a dit avec cet orgueil candide qui habite les grands esprits : *Je sais à peu près toutes choses, et je crois que tout le monde pourrait et devrait savoir toutes choses.* A l'aide de nos méthodes et de nos disciplines, il serait aisé, en effet, à l'éducation moderne de réaliser pour tous les hommes de loisir le souhait du penseur germanique. Jusqu'à ce qu'il en soit ainsi, jusqu'à ce que chacun soit mis en possession de la somme de connaissances dont se nourrit aujourd'hui le génie de l'humanité, les études spéciales ne pousseront point de racines ; les sciences ne seront qu'un produit artificiel du cerveau qui ne participera point à la vie universelle ; et l'on verra subsister, au grand dommage de l'un comme de l'autre, cette différence notable que l'on remarque si fréquemment aujourd'hui entre un savant et un homme.

Si les hommes se rendent mutuellement la vie si amère dans notre civilisation compliquée,

c'est bien moins par méchanceté innée, comme le pensent plusieurs, que par une sollicitude inintelligente qui veut pour autrui ce qu'elle aurait voulu pour soi. Tel père ambitieux croit, de la meilleure foi du monde, assurer le bonheur de son fils, timide et rêveur, en le poussant dans une carrière brillante, au forum, à l'armée. Tel autre, au contraire, ayant oublié sa jeunesse, retient au foyer les ardentes curiosités de son enfant et lui impose une félicité domestique pour laquelle celui-ci ne sent nul attrait. Une femme exempte de passions donne pour époux à sa fille, ardente et sensible, un riche vieillard. Un notaire imagine faire merveille en assurant à son fils, né artiste, la survivance de sa charge. Tous, nous sommes si épris de nous-mêmes que nous voulons nous continuer, nous reproduire identiquement dans ceux qui nous survivent. Il en résulte que presque toutes les vocations sont refoulées, toutes les destinées faussées. Que ne regardons-nous la nature ? Elle nous montre les harmonies infinies produites par l'infinie diversité. Apprenons d'elle à aimer tous les modes, toutes les formes de l'existence. Respectons, protégeons les individualités. Cet ordre que nous poursui-

vons dans la similitude n'est qu'une monstruosité contraire aux vues providentielles. De stériles et inguérissables souffrances sont le châtiment mérité d'une si aveugle sagesse.

On inflige sans s'en douter à l'enfant qu'on élève dans la famille un odieux supplice : celui de vivre perpétuellement avec des êtres d'un autre âge. La nature veut que l'homme vive en société de ses contemporains. Quelle tristesse n'envahirait pas notre âme si nous étions condamnés à la compagnie exclusive de vieillards voisins de la caducité ! L'enfant souffre par notre continuelle présence des peines analogues.

A peine croit-on avoir fini d'apprendre à vivre qu'il faut commencer d'apprendre à mourir. Point de repos, point de jour férié, dans cette rude école : la destinée humaine.

1. The first part of the document
describes the general situation
of the country and the
state of the economy.
2. The second part of the document
describes the state of the
economy and the state of the
economy.

3. The third part of the document
describes the state of the
economy and the state of the
economy.



DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE VIII.

DU TEMPS PRÉSENT.

Les mœurs modernes ont perdu cette dignité simple qui caractérisait les mœurs antiques. Ce qui nous frappe surtout à la lecture des anciens, c'est l'accord des croyances, des institutions et des coutumes, d'où naissait pour l'homme une liberté d'âme parfaite, une sorte de familiarité avec la grandeur, dont Bossuet, seul peut-être chez nous, a, par un art suprême, retrouvé le secret dans ses œuvres. Moins heureux aujourd'hui, nous vivons dans la contradiction. A des institutions profondément religieuses, sorties des entrailles mêmes d'une société encore voisine de la nature, nous avons substitué des établissemens politiques conventionnels qui gouvernent la vie extérieure, mais ne régissent point la conscience; ils soumettent le *corps* so-

cial, mais ils n'en soumettent point l'*âme*. Aussi voyons-nous en tous lieux un divorce complet entre la raison et la coutume, entre la loi et le préjugé, qui nous inquiète et nous pousse en mille inconséquences ridicules.

Dogme chrétien, philosophie éclectique, science athée. Pauvre société tiraillée en tous sens ! Que je te plains, pauvre écartelée !

Par suite de ces tiraillemens et de ces contradictions, les deux plus constans besoins de l'âme humaine, le recueillement et l'activité, restent aujourd'hui en souffrance. La discorde est au foyer, la torpeur au forum. L'homme va de l'un à l'autre, pressé par l'inquiétude, ramené par le découragement, et, vainement agité, il meurt sans avoir eu un seul jour le sentiment énergique ou paisible de la vie.

Un des signes les plus frappans de ce malaise dont souffre la société c'est qu'on ne voit plus briller qu'un instant sur les visages le pur éclat de la jeunesse. Bien avant l'âge les fronts se plissent, les tempes se dénudent, les joues se creusent. D'où vient cela ? Hélas ! c'est

que chacun se fatigue à se fuir soi-même et cherche, dans l'ivresse des sens ou dans l'ivresse de la pensée, l'oubli d'un temps qui a tant promis et si peu donné.

L'ivresse de la vanité surtout est portée au comble. Combien de jeunes gens, parmi nous, se sont interrogés à la veille de leur entrée dans le monde pour savoir s'ils y seraient Don Juan ou Faust, Pitt ou Napoléon Bonaparte? J'en connais qui, embarrassés du choix, se sont dit qu'ils seraient Dieux, et l'ont essayé.

Les anciens ne connaissaient point ces vanités haletantes. Ils étaient orgueilleux parce qu'ils se sentaient forts; persévérans, parce qu'ils marchaient dans une route bien tracée, vers un but bien défini. Aujourd'hui, l'esprit du passé a perdu ses voies, et l'esprit de l'avenir n'a point encore trouvé les siennes.

Utopistes et conservateurs : présomption et impuissance. Tout notre débat social peut se résumer d'un trait : un jeune aveugle qui veut entraîner à sa suite un vieux podagre.

La discorde est partout, la guerre n'éclate nulle part. L'égoïsme matérialiste qui asservit nos cœurs les rend également impuissans pour l'amour et pour la haine.

L'antiquité nous donne un symbole merveilleux de ce temps-ci : Vénus et Mars captifs dans les réseaux de Vulcain. La beauté et la guerre pris aux filets de l'industrie.

CHAPITRE IX.

DES ARTS ET DES LETTRES.

La tendance presque exclusivement critique de l'esprit moderne l'éloigne de plus en plus de cette harmonie dans les institutions et dans les mœurs, au sein de laquelle fleurissent les arts. L'esprit de critique, d'analyse ou de division, ce qui est tout un, détruit dans les âmes le sentiment de la perpétuité, en dehors duquel le génie plastique ne peut prendre son plein essor. Il faut qu'un peuple n'ait aucun doute sur la durée des formes religieuses pour élever des temples où la divinité réside. Il faut qu'il croie à la stabilité des institutions pour bâtir des palais et des maisons de ville dans des proportions monumentales. Comment érigerait-il des statues grandioses à des hommes qu'il n'est pas sûr d'honorer demain ? Les architectes, les statuaires,

les peintres, Ictinus, Phidias, Apelles eux-mêmes, ne sauraient avoir au milieu de nous cette sécurité fière, cette confiance d'immortalité, qui seules impriment à la pensée et à la main ces jets hardis où se marque le génie.

Le mouvement est le caractère essentiel de la société moderne. C'est par les arts du mouvement qu'elle trouvera son expression. La musique et l'art oratoire sont appelés, par la force des choses, à la prééminence sur les arts plastiques jusqu'au jour où les conditions nouvelles de l'état nouveau étant acceptées par la conscience publique, un ordre véritable rendra aux esprits le sentiment de la permanence et l'amour de la stabilité.

Autant l'architecture, dans sa géométrie et solide immobilité, est peu apte à exprimer le vague caractère d'une société où tout se transforme, autant la musique, cet art mystérieux qui rend surtout les aspirations du cœur, et, si l'on peut parler ainsi, les ondulations de la pensée, me semble propre à satisfaire les besoins indécis de nos âmes sceptiques. Aussi, comme pour s'élever à la hauteur de son rôle

nouveau, la musique a-t-elle conquis des moyens d'expression inconnus aux siècles passés. Beethoven, Rossini, Meyerbeer, Berlioz, ont remué des masses instrumentales dont les proportions gigantesques eussent effrayé nos pères ; et jamais, en aucun temps, aucun virtuose n'a pu produire des effets comparables à ceux qu'ont obtenus de nos jours, secondés par de merveilleux orchestres, la voix de Malibran, l'archet de Paganini et le piano de Liszt.

L'art de la danse semblerait, dans cette conception de la société, devoir jouer parmi nous un rôle considérable ; mais il faudrait pour cela que la vigueur et la souplesse du corps humain, la belle harmonie de ses proportions, profondément altérées par les habitudes de la vie moderne, fussent rétablies par la longue pratique d'une hygiène et d'une esthétique combinées. C'est à la gymnastique de frayer le chemin à l'art de la danse, dont nous ne voyons aujourd'hui que la parodie et la grimace.

L'*art* de la danse, dit-on par habitude ; mais n'exigez pas que j'emploie une locution si impropre. La suave harmonie des mouvemens

humains , exprimant dans ses rythmes variés les passions fugitives de l'ame , qu'a-t-elle de commun avec cette pédante dislocation des membres , ces pirouettes ridicules , ces poses impossibles , tout ce système d'indécences sans volupté dont se composent les jouissances chorégraphiques de nos amateurs de ballets ?

Les églises du moyen-âge , c'étaient les ardens soupirs de la foi de tout un siècle fixés , *informés*, comme dirait la philosophie , par la souveraine magie de l'art. Les églises que construisent nos convenances administratives me font l'effet de prisons bâties à la prière.

Je passais hier devant l'hôtel des Invalides , et je contemplais avec respect cette solidité imposante et si bien à sa place , cette simplicité tranquille d'une grandeur sûre d'elle-même qui ne cherche ni à éblouir ni même à frapper. Versailles , plus vaste et plus superbe , me satisfait moins ; on y sent trop la préoccupation de la gloire. Cette contrainte exercée sur une nature aride accuse je ne sais quels instincts tyranniques qui me troublent. Versailles rappelle plutôt une cour splendide qu'un état puissant , à-peu-près

comme Saint-Pierre de Rome représente bien plutôt la papauté que l'église.

Vous restaurez les églises. A la bonne heure. C'est plus facile, mais peut-être moins urgent que de restaurer les âmes.

Les efforts les plus persévérans de nos artistes modernes n'arrivent point jusqu'à un art complètement chrétien. Ils se mettent en route pour Jérusalem et s'arrêtent à Alexandrie.

J'entrais l'autre jour à l'église de Saint-Germain-des-Prés. Mes yeux furent attirés par deux compositions empruntées à la passion du Christ. Je les contemplai longtemps, non sans quelque surprise. Il y avait là un sentiment profond des divines nouveautés de l'Evangile, uni à je ne sais quelle placidité forte qui révélait l'étude de la nature antique. Quand je demandai le nom de l'artiste auquel nous devions les pages harmonieuses de ce christianisme virgilien, ma surprise fit place au respect. J'appris que ce jeune maître, digne d'un temps meilleur, avait su mettre dans sa vie l'accord que je voyais dans

ses peintures, et que cette œuvre touchante qui exhalait comme un parfum de sincérité, c'était la fervente invocation d'une âme chrétienne.

Ce qui manque surtout à l'art moderne, c'est l'ampleur et la simplicité. L'art, comme la vie moderne, multiplie le détail et se rétrécit, s'appauvrit, dans cette richesse mensongère. N'attendez point d'un bavard qu'il touche jamais à l'éloquence.

La critique aujourd'hui dispute très-doctement sur le *réel* et l'*idéal*. J'aurais cru que la Vénus de Milo et la Madone à la chaise avaient, sans tant parler, résolu le problème.

Le règne de la bourgeoisie ne sera jamais le règne de l'art. Aux yeux du bourgeois, à ces yeux toujours fixés sur le côté matériel des choses, l'art est une inutilité coûteuse. Le génie poétique est surperflu comme la grâce, comme l'enthousiasme, comme l'amour. Le bourgeois fera bien faire, à l'occasion, le portrait de sa femme ; il ne haïra point de voir à l'exposition du Louvre un cadre destiné à décorer son salon, ou quelque madone de plâtre qu'il se propose

d'offrir à l'église de l'arrondissement dont il convoite les suffrages, mais ce ne sera pas sans en avoir longuement débattu le prix avec l'auteur. Il a besoin, pour jouir d'un tableau ou d'une statue, de pouvoir se dire que c'est là une excellente affaire, que l'artiste est quelque peu sa dupe, et qu'enfin cette valeur mobilière qu'il vient d'acquérir est susceptible de s'accroître avec le temps. S'il achète aujourd'hui le *Penseroso*, il se rejouira demain en apprenant la mort de Michel-Ange.

L'homme *de qualité* avait bien parfois des façons un peu superbes à l'égard de l'artiste, mais pourtant il sentait sa maison illustrée par un hôte de la sorte, et savait comprendre combien il rehaussait l'éclat de son nom en pratiquant noblement une hospitalité dont les largesses lui étaient rendues en œuvres immortelles. Le bourgeois n'a pas la vue si longue, et méprise souverainement ces êtres sans prévoyance qui ne possèdent rien, ne produisent rien dont on ne puisse se passer, et ne font nulle économie. Il observe avec déplaisir que sa femme et sa fille paraissent charmées de ces bagatelles d'un haut prix ; il voudrait les voir s'intéresser davantage

à la hausse du 3 pour 100 , à la baisse de l'emprunt d'Espagne. Il souffre cette infériorité de l'esprit féminin comme il souffre le goût du fard et des dentelles.

Les artistes et les femmes , ces êtres de sentiment et d'imagination , sont aujourd'hui dans une relation fausse avec la société , où tout se fonde sur le calcul. De là un malaise également senti et partagé qui les rapproche.

On flatte les artistes , on flatte les femmes, on les paie surtout, mais on ne les honore point sérieusement. Ce qui manquerait aujourd'hui à Phidias ou à Diotime, s'ils revenaient parmi nous, ce serait l'entretien et la louange de Socrate.

L'habit ne fait pas le moine. Espérons qu'il ne fait pas le guerrier , l'homme d'état , le magistrat , le poète. Quelle pitoyable idée il nous faudrait concevoir de la société où nous vivons, dont l'habit est si absurde et si ridicule , que la peinture est aux expédiens et la statuaire aux abois , quand il leur est commandé de reproduire un de nos grands hommes contemporains!

De toutes les espérances de 1830, l'une des plus complètement avortées, c'a été l'espérance d'une révolution dans l'art dramatique. Un jeune essaim de poètes crut de très bonne foi, et fit croire pendant quelque temps au public, que Shakspeare n'était sublime que parce qu'il était souvent grotesque, et qu'à tout coup le machiniste transportait les personnages de ses drames d'un palais dans un désert, d'une prison dans un jardin. Les chefs de la nouvelle école pensèrent devoir, en de longues préfaces, démontrer la beauté du laid, son utilité, sa nécessité. Ils surprirent le goût public par un mélange, assez nouveau il est vrai, de vulgarités et de rodomontades; ils prêtèrent à leur héros un langage d'une bouffonnerie si solennelle, que les spectateurs, ne sachant s'ils devaient pleurer ou rire, se hâtaient de battre des mains, afin de se tirer d'embarras. La vogue dura peu; ce fut l'éclat d'un feu d'artifice; beaucoup de bruit et de fumée; puis un échafaudage informe que l'on démolit le lendemain.

Le lendemain, en effet, une belle jeune fille de la race d'Israël ramenait au Théâtre-Français *Athalie* et *Camille*; et le public applau-

dissait derechef, ne se souvenant déjà plus qu'on lui avait prouvé la veille que Corneille et Racine étaient de pauvres poètes.

Le bourgeois se soucie peu, au fond, d'école classique ou romantique. Il n'a pas plus d'affinités avec *Oreste* ou *Britannicus* qu'avec *Hamlet* ou le *Comte d'Egmont*. Ce qui lui plaît, le ravit, l'enchanté, ce sont les luttes de la sagesse domestique contre les passions enthousiastes ; c'est le triomphe de la prudence sur l'audace. Au cinquième acte, une position acquise, une place obtenue, une fortune faite, un mariage sortable, sont choses qui dilatent son cœur. Il rentre à la maison satisfait ; il jette un coup d'œil sur ses registres : le commerce va bien, la paix fleurit, l'industrie prospère ; il va faire les plus heureux songes.

La bourgeoisie a son aristocratie : jeunesse turbulente et blasée, hanteuse de bourse et de coulisses, qui veut des sensations vives et des plaisirs faciles. A celle-là, il faut une littérature plus tapageuse. Il faut, pour attirer ses regards, des couleurs tranchées, des formes bizarres, une langue hurlante et glapissante ; il faut à tout coup l'im-

prévu, l'inexplicable, l'impossible ; il faut enfin aller tout au rebours de la nature. La recette est aisée. On invente le roman-feuilleton, et les lettres françaises reçoivent une atteinte mortelle.

Les voici tous en besogne ; ils font fureur, ils font rage. Hier ignorés, aujourd'hui célèbres ; saluons vite ces gloires d'un quart d'heure.

Qu'ils sont merveilleux, qu'ils sont éblouissants, ces aristocrates de plume, ces marquis, ces princes du journalisme ! Montmorency, Latrémoille, Duras, venez voir, venez apprendre ce que c'est qu'un gentilhomme. Insolens comme des laquais, familiers comme des moineaux, charlatans, rodomonts, tapisseurs sur rue, ces chevaliers de la piaffe, drapés d'écarlate, se pavanent sur leurs coursiers empanachés, dans leurs carrosses plaqués d'armoiries, escortés de chasseurs, de nègres, de nains, d'odalisques. Cherchant hier, à pied, dans la crotte, un dîner incertain, un gîte précaire, ils ne sauraient aujourd'hui dîner que d'ortolans, habiter que palais et villas splendides. Comme ils méprisent la vertu indigente ! comme ils dédaignent le génie resté pauvre ! La décence du langage, la probité

des mœurs , quelles misères à leurs yeux ! La conscience ! comme ce mot suranné les fait sourire ! Et comme ils s'entendent entr'eux pour écarter, écraser de leur superbe le talent honnête qui croit encore à l'étude, au travail, à l'équité des jugemens publics ! Comme on le vole impunément dans l'ombre où on le repousse ! comme on se partage ses dépouilles ! Mais, hélas ! ô caprice, ô vanité, ô néant ! voici déjà que le public s'ennuie. Il bâille aux récits de ces *Cagliostro*, aux aventures de ces *Fils du Diable*. Palais, carrosses, festins, nègres et odalisques, je vous vois disparaître en un clin-d'œil. Don Juan, don Juan, prends garde à M. Dimanche !

Il y a de nos jours une infinité de méchans écrivains qui, désespérant d'appeler l'attention publique par leur valeur propre, s'emparent du nom d'un grand génie, et, sous prétextes de traduction, de commentaires, d'expositions et de préfaces, affichent insolemment leur vaniteuse indigence. Il est pénible de voir les plus sublimes monumens de la pensée *dépoétisés*, en quelque sorte, par de telles approches, et je voudrais qu'une police littéraire, soucieuse de l'honneur

des hautes renommées, pût écrire sur certains ouvrages ce qu'elle écrit sur nos édifices publics : *Défense d'afficher.*

Il semblerait qu'on ne peut plus aujourd'hui trouver l'originalité que dans l'extravagance ; encore l'extravagance même est-elle devenue banale et comme taillée sur certains patrons à la mode. On dirait de ces travestissemens qui se louent à tant par heure pour le bal masqué , et qui reviennent invariablement les mêmes : pierrots, arlequins, débardeurs, passant de l'un à l'autre dans ce carnaval des lettres.

Les écrivains de ce temps-ci qui ont prétendu à la nouveauté ont impudemment volé Fourier et Saint-Simon. Mais, pareils à ces voleurs qui deviennent assassins de peur que leur victime ne les accuse, ils ont renié la doctrine, après l'avoir pillée.

L'empereur Napoléon, ayant lu par hasard, dans un journal imprimé à Lyon, un article remarquable sur les puissances européennes , fit demander le nom de l'auteur. On répondit qu'il se nommait Charles Fourier, qu'il était commis

chez un marchand de draps , qu'on vantait ses bonnes mœurs et ses connaissances géographiques. A la veille d'une campagne , et contrairement à la persistance habituelle de ses royales curiosités , Napoléon oublia Fourier. Cela m'a toujours paru regrettable. Qui sait si le génie critique du rêveur solitaire n'eût pas fait comprendre au génie organisateur du conquérant qu'il ne s'agissait plus de reconstruire le vieux monde monarchique et aristocratique ? Qui sait si la chimère de l'*attraction* et de la *série*, soumise et disciplinée par le plus sagace esprit pratique qui fut jamais , n'aurait pas ouvert la voie à de sérieux progrès dans la constitution sociale ?

M. X. , dites-vous , est un chef d'école ? Aucunement ; c'est un chef d'atelier. Ce qu'il nous donne pour une doctrine n'est tout au plus qu'une industrie philosophique.

Un rêveur de nos jours a écrit six volumes d'un beau style pour nous introduire dans une vague cité philosophique qu'il a nommée la *ville des expiations*. Une femme d'esprit demandait quand donc il bâtirait la *ville des explications* ? Mais la mort l'a surpris à soixante-

dix ans, avant qu'il ait songé à en poser la première pierre.

Que de sentimens vrais, que d'idées justes discréditées, pour bien longtemps peut-être, par nos faiseurs de systèmes ! Prenons-en, au hasard, deux exemples. *L'émancipation de la femme*, ce vœu raisonnable de tous les bons esprits, qui voudraient régénérer la famille en relevant la condition morale de l'épouse et de la mère, on n'ose plus même y faire allusion. Les *femmes libres* de Saint-Simon et les *bacchantes* de Fourier en ont dégoûté le siècle. Le *communisme*, ce touchant idéal de la perfection chrétienne, transformé en un code spartiate que prétend nous imposer une logique de Tarquin, est devenu suspect aux esprits les plus détachés du privilège. Il épouvante les âmes les mieux préparées au renoncement et au sacrifice.

Tout ce qui s'écrit ou se prêche aujourd'hui, tous nos systèmes philosophiques, économiques, ne sont qu'annonce, promesse, préambule : longues et solennelles avenues qui mènent à des barraques de la foire.

Je ne crois pas qu'aucun poète, aucun philosophe, ait jamais eu une plus belle conception de la nature et de l'homme que ne l'a eue Goethe. Jamais aucune intelligence n'a autant approché Dieu. Et l'on accuse un tel génie de n'avoir point aimé ! Reproche ingrat autant qu'absurde. La passion a-t-elle trouvé souvent des accens aussi pathétiques que ceux du jeune Werther ? L'amour de l'humanité a-t-il inspiré un plus noble langage que celui de Faust mourant ? Mais, sans nous arrêter à des œuvres isolées, contemplons, s'il se peut, l'ensemble de cette œuvre immense qui est pour l'Allemagne comme une patrie idéale, et pour le dix-neuvième siècle la glorification de ses sentimens et de ses idées. Combien l'amour de la vie universelle, sous toutes ses formes, dans tous ses modes, à tous les momens de ses transformations infinies, y éclate, y rayonne ! Il n'est pas un doute de l'esprit humain auquel Goethe n'ait donné une réponse pacifiante, pas un antagonisme dont il n'ait cherché la conciliation, pas une vulgarité qu'il n'ait ennoblie, pas une révolte qu'il n'ait apaisée en lui montrant toujours le bel ordre des choses et le vaste dessein d'une nature bienfaisante, au sein de

laquelle il place l'homme comme un agent libre, actif, joyeux et sympathique. On peut dire de Goethe qu'il a élevé la bonté à la puissance d'une philosophie, et c'est pour cela, sans doute, que vos petites sensibilités d'aventure, ne pouvant le suivre en ces hauteurs, préfèrent l'accuser d'égoïsme.

Personne ne connaît Goethe en France. On juge, je devrais peut-être dire on condamne, sur un roman de jeunesse et sur la moitié d'un drame médiocrement traduit (1), le plus vaste génie des temps modernes. — « Vous voilà bien, diront nos beaux esprits. Ne faudrait-il pas, pour comprendre votre poète, se donner la peine d'apprendre une langue? que n'écrivait-il en français? Il n'a que ce qu'il mérite, après tout. *Comment est-on Allemand?* » Si ce n'est ce qu'on dit, c'est du moins ce qu'on pense dans un pays où la superbe de l'ignorance atteint des proportions inconnues aux autres peuples.

« *Monsieur Goethe, vous êtes un homme* », dit l'empereur Napoléon, en allant, suivant sa façon

(1) *Werther* et le premier *Faust*.

brusque, droit à l'auteur de *Faust* qu'on lui présentait à Weymar. Il savait, ce grand remueur d'automates, tout ce que cette parole renfermait de louanges. Il entra dans le sentiment du *Coriolan* de Shakspeare, qui, en apostrophant le peuple mutiné, s'écrie avec un indicible dédain, après avoir épuisé toutes les injures : *You fragments !*

Quelle foule ! Que de carrosses, que de laquais, que de grandes dames, que de beaux jeunes gens, que de personnages illustres ! D'où vient cette multitude qui semble ravie ? Écoutons ses propos :

— Le beau regard ! dit une femme ; la touchante pâleur ! Serait-il amoureux ?

— Son geste est bien étudié, dit un auteur tragique ; il rappelle Talma.

— Il a cité Danton, murmure un étudiant ; il est républicain.....

— Quelle erreur est la vôtre ! Hier, tout son discours glorifiait Bonaparte.

— Pourquoi a-t-il tronqué ce vers d'Horace ? demande un érudit.

Je demande à mon tour de qui l'on parle ; d'un avocat, d'un comédien, d'un député, non vraiment. Du successeur de Bossuet, de Mas-

sillon , de Bourdaloue ; du plus ardent apôtre de la foi moderne ; du célèbre père Dominique.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?—Acceptez l'un de ces onctueux romans qu'écrivent, dans l'intérêt de votre salut et de vos plaisirs, nôtres Tartufes littéraires.

Les romans sont faits pour les cœurs débiles, comme les tableaux de paysage sont faits pour les impotens qui ne sauraient quitter leur chambre. Quelle expression absurde : un sentiment , un événement *romanesques* ! — Vous croyez presque avoir dit un sentiment, un événement *impossibles* ! — Pauvres gens, vous me faites pitié ! Apprenez donc qu'aucun livre ne révélera jamais la dixième partie de ce qui s'agite et gronde au fond de l'âme humaine , et que la vie a des contrastes , des complications, des chocs, des violences, des *impossibilités* telles que vos plus audacieux poètes trembleraient à les reproduire.

Tout ce qui se fait et se dit aujourd'hui reste à l'état d'ébauche et d'à-peu-près. Que dirait Fénelon, qui se plaignait, au siècle de la perfection

littéraire , des discours *fredonnés* qu'il lui fallait entendre ? Nos plus grands talens ne prennent la peine de rien achever ; ils *fredonnent*, pour ainsi dire , leur pensée. Et si j'osais étendre l'expression , au risque qu'on la trouvât fort impertinente , je dirais que nos hommes d'état *fredonnent* leur politique, et que nos plus hommes de bien ne font que fredonner leur vertu. A tout il manque la suite , le rythme , la mesure.

CHAPITRE X.

DE L'ARISTOCRATIE ET DE LA BOURGEOISIE.

Après 1830, l'ancienne noblesse a volontairement abdiqué le seul rôle honorable qui lui restât dans nos luttes sociales. En jetant un regard sur son brillant passé, elle y aurait vu son honneur et sa gloire attachés à l'action et au dévouement, à cette protection chevaleresque du plus faible dont elle eut le périlleux privilège au sein d'une société qui s'établissait, s'agrandissait, s'organisait par les armes. Elle aurait dû comprendre qu'aujourd'hui, dans le combat du juste contre l'injuste, le glaive de la parole remplace l'épée des preux, et que notre civilisation pacifique ne veut plus d'autres conquêtes que celles de l'intelligence. Alors, supérieure encore par les loisirs que lui assurent ses richesses, elle aurait pu disputer, avec un im-

mense avantage, aux fils du peuple, le domaine de la pensée. Nous l'eussions vue s'élancer dans les chaires et dans les tribunes, affronter les dangers des explorations difficiles; devancer les découvertes de la science et les inventions de l'industrie plébéiennes; partout au premier rang, se créer enfin, par la puissance d'une volonté forte, une noblesse nouvelle. Hélas! où faut-il la chercher? sur le *turf*, au lansquenet, dans les obscures ruelles de nos vulgaires Laïs, dans les antichambres encombrées du roi de la bourgeoisie!

La jeune noblesse, ennuyée de boudier contre la force des choses, s'est mise à voyager, il est vrai, mais dans quel but et de quelle manière? Elle est allée dans les pays qui lui étaient inconnus, à la découverte d'elle-même. Elle a vu, avec une satisfaction mêlée d'envie, que, partout ailleurs qu'en France, l'aristocratie gardait sa puissance et son prestige. Elle a fait reconnaître sa parenté légitime avec ces illustres représentans du privilège; puis elle est rentrée dans ses foyers, plus vaine, plus maussade, plus aveugle et plus ridicule qu'elle n'était partie.

Une certaine frivolité spirituelle et brillante fut longtemps chez la noblesse française comme la grâce de son héroïsme. Aujourd'hui, cette frivolité surannée n'est plus que le ridicule de son impuissance.

Je me sens singulièrement attristé en voyant la frivolité incurable de la noblesse française après de si cruelles épreuves. On dirait ce papillon échappé aux mains du naturaliste, qui balance dans les airs ses ailes effacées et se remet à voltiger sur les fleurs, emportant avec lui l'aiguille d'acier qui le transperce.

Parmi les causes multiples qui ont amené l'abaissement de la noblesse française, il en est une qui échappe aux politiques, mais que les physiologistes devront signaler : c'est la funeste tradition des mariages sans amour. La nature offensée se venge, par l'abâtardissement des races, de ces unions cupides où ni le cœur, ni les sens même n'ont de part. L'amour est le divin soleil qui vivifie et fait fleurir la plante humaine. L'ombre et le froid qui règnent dans vos maisons, le morne orgueil qui pèse sur vos familles, ne voient pousser que plantes étiolées.



Ce qui a fait si longtemps la grandeur de la noblesse, et ce qui doit l'absoudre aux yeux les plus prévenus, c'est la faculté de dévouement qu'elle a si largement exercée à tous les momens de notre histoire. Aujourd'hui, cette faculté semble lassée, épuisée en elle. Dans son récent commerce avec le tiers-état, elle a pris de lui, non l'ardeur et la persévérance au travail qui est le dévouement des classes moyennes, mais une certaine prudence égoïste, une sorte de calcul en partie double qui règle la dépense du cœur avec autant d'exactitude et de parcimonie que la dépense de la caisse.

Les femmes de l'aristocratie n'ont pas mieux compris que les hommes comment elles pourraient reconquérir l'influence que leur donnèrent si longtemps les mœurs chevaleresques de nos pères, et que les mœurs modernes vont leur enlever sans retour. Elles n'ont point su profiter de cette leçon brève et nette des trois journées. Pareilles aux idoles du psaume, ni leurs yeux ne voient, ni leurs oreilles n'entendent. La moquerie et le persiflage sont les seules armes qu'elles opposent à la société nouvelle, pensant, dans leur naïf dédain, avoir

raison de tout par un bon mot ou par une impertinence. Aucune des idées généreuses qui se produisirent dans les premières années de la Révolution de Juillet ne trouvèrent accès dans leur esprit. Elles ne saisirent de cet ébranlement qui tirait, pour ainsi dire, des entrailles de la société, pour les amener à la surface, les principes et les hommes nouveaux, que le côté ridicule. La mesquinerie d'une cour sans étiquette, les gaucheries des parvenus, le luxe emprunté des bourgeoises, fixèrent exclusivement leur attention maligne. De tout ce qui se dit et s'écrivit alors, elles ne retinrent que les sarcasmes de *la Mode*. Mais, pendant qu'elles s'amusaient à ces badinages moqueurs, la société marchait, se transformait, leur échappait; et lorsque quelques unes enfin s'en aperçurent, il était trop tard. On parlait une langue qu'elles n'entendaient plus. La baguette magique des enchantemens s'était à jamais flétrie dans leurs mains distraites.

La bourgeoise n'a point hérité de ce sceptre des fées. Type respectable et ennuyeux, assemblage de roides vertus, d'étroites capacités, de lourdes élégances, la bourgeoise, qu'elle soit femme de banquier, de marchand ou de notaire,

décèle dans son maintien, sa parure et ses discours, qu'elle n'eut jamais commerce avec les grâces. Son intelligence comme son corps manque de souplesse ; elle ignore l'art délicat de s'insinuer dans les âmes ; elle démontre et ne touche point ; elle sait commander, mais non de l'accent qui persuade. Sa raison n'a rien d'aimable, sa gaité rien de sympathique. Près d'elle on ne rêve jamais, on n'oublie rien ; son entretien vous rappelle à tout coup les devoirs inférieurs de l'existence. Dans la rectitude inflexible de ses vues bornées, elle écarte rudement l'idéal, discute l'enthousiasme, ramène les essors du cœur et de la pensée aux prudences mesquines d'une moralité vulgaire.

L'influence de la bourgeoise est considérable au foyer, tant qu'elle y peut retenir ; c'est une influence négative qui prévient certains désordres, mais en resserrant le cercle de l'activité. Elle obtient la régularité des habitudes, mais non l'harmonie des facultés. Elle comprime les vertus, étouffe en germe le dévouement, enseigne la monotone sagesse des égoïsmes honnêtes. Mais du jour où son époux ou son fils entre dans la vie publique, il lui échappe ; il va chercher

ailleurs les délassemens de l'esprit et ce charme de l'abandon si bienfaisant après la contention du travail.

De là, l'empire d'une classe de femmes qui achèvent de corrompre et d'abaisser nos mœurs. Je veux parler de celles qui vendent l'amour. Pour plaire à de telles femmes, je me trompe, pour en jouir, que faut-il faire ? une seule chose. Elles n'ont à la bouche que le mot de Iago : *get money*. Vous voulez leurs propos grivois qui vous désennuient, leurs réparties effrontées qui réveillent vos esprits engourdis, leurs regards provocans qui irritent vos sens blasés : *get money*. Vous voulez, par dessus tout, le plaisir vaniteux de les montrer à de pauvres hères qui soupirent à les voir si jolies, si parées, tentation inaccessible à la modicité de leur fortune : *get money*. Jouez à la bourse, trichez au jeu, vendez vos consciences, ruinez vos familles, déshonorez votre nom ; que leur importe ? *get money*.

Les demoiselles de la bourgeoisie, dès qu'elles ont une dot, ne veulent plus épouser que marquis, comtes, princes ou ducs. Les barons sont dédaignés. Que dire d'une vanité si risible ? Les filles

nobles sont excusables de ne se vouloir marier qu'avec leurs pairs. Sept ou huit siècles de traditions expliquent et justifient bien des choses. Permis à elles de penser que la noblesse du sang implique la noblesse du caractère ; mais ces filles de bonnetier, d'épicier, sont-elles aussi excusables, dites-moi, d'acheter à prix d'or une couronne de comtesse ?

L'esprit aristocratique est éminemment artiste. C'est le sentiment de l'individualité et de la forme, porté à son plus haut degré de puissance, qui donne à la personne, à la famille, à la *maison*, à la race patricienne cette valeur idéale, et j'oserai dire plastique, qui constitue également la beauté des œuvres de l'art. Cette vivante unité du nom, cette relation hiérarchique si consciencieusement observée par tous les membres d'une même famille, cette solidarité de l'honneur traditionnel qui embrasse jusqu'au dernier des serviteurs et compose un tout organique, n'est-ce pas l'harmonie des rapports et la diversité dans l'unité cherchée par l'artiste ? Cette convention noble et gracieuse dans les manières et dans le langage, qu'est-ce autre chose encore que l'expression idéale de la pein-

ture et de la statuaire? La vie aristocratique est conventionnelle comme la vie de l'art ; mais les conventions qu'elle observe sont fondées, ainsi que les lois de l'esthétique, sur la connaissance des conditions les plus nobles de la nature humaine : la simplicité dans la grandeur. L'aristocratie aussi a sa grimace comme l'art. Ce que la *manière* est au style, un parvenu l'est à un gentilhomme.

La propriété territoriale participait en quelque sorte à la condition aristocratique et contribuait à en entretenir le sentiment. Elle perpétuait, à travers les siècles, en vivantes figures, les souvenirs, les espérances, les joies, les peines, toute l'existence idéale d'une famille. Quoi de plus poétique et de plus vraiment humain que ce respect pour l'arbre vénérable planté par le trisaïeul, qui protège de son ombre les jeux des petits enfans, les amours des jeunes époux? Quoi de plus touchant que ce banc vermoulu au pied de la colline, où l'aïeule octogénaire va se reconforter au soleil, et rappeler à sa mémoire un instant réjouie qu'elle y vint le jour de ses noces et qu'elle y reçut un premier baiser? Que d'âmes errantes dans ces vallées pai-

sibles, que d'ombres aimées dans ces bosquets, le long de ces hautes charmilles, vous parlent au passage de vertu, de gloire, d'amour ! Combien ce chœur invisible d'esprits familiers qui plane dans l'air donne à ces scènes rustiques de grandeur et de charme ! Quel langage dans le murmure des eaux ! Quels accens dans les voix de l'écho mélancolique ! Combien ici tout est vivant, solennel et doux ! Ne sentez-vous pas combien ce qu'il y a de matériel dans la richesse et d'égoïste dans la possession s'ennoblit, se spiritualise ?

Hériter de l'arbre qu'a planté mon aïeul et du champ qu'enseménçait mon père, c'est hériter d'une portion de leur cœur et de leur pensée, c'est continuer leur vie. Hériter de quelques coupons de rentes et de quelques actions de chemins de fer que je revendrai demain, ce n'est plus qu'accomplir à mon profit une disposition de la loi. Il y a un abîme entre le principe de ces deux héritages ; le même abîme existe entre la famille patricienne et la famille bourgeoise.

Le patricien dit *ma maison* ; et il attache ainsi,

en véritable artiste qu'il est, à une figure sensible, la notion de perpétuité dans la famille. Le bourgeois ne pourra jamais dire *ma maison*, par un motif bien simple : c'est que sa maison ne représente pour lui qu'un placement de fonds momentané, et que, les plus graves ou les plus touchans événemens de sa vie s'y fussent-ils accomplis, il la vendra demain à qui lui en offrira un prix considérable. Ni le lit nuptial, ni le berceau de son premier né, ni la dernière bénédiction de sa mère attachée en quelque sorte à ces murailles, ne les sauveront en leur donnant à ses yeux un caractère sacré. Il mettra sans hésiter la cognée au chêne séculaire que planta son aïeul, et supputera avec complaisance le nombre de planches qu'il entassera dans son chantier. L'esprit industriel n'honore point les souvenirs ; d'où il résulte quelque chose d'aride dans la vie des classes bourgeoises, dont la femme surtout, cet être sensible et recueilli, ressent l'influence attristante.

On peut dire de la famille bourgeoise qu'elle est très fortement liée, mais par l'intérêt commun ; la famille aristocratique était surtout liée par la solidarité du point d'honneur. Le prin-

cipe qui la tenait unie était d'une nature supérieure, ce qui a fait longtemps sa suprématie légitime et explique encore en partie le prestige qu'elle conserve.

Qu'est-ce que l'aristocratie des manières ? l'esthétique en action, le sentiment de l'art porté dans les plus petits détails de la vie. Et pourtant nous voyons très généralement aujourd'hui la noblesse ne montrer en fait d'art qu'un goût très équivoque, et les artistes, à leur tour, rester très étrangers à la pratique des belles manières.

Je crois qu'on pourrait expliquer par ce rapport essentiel entre le sentiment aristocratique et le sentiment artistique le penchant des femmes pour les mœurs patriciennes. La femme est un être de sentiment et d'imagination ; elle ne généralise point ; l'abstraction n'est pas naturelle à son esprit ; l'individu est tout pour elle ; elle ne voit les choses que par images. De là, le dissentiment que l'on peut remarquer dans la société nouvelle entre les tendances féminines qui voudraient ramener les traditions aristocratiques, et les tendances masculines qui s'en éloignent avec excès.

Faut-il opter entre la délicatesse énervée des mœurs aristocratiques et l'énergie sans grâce des mœurs démocratiques ? Ma préférence n'est pas douteuse pour ces dernières ; mais je voudrais une conciliation, et je crois qu'il appartiendrait aux femmes de la tenter.

Vous me dites que la démocratie n'a pas moins de défauts que l'aristocratie : c'est possible ; mais elle retient à mes yeux une supériorité incontestable. En accomplissant la grande loi du travail, à laquelle la noblesse moderne s'est soustraite, la démocratie est restée en conformité avec les desseins providentiels, et marche seule aujourd'hui dans les voies de la liberté, que partout et toujours l'homme a conquise à la sueur de son front.

L'existence de l'homme moderne s'étend de plus en plus ; toutes les barrières s'abaissent devant lui ; toutes les limites reculent ; il communique avec les pays les plus distans, avec toutes les races, avec tous les âges ; il s'associe au mouvement du monde tout entier ; il pénètre dans les profondeurs de la nature. N'est-il pas à craindre que, dans cet essor excentrique, il ne perde

la force de concentration qui est pour lui une condition d'équilibre moral? N'aura-t-il pas besoin, plus tôt qu'on ne pense, d'être rappelé à lui-même, retenu par quelque chose d'immuable? Son existence, prête à déborder dans l'universalité des choses, ne devra-t-elle pas rentrer en de certaines limites, s'il ne veut perdre la conscience du *moi*, le sentiment de la personnalité? Sous ce rapport, la propriété, ramenée à ses conditions vraies, organisée selon la justice, exercerait une influence heureuse que semblent trop méconnaître ceux qui, non contents de l'attaquer dans ses abus, la voudraient détruire entièrement. La propriété a une valeur idéale qu'il ne faut pas confondre avec sa valeur matérielle. *La maison, la cour et le jardin*, selon la belle conception d'un philosophe allemand, composent le milieu nécessaire au complet développement de la famille, et le développement de la famille, à son tour, est indispensable au plein développement de l'individu. Craignons, par les spéculations trop mathématiques d'une civilisation où les forces semblent vouloir se soustraire aux formes, de détruire le charme de la vie. L'existence humaine n'est pas une équation algébrique; la nature y a mis,

comme partout, la grâce ; c'est ce qu'oublie trop aujourd'hui la rigidité de l'esprit démocratique.

Le patriciat s'était fait un Dieu à son image ; sa religion était un anthropomorphisme très nettement accusé dans les formes les plus précises. La démocratie moderne, sans le savoir, incline au panthéisme par cette logique cachée des choses qui fait qu'à force de s'étendre en tous sens elle perd le sentiment de la personnalité. Dans ses conceptions, l'État absorbe l'individu, l'humanité absorbe l'État, la nature absorbe Dieu.

CHAPITRE XI.

DU PEUPLE.

On a beaucoup écrit sur le peuple et pour le peuple en ces derniers temps. Ce n'est point là un hasard, ce n'est point la rencontre fortuite de quelques écrivains en quête de sujets nouveaux. A toutes les époques importantes de la civilisation, il y a eu pour les penseurs et pour les poètes un thème donné, commandé, on pourrait dire, par une sagesse invisible. Les dieux, les rois, les grands, tout ce qui régnait sur les imaginations, voilà jusqu'à nos jours les sujets habituels de l'art. Les *Romanceros* et les *Nibelungen* ne chantent que les exploits des princes et les amours des chevaliers. Un seul poème dans le passé a fait exception en donnant au peuple le rôle principal ; ce poème, c'est l'Évangile, livre divin qui devance de

dix-huit siècles la pensée humaine. La gloire d'avoir, le premier, rattaché la poésie contemporaine à cette inspiration évangélique revient à Goethe. Marguerite, la douce, la pieuse Marguerite dont l'ignorance surpasse la science de Faust, dont l'humilité abaisse l'orgueil d'Hélène, Marguerite dont le tout-puissant amour justifie le coupable et ravit l'incrédule jusqu'aux sphères radieuses de la vérité éternelle, Marguerite, c'est la fille du peuple. Tous aujourd'hui obéissent, sans le savoir, à cette impulsion secrète du génie moderne. Tous, sans comprendre pourquoi, substituent peu à peu dans leurs conceptions le peuple aux dieux, aux rois, aux grands, parce que, selon le dessein providentiel, l'avènement du peuple doit être l'œuvre du dix-neuvième siècle.

C'est donc un instinct juste qui a porté beaucoup de talens contemporains à demander des inspirations nouvelles aux sources cachées de la vie populaire. Les énergiques passions du peuple, la franche rudesse de ses amours et de ses haines, de ses joies et de ses douleurs, s'accusent en lignes hardies, en oppositions saisissantes, en lumières et en ombres bien tranchées, qui sont singulièrement favorables

à la plastique et que l'on chercherait en vain dans les sentimens mélangés des classes supérieures. Je vois une grande œuvre possible, dont le peuple serait le héros. N'en déplaise à nos faiseurs de poétiques, un homme de génie saisirait aisément dans ces masses puissantes, si peu connues encore, les élémens d'une moderne épopée. Les *Géorgiques* de notre temps sont à faire. Les gigantesques entreprises, les conquêtes signalées de l'industrie, vues d'un œil de poète, fourniraient aussi, je le crois, le sujet d'une *Iliade* pacifique. Mais à celui qui tenterait une telle œuvre, il faudrait une simplicité de conception devenue plus que rare parmi nos artistes. Il faudrait, si j'ose parler ainsi, le *sens homérique* des choses. Chez le peuple, comme dans les âges primitifs du monde, la vie physique est prépondérante. Tout y est action, image. L'erreur de nos écrivains modernes a été de transporter dans l'existence de ces hommes d'instinct le raisonnement métaphysique, l'abstraction et l'analyse qui ont pénétré, en les refroidissant, nos existences compliquées. Ce n'est pas de la sorte qu'un art supérieur tenterait de nous initier à la vie populaire. Il ne craindrait pas de peindre à grands

traits ses passions un peu sauvages ; il ferait agir et non dissenter ces dévouemens, ces vengeances, ces crimes et ces vertus d'instinct. Il saurait captiver les esprits incultes par la réalité en quelque sorte palpable des détails matériels, en même temps qu'il charmerait les intelligences d'élite par les grandeurs simples de la composition, par la vérité des types et la beauté du style. Aucun de nos talens contemporains ne s'est trouvé à la hauteur d'une telle tâche ; n'en soyons point surpris. C'est un monde à faire sortir du chaos ; il y faudra le génie d'Homère.

Ce n'est pas la beauté de diction, moins encore l'abondance ou l'éclat qui manquent à quelques ouvrages adressés au peuple, c'est un certain accent de l'âme auquel seul il est sensible. Pareil à cette marchande dont parle Théophraste, il reconnaît l'*étranger* à ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui est absent, et dont rien ne supplée pour lui la touchante éloquence.

Pourquoi la mode s'attache-t-elle si vite à nos opinions les plus sérieuses ? Pourquoi s'empare-t-elle en France de toutes les manifestations de la pensée publique, en les exagérant

jusqu'à l'absurde ? Des voix éloquentes ont appelé la sollicitude générale sur la condition du peuple. On a revendiqué ses droits, on a plaint ses misères, on a cherché les moyens d'y porter remède ; c'étaient là des sentimens vrais et des idées justes. Mais bientôt une émulation jalouse de popularité a égaré les défenseurs de la cause populaire. Au lieu d'un tableau vrai, les uns, spéculant sur la peur du riche et sur le goût depravé du vulgaire, ont tracé, en de monstrueuses ébauches, des personnages difformes : types odieux qui révoltent la nature et devaient accroître la répulsion qu'inspirent encore, à beaucoup d'esprit délicats, les masses incultes. D'autres, enclins à une poésie philanthropique, ont écrit livres sur livres pour démontrer par des récits égaux en extravagance aux romans de chevalerie dont se délectaient nos pères, que seul le peuple est en possession de toutes les vertus, de tout le génie des temps modernes. Il serait superflu de combattre ici l'erreur coupable des écrivains qui ont cherché l'idéal du peuple dans le sang et la boue. J'aime à croire qu'aucun de mes lecteurs n'aura donné accès dans sa pensée à de telles monstruosité ; mais je crois utile de faire observer combien les

exagérations des romans de la chevalerie communiste se sont écartées du but et nuisent à la juste cause qu'on prétend servir. Rien de ce qui est en dehors du vrai, et je n'en excepte pas l'éloquence, ne prend racine. Or, il n'est point vrai que la classe pauvre ait seule des vertus, ni même qu'elle en ait plus que la classe riche ; soutenir ce paradoxe, c'est propager une idée fausse autant que dangereuse. C'est vouloir établir que le sens moral se perfectionne en raison inverse de la civilisation : thèse chagrine d'un génie morose qui enlève aux champions du progrès leur arme la meilleure. Car on arrive de cette façon à rendre très douteuse, aux yeux de beaucoup de gens, la nécessité d'améliorer la condition du peuple. En effet, s'il était exact que les plus nobles vertus fleurissent dans la misère et que le règne de la justice fût mieux établi dans les âmes incultes que dans les esprits cultivés, on pourrait se tenir en repos et peut-être même, à un point de vue spiritualiste, redouter des changemens qui mettraient en péril cette moralité supérieure. Mais l'expérience est là pour nous apprendre qu'il n'en va pas ainsi. Heureusement pour la grandeur de l'humanité, la conscience s'épure en même temps

que l'esprit s'élève. Quoi qu'en disent les amateurs de la vie sauvage, le bien-être matériel favorise le développement des vertus morales que la misère comprime. Un ancien déjà l'avait dit : Nulle vertu ne peut convenir à un esclave. Or, le peuple est encore, ou peu s'en faut, à l'état d'esclavage. Courbé sur la charrue ou sur le métier, surchargé de fardeaux comme une bête de somme, accablé de fatigue, mal nourri, mal vêtu, le prolétaire se rapproche, par une dégradation qui se continue de père en fils, de la condition des brutes. Peu à peu, dans les pâleurs et l'amaigrissement du jeûne et de l'insomnie, il perd jusqu'à l'apparence d'un être humain. Comment veut-on qu'il en ait les plus exquis vertus ?

Le poète qui se sentirait le courage de descendre dans les profondeurs de la société et qui aurait visité tous les cercles de cet enfer terrestre, en reviendrait, comme le Florentin, pâle d'effroi, l'imagination frappée de visions ineffaçables. Et s'il parvenait à les retracer sous l'inspiration simple et forte du génie antique, cette *Comédie humaine* égalerait aisément, par la grandeur des désolations et des épouvantes, la *Divine Comédie*.

Ce qui fait subir à l'homme une altération profonde et vraiment douloureuse, ce n'est point le spectacle des pouvoirs et des richesses auxquels il ne saurait prétendre; l'admiration et l'obéissance sont des attributs de sa nature qui ne l'humilient ni ne lui coûtent; mais c'est le désaccord de son intelligence avec sa destinée, c'est l'impossibilité où il se voit si souvent de mettre en œuvre pour son propre bien et celui de ses semblables les forces qu'il a reçues de la nature. Dans la société telle qu'on nous l'a faite, cette possibilité de parvenir à l'exercice complet de ses facultés n'est assurée à personne; car, si les classes inférieures sont beaucoup plus que les autres comprimées par la misère, les classes riches se laissent conduire par un tel esprit d'aveuglement, que la plupart des vocations innées ne trouvent point d'issue dans une sphère où tout semblerait devoir les favoriser. Nos systèmes d'éducation contraignent l'enfance; nos coutumes contraignent les femmes; nos préjugés contraignent les hommes. Tous, au lieu de nous conformer aux grandes nécessités providentielles, nous nous faisons serfs de mille nécessités arbitraires, frivoles et contradictoires; et par là nous arrivons, sans

nous en douter, à une *égalité* lamentable : l'égalité d'une *existence contraire à Dieu et ennuyeuse à elle-même* (1).

Oh ! qu'il en serait autrement, si nous savions, sans poursuivre une égalité chimérique, fonder parmi nous le règne de la justice : la justice qui distribuerait à chacun la science, le travail et la richesse publiques, non point par portion égale, mais par portion suffisante, mesurée aux besoins. Sans cette relation essentielle entre la vie intérieure et la vie extérieure, qui doit naître un jour, j'en ai la conviction, des efforts combinés de l'éducation nationale et de l'économie politique, toutes nos réformes prétendues égalitaires ne seront que des leurres ; nos institutions les plus républicaines tromperont encore l'attente par d'irréalisables promesses d'une félicité qui n'aurait rien d'humain.

Egalité est un mot trop équivoque dans le langage politique. Il est sujet à trop d'interprétations ; il y faut trop de commentai-

(1) Expression de Job.

res. Les esprits simples le confondent avec *uniformité* et s'entêtent ainsi d'un idéal absurde. Quoi qu'il en puisse coûter à certaines vanités de le reconnaître, les hommes ne naissent égaux ni en force, ni en beauté, ni en génie. La nature est hiérarchique; mais elle met dans chaque homme une tendance à proportionner ses désirs et ses facultés qui lui donnerait le bien-être moral, si des lois vicieuses ne venaient jeter la perturbation dans cette harmonie native. En créant pour les uns des besoins factices, la société se voit forcée de refuser aux autres la satisfaction des besoins légitimes; en consacrant, par l'inégalité de l'enseignement, des privilèges qui perpétuent les aristocraties artificielles, elle refoule et opprime ces aristocraties naturelles que la liberté verrait se produire non seulement sans préjudice, mais encore dans l'intérêt évident du bien public. N'en déplaise à nos spartiates de cabinet, il importe peu au bonheur des hommes qu'ils mangent au même plat, soient vêtus de la même étoffe, habitent en des demeures pareilles. Ni la dignité, ni la douceur de la vie humaine, ne sont à ce prix; tout au contraire. L'homme périrait d'ennui si la variété des modes d'existence ne correspondait

à la diversité des organisations; et cette part égale et semblable aux jouissances de la vie extérieure, si elle n'était la plus irréalisable, serait encore la plus mesquine des conceptions philosophiques.

Votre système ne manque pas de grandeur; mais il exhale je ne sais quelle odeur de sang qui me le rend suspect. Votre idéal est une sublimité politique. Quel dommage qu'on n'y touche qu'en visant au cœur de son semblable!

Il y a des gens qui se persuadent, ou plutôt qui feignent d'être persuadés, qu'en demandant, selon la simple et belle formule de Saint-Simon, *l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre*, les réformateurs modernes veulent que l'homme du peuple aille en carrosse, mange dans de la vaisselle plate, se vêtisse d'étoffes de prix. — Qui donc, demandent-ils très judicieusement, en raisonnant dans une telle hypothèse, pétrira notre pain, taillera nos habits, ensemencera nos terres? — C'est le procédé des petits esprits d'affubler d'extravagances les grandes idées, afin d'en avoir raison par le ridicule.

Sont-ils donc vraiment atteints de démence ceux qui croient non-seulement possible, mais nécessaire, une société qui assurerait au travailleur ces conditions de sécurité et de salubrité sans lesquelles son existence n'est qu'un lent et inutile martyre où l'angoisse du jour prévoit, sans pouvoir la conjurer, la détresse du lendemain? Sont-ils insensés ceux qui demandent qu'une nation telle que la France institue pour la vieillesse et l'infirmité de ses armées industrielles des retraites honorables sur le modèle de ce majestueux asile qu'un geste du grand roi ouvrit un jour à ses soldats invalides? Serait-il impraticable ce système d'éducation souhaité par tant de bons esprits, qui, prenant pour point de départ l'égalité civile, saurait, en des épreuves graduées, élire perpétuellement les intelligences supérieures destinées au travail de la pensée, et donner aux autres, avec les connaissances spéciales de métier et de profession, des notions générales qui les rattachent à la vie commune par un lien spirituel?

A-t-on songé, par exemple, à ce que quelques élémens d'histoire naturelle ajouteraient d'intérêt à la vie du travailleur? Croit-on que si

l'homme des campagnes connaissait la formation des terres qu'il cultive, la vie organique des plantes dont il se nourrit ; s'il savait nommer les constellations qui brillent au-dessus de sa tête et suivre leur marche radieuse dans l'immensité ; s'il se rendait compte des merveilleux phénomènes de la métamorphose infinie au sein de laquelle il vit aveugle et sourd ; s'il était informé par des publications faites expressément pour lui des progrès de l'agriculture et de l'industrie ; si enfin, en traçant son sillon, il pouvait s'associer par la pensée à ce beau mouvement du travail humain auquel il coopère : croit-on, dis-je, que son existence, bornée aujourd'hui aux plus grossiers intérêts matériels, ne prendrait pas un charme tout nouveau et ne se relèverait pas à ses propres yeux comme aux nôtres ? Quel élément de paix et de bien-être apporté dans la vie domestique, si la ménagère, mieux instruite, savait les propriétés, l'usage et l'habile économie des objets qu'elle emploie ; si quelques connaissances en hygiène la mettaient à même de préserver sa famille et ses serviteurs des maladies engendrées par l'ignorance et des accidens causés par l'absence de précautions et de soins ! Et si, après

le labeur du jour, dans ce repos du soir dont le riche et le désœuvré ignorent la poétique, l'incomparable douceur, quelque mélodie populaire chantée en chœur, quelque lecture édifiante tirée de nos annales, venaient resserrer l'union des âmes par une émotion sympathique, n'y aurait-il pas, sous ces humbles toits qu'habite aujourd'hui le silence du découragement ou le reproche mutuel que provoque l'irritation de la misère, des joies dignes et pures que le plus fortuné d'entre nous pourrait envier?

Le peuple ne veut pas, comme on le prétend, le luxe et le libertinage dans l'oisiveté; il demande le bien-être au prix du travail; et s'il a aujourd'hui des paresse, des imprévoyances, des débauches qui expliquent et justifient pour quelques esprits superficiels sa condition misérable, c'est que son travail le plus assidu reste insuffisant et n'apporte qu'une amélioration éphémère, presque insensible, à des maux sans remèdes. A quoi sert d'être mieux un jour à qui voit devant soi toute une vie de détresse? Ce n'est pas là peut-être le raisonnement, mais c'est à coup sûr l'instinct qui pousse l'homme du peuple au cabaret, où, pour emprunter le lan-

gage d'un moraliste, il va *boire l'oubli des douleurs !*

Vous dites : « Le peuple est une brute stupide, souvent féroce ; » et vous ne songez pas qu'en pensant excuser votre indifférence, vous vous montrez plus coupables encore. En effet, ce qui rend le fils du peuple si digne de pitié, c'est moins ce qu'il souffre comme homme, que l'impossibilité où il se voit, le plus souvent, de devenir homme. Quel spectacle accablant que celui de ces innombrables multitudes dépouillées, par la faute d'une société égoïste ou distraite, des attributs de l'humanité qu'elles apportent en naissant aussi bien que chacun de nous ? Doutez-vous que le prolétaire ait une âme susceptible d'aimer, capable de discerner le bien du mal, le vrai du faux ? D'où vient donc qu'il reste une brute et que vous n'éprouvez à son approche que répulsion ? Interrogez vos consciences, et répondez.

Si vous voulez prêcher au peuple les vertus du foyer, commencez par mettre du bois dans l'âtre ; puis vous serez éloquent tout à votre aise. Si vous venez lui vanter les douceurs de la

famille, portez du pain à ses enfans, de crainte que leurs cris n'interrompent la suite de vos discours. Si vous désirez enfin faire goûter à son esprit les joies de l'intérieur, ne négligez pas de faire mettre auparavant des carreaux à sa fenêtre, de peur que le vent d'hiver n'entre avec vous dans la chambre et ne glace sur vos lèvres la morale évangélique.

L'habitude de la propreté est un des premiers signes de cette estime de soi, qui est le commencement et la fin des bonnes mœurs. Tant que le prolétaire ne sera pas arraché à cette malpropreté domestique dans laquelle il demeure par ignorance, n'espérez pas le rendre sensible à certains scrupules d'une honnêteté délicate. Tant qu'il ne respectera point son corps, vous essaieriez en vain de lui faire comprendre qu'il doit respecter son âme.

L'air et l'eau sont les deux agens providentiels, partout présens, de cette propreté extérieure qui est un indice presque certain, et comme un signe avant-coureur de la pureté morale. Que l'air et l'eau circulent librement, abondamment, dans vos villes; faites-les péné-

trer dans toutes les demeures, et vous serez surpris, au bout de bien peu d'années, en reconnaissant que vous avez purifié les consciences, là où vous croyiez n'avoir fait autre chose que purifier l'atmosphère.

Les habiles disent, le vulgaire répète, que pour captiver le peuple il faut caresser ses inclinations perverses, et que tout le secret de ceux qui prennent de l'empire sur son esprit consiste à le flatter dans ses plus bas instincts. Ces dédaigneuses sagesse n'ont oublié qu'une chose, c'est de consulter l'histoire qui constate absolument le contraire. La plupart des grands mouvemens qu'elle signale, les résolutions spontanées dont elle a gardé le souvenir, sont inspirés par un sentiment généreux. Une parole de justice retentit; mille cris de dévouement lui répondent. Et si la pureté du premier mobile s'altère dans la lutte trop prolongée ou dans l'enivrement du triomphe, c'est que les passions du peuple subissent tout aussi bien que notre politique savante la loi d'imperfection qui gouverne toute chose humaine.

Le dévouement chez l'homme du peuple

*

n'est point, comme chez nous, une magnificence de l'esprit ou une noblesse du sentiment. Dans ces organisations vigoureuses, dans ces natures incultes et intrépides, il tient, pour ainsi dire, à la chair; il coule avec le sang dans les veines; c'est un dévouement d'entrailles qui ne se connaît pas soi-même, mais que Dieu connaît.

La poésie grecque, dans ses ingénieuses conceptions, nous parle de faunes qui vivaient au fond des bois et troublaient souvent par leur rire moqueur les joies et les amours des mortels. Ces satyres et ces faunes ont quitté les forêts; ils habitent aujourd'hui nos esprits et nos cœurs comme pour insulter de plus près à nos voluptés les plus secrètes. Le peuple, heureux ignorant, ne connaît point ces divinités jalouses.

Oui, plus heureux que nous, le peuple, dans sa simplicité énergique, a des élans et des enthousiasmes qui nous sont refusés. Il se livre tout entier à ce qu'il admire; il aime ou il hait véritablement de *tout son cœur*; tandis que nos âmes sceptiques, en proie à d'intestines divisions, ne savent plus ni aimer ni haïr que fragmentairement. Nous ne sommes jamais ravis

que par une partie de notre être. Il y a dans chacun de nous un comique intérieur qui raille la sincérité de nos dévouemens, et glace, par ses sarcasmes, nos passions les plus vives.

Quoi qu'on en puisse penser, le peuple n'est pas envieux par instinct; il ne le devient qu'à force de souffrir. Pour peu que son existence soit tolérable, il accepte avec un bon sens digne d'être admiré les inégalités nécessaires à l'harmonie sociale. Il est porté à jouir simplement, sans arrière-pensée, et presque comme d'un spectacle de la nature, des splendeurs et des pompes de la vie des grands. Il s'intéresse aisément à eux et compâtit avec une candeur sincère à toutes celles de leurs souffrances qu'il peut comprendre : à la perte de leurs proches, de leurs enfans, à la perte même de ces richesses dont on le suppose si jaloux. Reconnaisant de peu, il se montre fidèle à ceux qu'il a trouvés une fois sensibles. Il me semble souvent, à voir parmi ces déshérités du sort si peu de fiel, de si longues patientes et de si courtes rancunes, à les voir, comme parle Bossuet, *si doux envers la vie* et envers la mort, que s'il y a tant d'hostilité dans les situations, tant de défiance dans l'attitude mu-

tuelle des membres d'une même famille, cela tient à des préjugés peu profonds, à un malentendu qui pourrait être facilement dissipé par un homme d'État qui l'aurait à cœur.

Le sentiment qui a fait si longtemps la supériorité de la noblesse, et lui a souvent tenu lieu d'une morale plus pure, c'a été cet orgueil du nom, ce respect des ancêtres, exalté jusqu'au fanatisme et devenu pour elle comme une conscience de caste infiniment plus sévère et plus délicate que la conscience individuelle. L'homme du peuple ne connaît pas ses ancêtres; son nom n'a guère d'autre valeur ni d'autre sens à ses yeux que la marque imprimée par le fermier sur les flancs de ses brebis, afin de les distinguer plus aisément dans la masse du troupeau. Il ne trouve donc point en lui les nobles inspirations d'un honneur traditionnel. Raison de plus pour l'élever le plus tôt possible au *respect de soi*, sentiment identique dans l'âme du souverain et dans l'âme du prolétaire, appelé à remplacer dans les démocraties l'orgueil de race. Mais qu'a-t-on fait jusqu'ici pour élever l'homme du peuple jusqu'à cette estime de soi? Hélas! notre vocabulaire même témoi-

gne contre nous : *les gens du commun, les hommes de rien, les masses, la canaille, la populace* ; nous n'avons pas encore renoncé à ces façons de dire insultantes que nous ont transmises les dédains du patriciat, et qui accusent chez nous une grande irrévérence pour la nature humaine, en même temps qu'une méconnaissance complète de ce principe d'égalité dont nous faisons tant de bruit.

L'homme de peine, disons-nous en voyant passer dans nos rues le prolétaire dont le travail, sans trêve ni récompense, assure nos loisirs et nos joies. Avons-nous jamais réfléchi à tout ce que cette appellation renferme de censure pour l'État, chargé de la répartition équitable des prospérités publiques entre les membres également, quoique différemment, utiles de la grande famille nationale ?

L'Église avait fait du jour du repos *le jour du Seigneur*, sainte et sublime association d'idées que l'État laïque a laissé se rompre dans l'esprit du prolétaire. Là où le travail cesse aujourd'hui, la débauche commence ; et, chose triste à dire, le loisir sacré du septième jour

loin de rappeler l'homme du peuple au sentiment de la dignité humaine, ne fait que le pousser plus avant dans l'animalité, par l'influence dégradante des divertissemens et des spectacles grossiers qui lui sont offerts.

Ce qui a fait la puissance si prolongée du catholicisme, c'est qu'il est né au sein du peuple, qu'il a été prêché dans les rues et dans les carrefours, non par des docteurs ou des érudits, mais par des hommes de *bonne volonté*, et que, malgré les erreurs politiques du sacerdoce qui a souvent renié l'esprit de sa tradition, le culte est demeuré, à travers toutes les vicissitudes des temps et des mœurs, l'expression la plus complète et la plus idéale de la grande âme populaire. Il n'a pas cessé de présenter à la vive imagination des enfans du peuple ses dogmes les plus mystiques sous des figures sensibles, en des rites frappans, variés, associés aux mouvemens des saisons, aux métamorphoses de la nature. Pleine de condescendances pour les *pauvres d'esprit*, la philosophie catholique n'a pas repoussé ces miracles naïfs, ces familières légendes qui rapprochaient Dieu, en quelque sorte, et le montraient si facilement accessible.

L'art religieux, obéissant à une inspiration vraiment populaire, secondait cette grande pensée. La cathédrale, en appelant dans son sein les multitudes, leur offrait tout à la fois un magnifique lieu de repos, un spectacle imposant et le noble attrait de cette égalité devant Dieu, qu'elle faisait apparaître aux yeux du pauvre et de l'opprimé comme en un rêve splendide.

L'éducation du peuple? Tous en parlent; plusieurs s'y croient appelés, quelques-uns s'y efforcent avec cœur et conscience; mais je ne vois pas qu'on emploie les moyens d'y réussir. Une jeune fille, se plaignant un jour à moi de la sottise d'un de ses professeurs, me disait avec une naïveté expressive : « Je ne puis cependant pas lui *montrer à me montrer*. » Elle faisait ainsi, sans y songer, une piquante censure de nos méthodes. L'État, qui croit élever le peuple, ne le connaît pas mieux que la famille ne connaît l'enfant. L'existence factice que nous nous sommes faite dans la société moderne nous rend, au bout de peu d'années, à tel point étrangers aux mouvemens naturels de l'âme, que l'on nous voit tout déconcertés lorsque nous nous trouvons en présence de la vérité des ins-

tincts et de la spontanéité des passions. Nous ne comprenons plus rien aux curiosités, aux répugnances, aux obstinations, aux colères, pas plus de l'enfant que du peuple qui lui est semblable par tant de points. Nous avons oublié la langue qu'ils parlent. A ces êtres tout sensitifs, en qui toutes les forces de la vie se pressent et éclatent, pour ainsi dire, nous enseignons une science abstraite au moyen de sèches disciplines. Nous ne leur expliquons pas le monde extérieur, dont les mauvaises figures frappent leur imagination et éveillent leur curiosité; non contents d'enfermer leurs corps dans des chambres où l'air et la lumière manquent, nous emprisonnons leur esprit dans d'obscurcs formules où il étouffe. Ce n'est point ainsi que le Fils divin du charpentier, ce grand éducateur des peuples, qui disait : « *Laissez venir à moi les enfans,* » attirait et captivait les simples d'esprit. Se promenant par les blés en fleurs, sur le rivage de la mer de Tibériade, au bord du torrent de Cédron, dans les solitudes de Bethsaïde, il enseignait, au sein même de la nature vivante, la doctrine de vie. Sa rustique sagesse empruntait ses paraboles aux images familières à l'œil du laboureur : au passereau des toits, au figuier du

chemin, à l'eau pure des fontaines, au grain de sénévé, qu'il idéalisait en en faisant le signe sensible des vertus spirituelles. Le sublime docteur de la sagesse grecque, lui aussi, conduisait ses disciples sur les rives de l'Ilyssus; et, trouvait-il des incrédules, il attestait la vérité de sa parole en jurant *par ce platane*. Rapprochons-nous avec eux de la nature TOUTE-VIVANTE, comme l'a dit une femme poète; elle seule possède le mystérieux attrait qui charme véritablement l'enfance de l'homme, et cette autre enfance des sociétés, le peuple.

« Viens voir quelque chose de beau, » disais-je un jour, en appelant à la fenêtre un enfant qui jouait au fond de la chambre. *Est-ce que cela vit ?* demanda-t-il, avant de quitter le jeu qui l'occupait. Mot profond et révélateur. L'enfant et le peuple aussi n'aiment que ce qui a vie. Ne vous étonnez point si vos prédications, vos systèmes, toute votre pédagogie scolastique les trouve distraits, inattentifs et presque dédaigneux.

Il ne faut point trop compter sur les livres pour l'éducation du peuple. Le travailleur n'a

guère le temps de lire ; l'érudition d'ailleurs n'est point son fait. Peu de volumes, bien choisis , suffiront toujours aux méditations de ces esprits que l'action emporte. Nous commettons une grave erreur de jugement en ne concevant point d'autre mode d'éducation que l'éducation de l'école. L'État en doit une autre à ses enfans, et plus particulièrement à ceux auxquels le loisir des études scientifiques et littéraires n'est point donné. C'est la grande éducation qui se fait, sans classiques ni professeurs, par la noblesse et la dignité des habitudes de la vie publique. C'est l'éducation que recevait le peuple d'Athènes et de Rome par cette heureuse entente des arts, par ce concert harmonieux de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la musique et de la danse au Parthénon , au Pœcile , aux Propylées , au Forum , aux Thermes, au Capitole , qui donnait au milieu même dans lequel vivait le peuple une grandeur imposante et presque religieuse, par laquelle le caractère de ses mœurs était en quelque sorte déterminé. Quelles impressions veut-on que l'homme du peuple reçoive aujourd'hui dans ces théâtres où l'on ne joue pour lui que des parades triviales et grossières, dans l'estaminet du coin, sale et

obscur réduit où l'attend la brutale ivresse des boissons frelatées ? A quelles influences n'est-il pas livré dans ces bals ignobles où une musique lascive le provoque à des danses sans pudeur, et jusque dans nos églises où le goût perverti d'un sacerdoce, étranger aux plus simples notions de l'esthétique, a remplacé la beauté sévère des pompes anciennes par je ne sais quel mélange bâtard et impie des sensualités du siècle avec les mystères de l'amour divin.

« Monseigneur, ce peuple vous appartient » disait un jour à l'enfant qui fut Louis XV un précepteur servile ; prenons garde d'imiter ces détestables flatteries. Je ne vois pas sans chagrin les éducateurs du peuple le traiter déjà en enfant royal et lui dire dans leur langage adulateur : « Altesse, c'est à vous qu'appartient le monde. »

On a beaucoup vanté tout récemment les ouvriers poètes. Une publicité plus complaisante que judicieuse les a excités à la production. Tout ce tapage de louanges autour de compositions médiocres était peu réfléchi et n'a point été utile, loin de là. Il y avait une légèreté presque

cruelle à se tant hâter de greffer nos vanités de journalisme sur les tiges vierges de l'arbre populaire; c'était mêler à une sève jeune et vigoureuse la sève appauvrie d'une vieillesse malade. Et d'ailleurs, un peu de réflexion aurait fait comprendre à ces prôneurs inconsidérés que les ouvriers qui sont aujourd'hui capables d'écrire selon les règles grammaticales sont, par cela même, les plus incapables de spontanéité poétique. A mi-chemin d'une érudition récente, superficielle, charmés, un peu étourdis par des accens qui les frappent pour la première fois, leur cerveau, pareil au cerveau des enfans, retient avec une facilité prodigieuse, mais sans se rien assimiler, tout ce qu'ils entendent. Ils imitent, copient, reproduisent, croyant de très-bonne foi inventer. Et l'on a pu voir que leur goût encore peu exercé ne savait même pas toujours choisir les vrais modèles. Ce n'est pas à dire qu'un ouvrier ne puisse être un grand poète, mais seulement que les conditions présentes sont défavorables, et que l'on agit sans discernement en attirant à la lumière éclatante du jour des talens qui, restés dans l'ombre domestique, eussent charmé les loisirs de la famille, mais qui, abusés par une publicité im-

prudente, seront devenus ; je le crains , pour ceux qui les possèdent, une occasion de trouble, de malaise, et peut-être d'amers désappointemens.

L'on ne reconnaît pas assez chez nous la puissance de l'art musical. On semble ne pas comprendre quelle influence la musique exerce sur les mœurs. Nous avons perdu le beau sentiment qu'en avaient les peuples anciens, les Egyptiens, par exemple, qui défendaient sous des peines sévères d'altérer les chants attribués à Isis, les Grecs surtout, comme on peut le voir dans ces entretiens sublimes où Platon cherche les lois de la chorée dans leurs rapports avec la morale, et conseille au musicien *d'exprimer dans ses accords le caractère d'une âme tempérante, forte et vertueuse.*

Une chose cependant, aujourd'hui où l'on se préoccupe avec tant de raison de la destinée du peuple, devrait donner à la musique une importance très grande à nos yeux. La musique est l'art populaire entre tous. Le travailleur ne connaît guère les autres ; pour les exercer, il faut du loisir, et le loisir lui manque. Mais la

musique , douce et invisible compagne , s'allie au travail, en trompe la monotonie, en soulage la fatigue. Le rythme, la mesure, la cadence, impriment aux mouvemens de la vie physique une sorte de dignité supérieure, par laquelle ils s'élèvent au-dessus de l'animalité et prennent, si l'on peut ainsi parler, le caractère humain. Le laboureur chante à son sillon pour ranimer l'ardeur de ses bœufs et son propre courage ; le tisserand chante à son métier, dont le bruit devient harmonie ; le marinier chante à sa rame, et suit avec complaisance le son longtemps prolongé de sa voix sur les flots silencieux ; tous, à leur insu même, sont pénétrés par un charme paisible, qui les réconcilie, pour quelques instans du moins, avec les rudesses du sort.

Je voudrais que nos langues , polies jusqu'à l'excès et déjà un peu émoussées, s'allassent retremper dans le langage populaire. Elles y retrouveraient ces accens qui leur manquent aujourd'hui, et que l'art le plus ingénieux ne saurait suppléer. La langue italienne, sortie d'une cour, a été nommée *lingua cortigiana*. On en peut dire autant de la plupart des langues européennes qui se sont trop éloi-

gnées du peuple. Elles ont perdu la franchise de leurs allures en s'étudiant à une démarche plus noble, mais plus compassée; et l'on se prend parfois, en admirant leur maintien irréprochable, à regretter la liberté moins correcte de leurs grâces premières.

Ce caractère aristocratique prédomine surtout dans la langue française. Louis XIV, il y a deux siècles, la conduisit avec lui à Versailles, comme pour la mieux préserver du contact populaire dans une orgueilleuse solitude. Le peuple, aux jours de la Révolution, a bien ramené le roi à Paris; mais il semble avoir oublié à Versailles cette maîtresse altière, la langue de Bossuet et de Racine.

Les poètes primitifs dont la renommée, pareille à la Béatrix de Dante, brille d'un plus radieux éclat et s'élève en passant d'un siècle à l'autre, n'ont été que les interprètes éloquens des multitudes et les rhapsodes de ces fictions merveilleuses que créa partout le génie populaire. C'est ce qui fait l'étendue et ce qui assure la durée de leur gloire. La lyre du poète, aux époques tardives où la civilisation l'isole et rompt

en quelque sorte ses affinités avec le peuple, exprime en modulations plus savantes, plus variées, plus délicates, les passions individuelles; mais elle a perdu le secret de ces harmonies grandioses où l'humanité tout entière, comme un chœur immense, semble chanter ses douleurs et ses joies, ses craintes et ses espérances immortelles.

CHAPITRE XII

DE LA RELIGION DES CONTEMPORAINS.

Pour bien comprendre toute la tristesse de ce temps-ci, il faut je crois, au-delà de toutes les causes fortuites, remonter à la cause essentielle : l'affaiblissement continu et universel de la foi chrétienne dans les âmes.

Ni la science, ni la morale philosophique, ni cette vue simple et juste des choses que j'appellerai le *sens humain*, ni cette raison du cœur qui nous enseigne le mutuel secours dans le travail de la vie, ne sont encore suffisamment répandus parmi nous pour tenir lieu au grand nombre de cette foi touchante qui nous fait tous issus d'un même couple, porter la peine d'une même transgression et participer à la vertu d'un même sacrifice. Nul lien commun ne retient plus ni les cœurs, ni les esprits. L'économie so-

ciale est troublée jusqu'en ses fondemens. Nous assistons à une complète déroute de la conscience humaine.

La société, aujourd'hui, s'émeut comme aux premiers temps du christianisme. Les mêmes questions se posent ; le même antagonisme se déclare. Comme alors, une attente vague tient en suspens les esprits. La femme, attristée au sein d'une famille sans amour, demande s'il n'est pas d'autre destinée pour elle que la compression du cœur et de l'intelligence. Le prolétaire, cet esclave moderne, demande si la misère et l'ignorance sont la loi définitive de sa condition maudite ? La terre même semble lassée de ses anciens maîtres, et demande quel est l'usurpateur, quel est le possesseur légitime. A tout cela, que répond l'interprète de la vérité éternelle, le ministre de Dieu ci-bas, le prêtre ? Il dit que l'amour est une folie ; la pensée un péril ; la servitude un devoir ; l'indifférence une grâce ; le silence une piété ; l'inanition du corps et de l'intelligence un sacrifice agréable à Dieu. Et cette sagesse de mort imagine pouvoir dompter toujours les frémissemens de la vie indignée !

Résignation, obéissance. C'est le premier et le dernier mot de la sagesse sacerdotale. C'est le glas monotone de cette cloche des funérailles qui mène une à une au tombeau toutes nos espérances, toutes nos ambitions, tous nos rêves !

La société officielle *affirme* encore, mais elle ne *croit* plus. Sa religion n'est qu'une politique. La société non constituée, qui se dégage peu à peu de ce mensonge des choses, ne croit pas encore, mais elle cherche et espère. Le sacerdoce s'est rangé du côté du passé. Il n'a pas compris que le doute sincère était plus près de Dieu que le culte hypocrite.

La religion fleurit, dit-on. Plut au Ciel qu'elle ne fleurit point à la surface d'une société corrompue ! Car, pareille à ces plantes des eaux bourbeuses, elle couvre d'une parure mensongère les turpitudes du siècle et mêle à leurs miasmes pestilentiels, sans en atténuer la contagion funeste, de suaves et trompeurs parfums.

Vos églises sont chauffées à la température la plus délectable. De mignardes peintures en décorent les rians plafonds. Les sons enivrants

d'une musique d'opéra y bercent l'oreille charmée et réveillent dans les cœurs de tendres souvenirs. Le velours et la soie s'arrondissent en moelleux coussins et vous invitent à la prière. Mille parfums s'exhalent de la dentelle et des tissus précieux qui couvrent les épaules de vos délicates pécheresses. L'atmosphère que l'on respire ici est comme chargée des langueurs d'un printemps éternel. Un jeune prédicateur monte en chaire. Il prodigue, dans ses périodes sonores, ces fleurs de sacristie dont la grâce artificielle est agréable au goût dévot. Des quêteuses, au regard insinuant, reçoivent vos dons et vous les rendent en sourires... Vous vous applaudissez de ce que de telles églises sont pleines? N'appréhendez-vous point qu'elles le soient trop? Pour ma part, je crains, les voyant ainsi remplies, que Dieu n'y trouve plus de place.

De quel aveuglement les zélateurs de la foi ne sont-ils point frappés! Est-ce bien à la face des prodiges accomplis sous nos yeux par la science, est-ce bien à l'éclatante lumière que projettent de toutes parts les découvertes du génie moderne, qu'ils osent risquer leurs miracles ridicules? Est-ce au XIX^e siècle

que l'on s'engage dans la querelle des deux tuniques (1), et qu'on fait apparaître la reine des cieux pour annoncer à des enfans l'abondance de la récolte prochaine ? « *Taisez-vous, raison superbe !* » s'écriait jadis, dans sa hautaine sagesse, le grand docteur de l'Eglise de France. « *Taisez-vous, superstition arrogante !* » s'écrie à son tour la raison outragée. Et s'il vous faut absolument des miracles, faites-en donc devant lesquels nous puissions nous prosterner tous ! Retrouvez cette éloquence miraculeuse des Paul, des Tertullien, des Ambroise, qui métamorphosait les âmes. Arrêtez au seuil de vos temples les despotes hypocrites. Entonnez ces cantiques sublimes qui brisaient les chaînes des captifs. Affranchissez les esclaves. Parlez-nous la langue de saint Bernard, et entraînez-nous sur vos pas à la conquête des vérités saintes ! Mais, de grâce, épargnez-nous ces honteuses supercheries que le dernier des jongleurs fait aussi bien, mieux que vous. Laissez là vos médailles, vos images, vos scapulaires, qui guérissent du mal de dents et assistent les femmes en couches ! Si Dieu est avec vous, guérissez les maux du

(1) La tunique sans couture d'Argenteuil et celle de Trèves.

peuple qui *crie vers lui du fond de l'abîme*. Aidez la société dans son pénible travail d'enfantement. Obtenez par vos prières la réponse conciliatrice à nos doutes, à nos dissentimens, à nos désespoirs ! Et si vous ne le pouvez, *taisez-vous* du moins, et reconnaissez dans l'humilité de votre silence que vous subissez comme nous l'épreuve douloureuse de l'attente et de l'incertitude.

La conscience humaine s'agite ; elle est assaillie, pressée de doutes aigus. Troublée dans ses joies, inquiète dans sa paix, en proie à des perplexités qui ressemblent à des remords, la société moderne, qui a vu tout à coup surgir de ses profondeurs un sphinx redoutable, sent que l'énigme, bien ou mal expliquée, sera son salut ou sa perte. Martyrs chrétiens, confesseurs, apôtres intrépides, c'est vous qui, il y a dix-huit siècles, avez, au prix de votre sang, vaincu le sphinx antique. Levez-vous, le sphinx est ressuscité. Vos fils dégénérés se détournent de la lutte périlleuse ; le souffle du Dieu des combats s'est éteint dans leurs cœurs pusillanimes ; ils ne veulent plus que le repos, et s'efforcent de retenir avec eux dans une sécurité trompeuse l'esprit

du siècle qui se précipite. Martyrs chrétiens, secouez vos linceuls ! Sépulcres, ouvrez-vous ! Morts, redevenez vivans, car les vivans sont morts, ensevelis à jamais dans la paix inerte de l'indifférence.

Au temps de la décadence de Rome, le dégoût de ce monde corrompu et le pressentiment d'une vie supérieure poussèrent à la solitude les âmes d'élite. Les thébaïdes virent accourir les Jérôme, les Paul, les Marie. Moins heureuses aujourd'hui, les grandes âmes en révolte contre la société se réfugient en des thébaïdes intérieures où, plus délaissées encore, elles vivent, non plus dans la foi ardente et révélatrice, mais dans le morne recueillement d'une espérance voilée. Moins favorisé que les premiers chrétiens, le Juste n'est plus soutenu d'une assistance miraculeuse. Les corbeaux ne descendent plus des nuées pour lui porter le pain céleste ; les taureaux sauvages ne lui parlent point ; les lions compatissans ne viendront point creuser sa fosse.

La France aujourd'hui pourrait dire avec le poète :

Nel mezzo del camin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura
Che la diritta via era smarrita.

O Liberté, Béatrix des nations, que tu tardes
à lui apparaître !



CONCLUSION.

Lecteur fidèle, qui avez bien voulu me suivre jusqu'ici, un mot encore avant de nous séparer. En évitant la forme trop affirmative, la dissertation, la preuve, en ne faisant que poser, pour ainsi dire, des interrogations devant votre conscience, je crois avoir suffisamment indiqué l'esprit de liberté dans lequel ce livre a été conçu, et qui me paraît le seul compatible avec l'état actuel des âmes, avec les tendances incertaines et les aspirations contradictoires d'un siècle où tout se transforme.

Si j'étais parvenu, cher lecteur, à vous pénétrer profondément de cet esprit, je croirais avoir atteint mon but, car la liberté est à mes yeux le signe par excellence de la moralité véritable.

Je l'ai dit ailleurs (1), s'affranchir de toutes les servitudes où nous retient l'ignorance, c'est la suprême sagesse en même temps que la suprême vertu.

Si l'homme arrivait à une intelligence com-

(1) Essai sur la liberté.

plète de sa nature et de sa destinée, il voudrait toujours son véritable bien et le bien d'autrui ; il deviendrait sur ce point semblable à Dieu qui, souverainement libre, ne peut néanmoins vouloir le mal.

En un mot, cher lecteur, et ce mot résume tout ce que vous venez de lire, il renferme toute ma doctrine et toute ma morale : « *La parfaite liberté chez l'homme n'est autre chose que l'activité de sa raison.* »

ESQUISSES POLITIQUES.

LETTRES RÉPUBLICAINES.

Nostra res agitur.



AVERTISSEMENT.

Les lettres qu'on va lire embrassent une période de sept mois et se rapportent aux événemens accomplis dans l'année 1848, pendant l'intervalle qui s'est écoulé entre l'ouverture de l'Assemblée constituante et l'élection du président de la République.

Publiées successivement dans une feuille quotidienne, sous l'influence des préoccupations du jour, au plus fort d'une crise révolutionnaire dont les brusques péripéties déconcertaient les meilleurs esprits, elles se ressentent de l'agitation générale. Les hommes et les choses y sont vus de trop près pour y être toujours appréciés dans leur ensemble et mesurés avec une rigoureuse justesse. Bien que j'aie eu à cœur de me défendre des illusions et des injustices de l'esprit de parti, je ne me dissimule pas néanmoins que des opinions spontanées, immédiates, le plus souvent conjecturales, ne sauraient avoir ni l'aplomb, ni la solidité de jugemens portés sur des faits accomplis depuis longtemps, et dont les résultats sont constatés.

Ce n'est pas de l'histoire que l'on peut écrire ainsi fragmentairement au sein de la lutte; ce sont des documents pour ceux qui écriront l'histoire un jour, et qui devront, s'ils veulent connaître la vérité, recueillir scrupuleusement toutes les voix contemporaines.

A ce titre de témoignage dans le combat, je crois ne pas livrer à la publicité un travail tout à fait sans valeur. Des erreurs, inévitables en de telles circonstances, y pourront être relevées; mais du moins l'indépendance des opinions y paraîtra avec évidence.

Ces opinions, il est vrai, ne seront probablement pas celles de la majorité des lecteurs, et le moment présent semble surtout peu favorable à leur manifestation. Mais, selon ma manière d'envisager les choses, je ne vois là qu'un motif de plus à la reproduction de ces *lettres*. Le lecteur bienveillant voudra bien, comme au bon vieux temps, je l'espère, *excuser les fautes de l'auteur*, et ne se point choquer des inébranlables convictions qui le font penser et parler aujourd'hui comme hier, après comme avant, au lendemain des défaites de partis comme à la veille des victoires de principes.

ESQUISSES POLITIQUES.

LETTRES RÉPUBLICAINES.

I.

A FRANÇOIS D'ORLÉANS,

PRINCE DE JOINVILLE.

Paris, 25 mai 1848.

Prince,

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Etranger par position et par inclination, autant que par principe, à tout commerce avec la royale maison à laquelle vous appartenez, si je n'ai reçu d'elle aucun bienfait, je n'ai non plus à me plaindre d'aucune injustice subie. Nul sentiment personnel, ni de haine, ni d'amour, n'influence mon jugement sur ce règne de dix-sept ans que nous venons de voir si brusquement finir. Je n'ai d'engagement d'aucune sorte avec aucun parti. Dans ce vieux monde que mènent les in-

térêts, les préjugés, le calcul et les convenances factices, j'ai su garder toujours l'indépendance attristée, mais inflexible, d'un solitaire,

Souffrez donc que je vous parle aujourd'hui comme je ne l'eusse point fait au temps de vos prospérités, comme personne, peut-être, ne le saurait faire encore ; souffrez que je vous adresse des réflexions qui viennent de m'être suggérées par une publication imprudente (1) et par votre protestation à l'Assemblée nationale. A défaut de l'autorité que leur donnerait le talent qui me manque, ces réflexions porteront un tel cachet de sincérité et d'impartialité, que vous ne pourrez leur refuser quelque attention. J'ose même espérer qu'elles vous inviteront à examiner de nouveau par vous-même une situation dont vous ne paraissez pas, dans un premier ébranlement bien naturel, avoir envisagé avec assez de calme l'inéluctable rigueur.

Vous me pardonnerez une apparente rudesse. Je fais assez d'estime de votre jeune courage ; la France, dans son équité bienveillante, nourrit de vous une opinion assez favorable pour qu'il me semble superflu d'user ici de circonlocutions

(1) Lettres du prince de Joinville publiées dans la *Presse*.

ou de réticences. Je crois d'ailleurs vous rendre un hommage et un service en faisant arriver jusqu'à vous, par la seule voie possible en l'absence de tous rapports directs ou indirects, une parole sévère peut-être, mais, demeurez-en convaincu, la mieux intentionnée, la plus compatissante qui fut jamais.

Ce que vous avez à redouter aujourd'hui, ce n'est pas la haine de vos ennemis, c'est l'infatuation, c'est l'aveuglement de vos amis. Vos ennemis ! qu'ai-je dit là ? Vous n'en avez point ; vous n'en sauriez avoir. Le peuple, en renversant le trône de votre père, n'a obéi à aucune haine individuelle ; ou du moins, s'il a maudit un pouvoir oppresseur concentré en une volonté unique, ce n'était pas vous, prince, qu'il accusait.

Vos seuls ennemis, mais funestes, mais acharnés et habiles à vous nuire, je vous le disais à l'instant, ce sont vos amis. Ne prenez point ceci pour un paradoxe ; une courte explication va nous mettre d'accord. Vos partisans n'ont jamais rien compris, et j'affirme qu'ils ne comprendront jamais rien au génie de la France moderne. Cette immense transformation de l'ordre ancien, cette métamorphose qui s'accomplit

sous nos yeux, en parfaite conformité avec les lois de développement physique et moral du monde ; cette émancipation d'une grande moitié de la famille humaine, préparée, conduite depuis des siècles par la philosophie, par la science, par la politique, vous savez mieux que moi comment les partis la jugent. Selon les vues bornées de leur orgueil en déroute, la révolution de Février, par exemple, n'est autre chose qu'un coup de main, un accident fortuit, que la plus minime circonstance, votre présence à Paris, je suppose, pouvait prévenir. Une poignée de factieux a surpris le pouvoir, ou, comme parle un des plus considérés parmi les vôtres, un *escamotage* a fait passer la *machine gouvernementale* (j'emprunte le langage du régime déchu) des mains de quelques individus dans les mains de quelques autres. D'où il suit qu'un nouvel *escamotage* la peut faire tout aussi lestement retourner à ses précédens conducteurs.

Ce n'est pas le cas de s'écrier : *O sainte simplicité !* mais bien plutôt : *O sottise perverse !* car les hommes qui parlent et pensent ainsi ne sont aveuglés ni par leur dévouement à vos personnes royales, ni par le fanatisme d'un dogme politique, ni par de traditionnels et chevaleres-

qués préjugés que l'histoire explique. Entre les parvenus de 1830 et votre dynastie, on chercherait en vain cette longue communauté de croyances, de périls et de gloire, qui rattachait l'ancienne noblesse de France à la branche aînée des Bourbons. La bourgeoisie, vous ne l'ignorez pas, ne tient à vous par aucun sentiment; son intérêt seul la guide. Elle avait cru, et ne renoncera jamais à croire, que le progrès qui lui avait donné la puissance et la richesse était le progrès définitif de l'espèce humaine.

Au lendemain de sa défaite, pâle d'étonnement et d'effroi, tremblante pour ses biens à la vue de ce peuple armé qu'elle juge d'après elle-même, la bourgeoisie cachait sous une adhésion hypocrite ses colères pusillanimes. Mais aujourd'hui rassurée, voyant qu'elle n'a rien à craindre de ces *barbares* tant calomniés, tant insultés, elle jette le masque. Au lieu d'assister dignement, en silence, à l'établissement de la République par les républicains, en se réservant, si le pays était trompé dans ses espérances, d'intervenir à l'heure du danger, vos partisans, sans respect pour leur passé, viennent disputer le pouvoir à ceux-là même auxquels ils n'auraient dû demander que l'oubli. La commotion

électrique qui s'est fait sentir à l'Europe entière ne les a émus que de peur, et les voici reparus, aussi infatués, aussi myopes, aussi confians dans les habiletés usées de leur politique subalterne. Etc'est pourquoi ces hommes vous seraient funestes. Abusant de votre amour pour la France, ils le feraient servir à leurs vulgaires desseins. Vous deviendriez entre leurs mains un instrument innocent, mais bientôt confondu avec eux par la réprobation publique, d'intrigues indignes de vous et de coupables menées. Ils vous façonneraient insensiblement à ce pitoyable personnage de prétendant, qui n'a plus de nos jours qu'une grandeur de parade. Non, non, prince, n'écoutez pas ces dangereux amis. Etudiez, réfléchissez ; méditez en vous-mêmes les causes évidentes et les effets certains de l'action providentielle qui vient de se manifester avec tant d'éclat. Vous comprendrez que le mouvement rapide qui nous emporte tous à cette heure n'a rien de fortuit, ni d'imprévu même.

Soyez attentif à ce travail de dissolution et de recomposition qui déconcerte les esprits superficiels ou sceptiques ; vous reconnaîtrez que le principe monarchique et le principe aristocratique, épuisés, incapables de plus rien produire,

s'agitent dans les dernières convulsions de la vie qui les abandonne. L'élément démocratique surgit de toutes parts; c'est à lui qu'il appartiendra de transformer le monde.

Qu'auriez-vous à faire dans cette lutte du passé contre l'avenir? Condamneriez-vous votre jeunesse à servir la cause des vieillards et des impotens? Subirez-vous volontairement le supplice des faux prophètes du Dante, qui marchent pesamment, lentement sur l'arène poussiéreuse, le visage tourné vers les talons?

Ah! plutôt, croyez-moi, mettez la main sur votre cœur, et vous entendrez dans ses battemens pressés une réponse énergique à cette sagesse sénile qui voudrait faire de vous un anachronisme vivant :

Laissez les morts ensevelir leurs morts!

et sachez vous défendre de ces espérances chimériques que je vois à regret percer sous le voile de vos résignations. Si modeste que vous le supposiez, il n'est point aujourd'hui pour vous de rôle en France. Le cours régulier de nos destinées est trop entravé encore. L'intelligence du travail qui s'opère parmi nous n'est donnée qu'à un trop petit nombre d'hommes.

Le peuple suit son instinct ; les riches consultent leurs intérêts ; les partis se cramponnent à leurs préjugés.

Aussi longtemps qu'il en sera ainsi, les suspicions exagérées, les ressentimens excessifs, les égoïsmes aveugles retiendront le pays dans un état de malaise et de turbulence, au sein duquel les fruits de nos institutions démocratiques ne pourront point mûrir.

L'ère philosophique de la France républicaine, cette ère de justice magnanime et de fraternité véritable, qui permettra au peuple de vous ouvrir ses bras comme à l'un des siens, n'est pas venue. Sachez l'attendre. Il ne dépend ni de vous, ni de personne, de hâter cette heure de réconciliation et de paix. Mais il dépend, par malheur, de vos amis de la retarder indéfiniment ; d'empêcher, peut-être, qu'elle ne sonne pour notre génération condamnée, en dépit de ses élans généreux, à exercer des rigueurs qui ne sont dans l'âme d'aucun de nous.

J'ignore, prince, si l'on persuade les vanités blessées. Je ne sais s'il vous est possible d'imposer une autre conduite à vos partisans que nous voyons partout, dans les provinces, dans l'Assemblée, dans l'armée, souffler le venin de

leurs rancunes, insinuer par la ruse aux simples d'esprit des idées erronées, irriter par la calomnie les défiances trop légitimes, hélas ! de ceux qui souffrent, pousser à l'agitation et à la révolte ; puis triompher sournoisement de nos calamités publiques. Aussi longtemps que vous aurez de tels adhérens, la France devra vous interdire l'entrée de ses frontières ; elle devra vous bannir. Le mot est cruel, je le voudrais effacer, car vous portez la peine des crimes d'autrui ; mais n'essayez point de vous raidir contre cette nécessité fatale qui pèse sur tous. La logique de l'histoire ne compte pas avec les personnes.

L'implacable et mystérieuse loi de la solidarité des races, des castes, des familles, vous atteint dans votre vie extérieure ; elle est impuissante sur votre âme. Vous n'êtes plus prince, vous ne sauriez encore devenir citoyen ; mais vous pouvez toujours être homme, homme libre et juste devant Dieu et devant vos semblables. Suivez la voix intime qui vous parle. Allez vers le *far west* ; mettez votre sérieuse jeunesse à l'abri des entraînemens de l'ambition, à l'abri des influences mauvaises, à l'abri même du soupçon le plus lointain. Vous êtes dans une

erreur profonde, quand vous dites que nous aurons des *saturnales par toute la France*, et que le moment peut être prochain où le secours de votre épée lui sera nécessaire. Les mœurs du dix-neuvième siècle, empreintes d'un caractère d'humanité et de douceur irréfragable, ne permettent plus d'appréhender le retour à des violences sanguinaires.

Les institutions fondées sur le concours perpétuel de tous rendent aussi l'intervention d'un homme, quelque génie qu'on lui suppose, infiniment moins importante qu'aux époques où la masse de la nation végétait dans l'ignorance et dans l'apathie. Je n'hésite pas à dire qu'un homme de génie, au moment présent de notre civilisation, pèserait assez peu dans les destinées sociales. Le bon sens, le véritable *sens commun* de la France tout entière, appelé dorénavant à s'exprimer sans cesse dans le conseil permanent des assemblées électives et législatives, voilà, selon moi, la seule force en qui l'on doive se fier sans réserve et sans crainte.

Allez donc au *far west*, prince ; non pas seulement, comme vous le dites dans vos ambitions trop humbles, pour créer à vos enfans une *petite fortune*, mais pour tremper leur âme et la

vôtre dans ce puissant élément démocratique auquel les nations et les individus devront désormais demander la vigueur et la santé morales.

En dépouillant au plus vite les illusions excusables encore qui tiennent à votre naissance et à votre éducation, ne renoncez point cependant à la confiance dans ces institutions républicaines qui vous repoussent momentanément du sol français. Enveloppez-vous de silence ; ne prenez conseil que de la solitude ; espérez tout de cette bonté sans bornes qui fait le fond des instincts populaires. Les choses vont vite, d'ailleurs, et les âmes montent haut quand le souffle de Dieu les pousse !

II.

PHYSIONOMIE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

▲ FANNY LEWALD.

4 juin.

Je me rappellerai longtemps l'impression que me causa votre apparition subite, et ma surprise en voyant une femme, une étrangère, arriver à Paris au lendemain même de nos trois journées, au plus fort de nos troubles civils. La confiance avec laquelle votre intelligence lucide venait contempler et étudier de près ces orages politiques, dont la commotion inattendue déconcertait nos plus renommées sagesse, me parut un présage heureux pour notre jeune République. Je vous savais un gré infini, à vous et à votre charmante compagne, de trouver la France aimable dans un moment où tant d'autres ne la voyaient plus que terrible. L'hommage que vous rendiez, par votre seule présence, à la douceur de nos mœurs, à l'urbanité de notre révolution, à la beauté, à la grandeur de notre génie populaire, tout cela me pénétrait d'une joie indicible.

Je vous l'ai bien mal exprimée, je le confesse. Vous avez dû emporter de l'hospitalité parisienne une opinion médiocre, nous trouvant tous si absorbés dans nos préoccupations, si peu capables d'y faire trêve. Nous gardez-vous rancune ? Je ne le pense pas. Il me semble, au contraire, sentir toujours au milieu de nous votre esprit sympathique, et je crois répondre à ses inclinations en l'entretenant aujourd'hui de notre vie nationale, des développemens qu'elle a pris depuis que vous nous avez quittés, des hommes qui se sont produits, des choses qu'on a faites. Je viens donc vous prier de m'accepter un instant pour guide et de vous laisser conduire par moi au centre même de nos agitations, de nos luttes, de nos espérances, de nos craintes, hélas ! au sein de ce conseil suprême auquel le pays a remis le soin de ses destinées. Entrons ensemble, s'il vous plaît, à l'Assemblée nationale.

Notre premier mouvement sera la surprise. Des crânes dégarnis, des chevelures grisonnantes, des dos voûtés, des pas alourdis, des voix cassées, voilà ce que l'on voit et ce que l'on entend quand on plonge, du haut d'une tribune, sur la réunion des premiers élus de la France

révolutionnaire. Disons-le poliment, l'Assemblée nationale est d'un *certain âge*. Il sera bien à elle, et puissions-nous avoir à l'en féliciter, de donner un éclatant démenti à la sagesse évangélique, en nous prouvant par ses œuvres qu'il *est bon de verser le vin nouveau dans de vieilles outres*. Pour ma part, bien que que j'aie plus de foi dans l'inspiration de la jeunesse que dans le calcul des années tardives, je vois un avantage à ce résultat inattendu du suffrage universel. Vous aurez la mesure des appréhensions générales, en vous rappelant avec quelle timidité l'opposition demanda pendant dix-sept ans des modifications insignifiantes au cens électoral, avec quel imperturbable aplomb le pouvoir rejetait, comme dangereux et de nature à bouleverser la société, les plus minimes changements à la loi existante. Beaucoup d'esprits judicieux demeuraient dans le doute à cet égard, et croyaient l'application du suffrage universel hérissée de difficultés. La violence et l'anarchie leur paraissaient le résultat, sinon inévitable, du moins fort à craindre, d'un tel concours, ou plutôt d'un tel conflit de passions et d'inexpériences.

Quelle réponse le pays vient de faire à ces dé-

fiances injurieuses ! Tout le monde en convient aujourd'hui, si l'Assemblée nationale a un défaut, ce n'est assurément pas l'excès d'ardeur révolutionnaire, ce n'est pas l'exaltation des idées, moins encore l'entraînement des passions. Désormais, quoi qu'il arrive, il est une vérité acquise à la conscience publique, c'est que l'instinct populaire de nos jours est d'accord avec la politique des intelligences élevées, et que, loin de jeter la perturbation dans le gouvernement des affaires, il apporte à la raison d'État une force nouvelle et régulatrice.

La modération *excessive*, si l'on peut ainsi parler, qui a dicté les choix du pays, peut donc être considérée, dans ce premier essai, comme un résultat heureux pour la cause démocratique. Cependant, ce succès est de ceux qu'il n'est pas bon de multiplier, et maintenant que le bon sens public a fait ses preuves, je pense qu'il conviendra, aux élections prochaines, d'accuser avec plus d'énergie la volonté de marcher dans des voies nouvelles. Il y aura un juste tempérament à garder, l'expérience de cette première session le rendra facile, entre le scepticisme circonspect des hommes de tous les régimes et le fanatisme aveugle des sectaires.

Les journaux vous auront parlé du costume des représentans, décrété dans des vues de salut public dont personne n'a paru se rendre compte. Nos provinces se sont émues toute une semaine d'un certain gilet à *la Robespierre*, dont l'ampleur menaçante ne cachait rien moins que la guillotine, la proscription, le pillage. Ici, nous n'avons fait que sourire de ce plagiat innocent. Le *Charivari* lui a donné, dans la spirituelle galerie de ses caricatures, la seule place dont il fût digne. Chacun a continué de se vêtir à sa guise. Il eût été trop inconséquent, en effet, qu'avec la liberté de conscience nous n'eussions pas eu la liberté de costume, voire même la liberté de l'absurde. Ceci me rappelle, et je suis bien aise de vous le faire savoir, qu'il y a encore des gens parmi nous qui se traitent entre eux de ducs, de marquis, de vicomtes ; que les armoiries, un moment effacées, ont reparu sur les équipages ; que toute cette noblesse d'hier surtout, dont les titres s'étaient payés à beaux deniers comptant, est rentrée, sottise déployée, dans le privilège du ridicule.

Ceci dit en passant, je vous ramène à la séance. Le citoyen Buchez est assis au fauteuil. Sa forte corpulence, un peu affaissée, indique l'âge

du retour. Ses rares cheveux châtain laissent à découvert un front qui ne manque pas de développement, mais où pourtant la pensée ni ne rayonne ni ne commande. Son œil bleu laisse tomber sur les choses un regard vague et doux qui contraste avec un certain emportement de geste et d'accent dont il ne semble pas maître. La majorité qui a choisi M. Buchez est une majorité de compromis, de *conciliation*, comme l'on dit depuis quelque temps. Les suffrages du parti clérical étaient acquis à son orthodoxie catholique. D'autre part, les républicains, les montagnards même, auraient eu mauvaise grâce à se montrer défiants envers l'auteur de l'*Histoire parlementaire*. Les *modérés* aiment généralement que l'on aille à la messe. D'où il suit qu'un étrange concours de voix, venues de l'Orient et de l'Occident, du Sud et du Septentrion, porta M. Buchez à la présidence de l'Assemblée nationale. Ses livres, peu les avaient lus ; les hommes politiques en France se croient dispensés de lire. Ses doctrines, on n'y songeait guère. Elles valaient cependant, ne fût-ce que par leur singularité, un moment d'examen. Figurez-vous l'Evangile expliqué par le bourreau, la guillotine entre deux bénitiers ; c'est le sys-

tème social qui ressort de l'*Histoire parlementaire*. On a dit de Raphaël, en contemplant son œuvre, qu'il était fils d'un ange et d'une muse. Parodiant ce mot charmant, un plaisant a dit de M. Buchez qu'il était fils de la Madeleine et de Robespierre.

Chacun s'accorde à vanter l'énergie dont il a fait preuve à la mairie de Paris pendant tout le temps où son dévouement a pu y sembler utile. Cette énergie ne s'est pas retrouvée au 15 mai ; mais il serait injuste d'en conclure qu'elle est évanouie. Un péril plus réel, un drame plus terrible, inspirerait, j'en suis certain, à M. Buchez, des résolutions qu'un danger médiocre n'a pas provoquées. Sans pâlir, il saluerait, lui aussi, la tête de Féraud ; mais les vociférations de quelques insensés, dans un temps où personne ne veut la mort de personne, ne sont pas de nature, vous l'avouerez, à monter les âmes au ton héroïque.

A la gauche du bureau, sur le premier gradin voisin de la tribune, saluons Dupont de l'Eure, ce vénérable représentant de la probité républicaine. Deux fois Dupont de l'Eure est accepté par le peuple comme garantie des promesses qui lui sont faites. Indignement

joué en 1830, sera-t-il satisfait en 1848?

Je cède au désir de vous raconter ici une scène populaire dont il est le héros modeste. C'était le 24 février, pendant le trajet de la chambre des députés à l'Hôtel-de-Ville. La multitude, qui n'avait pu entrer dans le Palais-Bourbon, s'inquiétait, interrogeait, demandait les noms qu'on venait de proclamer. — Qui est celui-ci? me dit un ouvrier en me désignant du doigt Dupont de l'Eure; je le nommai. La joie éclata sur la figure de l'homme du peuple, et ce nom répété vola de bouche en bouche. On se pressa autour du vieillard ému : « Ah! c'est vous qui êtes l'honnête Dupont de l'Eure, lui criaient ces braves gens avec une naïveté touchante; on ne nous trompera pas cette fois, n'est-il pas vrai? nous voulons la République. » Et le vieillard, étendant vers eux ses mains, répétait avec un accent qui nous arracha des larmes : « Pas de guerre civile, mes enfans; surtout pas de guerre civile! »

A ses côtés, Lamartine, génie heureux, grandeur aimable, à qui ses défauts même tournent à gloire. Avez-vous vu l'iris se balancer, en la teignant de pourpre, d'azur et d'or, sur la cascade argentée du Staubbach? Avez-vous contem-

plé ces flots éblouissans qui semblent tomber des cieux et se dissipent en vapeur insaisissable avant de toucher la terre? Telle est la splendide éloquence du poète, dont la source est aux plus divins sommets de la pensée, et qui descend comme à regret jusqu'aux vulgarités des affaires humaines.

Un peu plus loin, Arago, type noble et grave de la beauté démocratique. Ce sera l'éternel honneur des enfans de Paris, d'avoir, au plus fort de la fièvre révolutionnaire, sur les barricades croulantes, associé dans leurs acclamations les gloires sereines du savant et du poète. Quelques-uns reprochent à l'éminent astronome des faiblesses paternelles et fraternelles. Nous allons à l'*Aragocratie*, s'écriaient les malins, dès les premiers jours de la République. Quant à moi, un tel danger ne m'épouvante guère. Dans un aussi vaste cerveau, l'amour du bien public et l'esprit de famille ne sauraient-ils loger ensemble sans se nuire?

Regardez cette figure ouverte, cette physionomie sympathique, cet œil confiant et cette belle prestance, tout cet épanouissement de vie, enfin, qui trahit le goût des plaisirs faciles et je ne sais quelle sensualité inoffensive. Qui le croirait? C'est

l'ogre des salons, le croquemitaine des provinces, le Danton des badauds, Ledru-Rollin, enfin, *c'est moi qui l'ai nommé*. Passons vite; car, pour plaire aux poltrons, il faudrait l'insulter. Depuis qu'ils n'ont plus peur, c'est à qui lui jettera la pierre.

En voici un autre, non moins altéré de sang innocent, non moins épris de guillotine, le citoyen Flocon. Celui-ci, chose grave, a le teint pâle, la moustache soldatesque, l'air de tête provoquant. A la tribune, il parle avec netteté, précision, sans artifices oratoires. Il serait à souhaiter que son mode simple et bref d'exposer les affaires prît faveur dans une assemblée où le bavardage déclamatoire des avocats de province fatigue incessamment l'esprit et l'oreille.

Pourquoi M. Flocon croit-il devoir affecter des allures brusques et familières, des façons peu courtoises qui choquent les habitudes de la société française? Par société, comprenez bien que je n'entends point les salons aristocratiques, mais le peuple tout entier; ce peuple d'Athéniens, comme disait avec orgueil le plus démocrate des journalistes, ce peuple sensible aux grâces du langage, à l'aménité, à la délicatesse des formes, que vous auriez pu voir, ces jours

passés, applaudir aux vers de Racine et couronner de fleurs la muse antique. Par quelle erreur étrange irions-nous faire de la démocratie de Hurons ! Les vertus républicaines n'ont nul besoin de se créer dans leur impolitesse. La République n'est point une parvenue qui doive craindre de se commettre en se montrant aimable.

Le visage impassible, l'air absorbé de M. Jules Bastide forment un étrange contraste avec la physionomie mobile et ce que les phrénologues appelleraient la *communicativité* de son voisin, M. Crémieux. Combien ne doit pas souffrir des agitations de la vie publique ce rêveur indécis, cet Obermann confessé, qui disait, dans les années orageuses de la jeunesse : « *J'aime à écouter, dans le silence de la vie d'habitude, le mouvement de la vie intérieure ;* » lui qui envoyait à un ami la joie mélancolique de *voir monter la lune sur le Vélan* ! M. Bastide faisait partie, vers 1818, de ce groupe d'esprits maladifs qu'un critique célèbre définissait ainsi : « *Hommes sensibles et enthousiastes ; méconnus ou ulcérés, génies gauches, malencontreux, amers ; poètes sans nom ; amans sans amour, ou défigurés.* »

Celui qui entre là-bas, commodément, tran-

quillement, un peu à la façon de M. Thiers dans la chambre des députés, c'est le maire de Paris, le rédacteur en chef du *National*, Armand Marrast. Que de malice dans son sourire ! Quelle pénétration dans son regard ! Comme il sait se faire écouter même après les plus brillants orateurs ! Comme on devine que son ambition, s'il en a, saurait choisir l'occasion et ne se montrer qu'à son heure !

J'en passe et des meilleurs, ne voulant point, en une seule fois, lasser votre attention bienveillante.

Tout au haut de ces gradins dont le pouvoir exécutif occupe les degrés inférieurs, on remarque plus d'une place vide. C'est là qu'on voyait, auprès des deux Arago, Albert le mécanicien ; Barbès, le pauvre fanatique, en proie à cette triste monomanie, à cette maladie inguérissable de *l'idée fixe* qui peuple Bicêtre et qui l'a conduit à Vincennes ; Caussidière, ce Charlemagne méconnu de la préfecture de police qui voulait faire, lui aussi, de l'ordre avec le désordre, de la civilisation avec la barbarie.

Si Louis Blanc siège encore à sa place accoutumée, c'est grâce au sens politique qu'à montré hier le parti républicain. Certes, je n'exa-

gère pas en disant que, sauf de rares exceptions, les vrais démocrates n'acceptent en aucune manière les théories économiques de M. Louis Blanc. Ils approuvent avec beaucoup de réserve la ligne de conduite que le jeune et audacieux historien a cru devoir suivre depuis le 24 février ; mais ils ont compris où les entraînerait le vote qui leur était demandé, et se sont refusés à servir ce perfide système d'épuration dont les conséquences amèneraient de proche en proche le triomphe des ennemis de la République.

Qu'est devenu le Père Lacordaire ? Son blanc vêtement de dominicain, pâle souvenir d'une théocratie morte, se détachait étrangement sur la masse noire des législateurs populaires. On eût dit le fantôme de l'inquisition contraint par la justice divine à venir saluer les libertés de la conscience moderne. Le Père Lacordaire vient de donner sa démission. Il eût fait plus sagement de ne pas ambitionner une situation aussi ambiguë. La place du sacerdoce n'est point là : « *Nul homme qui combat au service de Dieu ne s'embarrasse des affaires du monde,* » dit l'apôtre.

Béranger, non plus, n'a point voulu rester

où l'envoyait la confiance du peuple. Avec la bonhomie maligne de son esprit gaulois, il s'est récusé, n'ayant pas fait, disait-il, *des études spéciales* suffisantes. L'ironie allait à l'adresse des quatre cinquièmes de l'Assemblée ; mais la suscription était écrite en caractères si fins que peu de gens l'ont su lire.

Plus intrépide au combat, mieux exercé à surmonter ses répugnances, plus croyant dans l'efficacité de la volonté, Lamennais paraît chaque jour à son poste, sacrifiant au devoir sa santé, son repos, le commerce des douces amitiés, et ces grands travaux philosophiques, ces entretiens avec Dieu, qui l'ont consolé de tant d'injustices. Son front sillonné, son visage amaigri, l'éclair qui jaillit de ses creux orbites, et jusqu'au rire un peu convulsif de sa lèvre attristée, tout en lui révèle la lutte et le déchirement. On sent là comme un immense tremblement d'âme, d'où, se frayant passage à travers les ruines amoncelées, la vérité a jailli et s'est répandue en torrens de feu. J'aurai à vous entretenir un jour du plan de constitution qu'il vient de faire connaître. Je n'en veux point parler en courant. Tout l'avenir de la liberté est contenu en germes dans ces pages sublimes. ,

Retournons au passé.

Voici, sur les bancs de la droite, MM. Berryer, Larochejaquelin, Falloux, Vogué, le parti légitimiste dans toutes ses variétés, selon toutes ses formules, les dévots, les indévots, les résignés, les téméraires, les républicains même, il y en a : *Paris vaut bien une... Marseillaise*.

Ce groupe souriant, dédaigneux, ayant l'air de se demander pardon à soi-même de fréquenter si mauveise compagnie, c'est ce qui fut la Gauche dans l'ancienne Chambre. Son chef honoraire est toujours là, M. Barrot, qui *veut et ne veut pas*, qui *n'avoue ni ne désavoue* la dynastie. La politique de ce parti, politique niaise et quintessenciée tout ensemble, n'a pas changé dans la traversée orageuse de la monarchie à la République. A cela près d'un léger mal de mer, on ne voit pas que les dynastiques aient trop souffert de la bourrasque. Tels ils étaient, tels ils sont, tels ils resteront dans les siècles des siècles. Ces amans platoniques de la liberté, ces Abeilard de la doctrine, s'évertuent aujourd'hui comme hier à chercher, entre la démocratie qu'ils ne comprennent pas et la monarchie qui les embarrasse, je ne sais quel terrain vague où puisse se déployer à l'aise leurs vani-

tés triomphantes. Gageons qu'ils méditent à cette heure le menu d'un banquet réformiste. Seulement, cette fois, ce ne seront pas les quasi-radicaux que l'on priera d'y souscrire, mais les quasi-conservateurs, leur promettant d'éluder avec art le toast à la République.

Je vous ai peint les hommes. Parlerai-je de leur œuvre? Ce qu'elle sera, on ne le saurait guère prévoir encore. Il est à craindre qu'elle ne réponde pas aux espérances du pays. Temps perdu, faiblesse, vacillité, tel est jusqu'ici le tableau que présentent les délibérations de l'Assemblée. Le grand souffle de Février n'a pas pénétré cette enceinte. Défiante du pouvoir qu'elle a créé, défiante du peuple auquel elle doit l'existence, défiante même de cette garde nationale qu'elle caresse, mais dont elle suspecte aujourd'hui la tiédeur, demain le zèle, la Constituante contribue pour sa large part à prolonger le malaise d'un état précaire dont il faut sortir à tout prix.

Une constitution franchement démocratique, qui donne au pouvoir l'unité en faisant circuler la liberté au plus épais des masses populaires, voilà ce que le pays demande et ce qu'il faut lui donner sans retard. Avec la liberté et l'unité le reste viendra par surcroît.

Les théories socialistes, comme on les appelle aujourd'hui , librement discutées , favorisées avec discernement et prudence dans leurs applications; épurées peu à peu de ce qu'elles ont de faux et d'irréalisable, compléteront l'œuvre politique de l'Assemblée. Les sectaires perdraient tout en voulant tout hâter; mais l'Assemblée aussi compromettrait l'avenir si elle ne s'arrachait aux misères de ces querelles intestines où sa force s'épuise, et qui lui aliéneraient, en se prolongeant, l'amour et le respect du Peuple.

III.

DE LA PRÉSIDENTENCE.

A M. F. LAMENNAIS.

11 juin.

Les travaux de la commission de constitution touchent à leur terme. Avant huit jours, le projet, accepté par dix-sept membres, sera porté à l'Assemblée nationale. En s'abstenant de nommer à la place que votre démission laissait vacante, l'Assemblée est entrée dans le sentiment de la commission, qui attachait à votre présence un prix inestimable. S'il faut ajouter foi à des bruits accrédités, on aurait discuté longuement, consciemment, le plan dont vous aviez pris l'initiative, et donné à plusieurs de ses dispositions principales une sanction unanime. Combien il est regrettable que vous n'ayez point pris part à ces graves débats ! Selon toute apparence l'autorité de votre parole eût triomphé de bien des doutes. Avec cette éloquence sévère que vous puisez dans une philosophie profonde des cho-

ses, comment n'eussiez-vous pas gagné à l'ensemble de vos idées une adhésion venue d'elle-même au-devant de quelques-unes des plus importantes ? La concordance admirable de votre système avec les grandes lois qui président à la formation des êtres eût frappé les moins bien prévenus. On eût compris comment de l'étroite solidarité de toutes les parties du corps social vous faisiez ressortir la plus parfaite unité et la liberté la plus étendue. Vos institutions communales, par exemple, n'eussent point été repoussées. Cette extension puissante donnée à la vie collective, exposée, expliquée par vous, aurait paru à tous aussi nécessaire à la plénitude de la liberté que l'institution de la présidence est souhaitable pour fonder l'unité dont elle est le gage et le signe.

L'opinion publique, peu éclairée encore sur ces matières, le sera, espérons-le, par la discussion de l'Assemblée. Puisse votre santé, si éprouvée par les travaux et les soucis de tout genre, vous permettre alors de monter à la tribune et de développer, comme vous l'avez fait en plusieurs rencontres, au sein d'un auditoire trop circonscrit, dans l'abandon de l'intimité, l'enchaînement logique et la connexité d'un

système auquel on ne saurait rien enlever sans porter atteinte à cette harmonie vitale dont vous avez demandé le secret à la science, à l'histoire, à la raison humaine!

On paraît d'accord, quant à présent, sur la question de la présidence. C'est, en effet, la plus facile à saisir, et les objections présentées ne sont point sérieuses. *L'autorité d'un seul*, a-t-on dit, *quelque limitée, quelque responsable, quelque révocable qu'on la suppose, blesse le sentiment d'égalité sur lequel repose la République*. Mais quelle étrange notion d'égalité dans l'autorité se forment donc les esprits capables d'une telle objection? Où cette égalité se rencontre-t-elle? Qui l'a jamais vue? Qui l'a pu rêver? Interrogeons toutes les époques de l'histoire; remontons avec Jean-Jacques à ce fabuleux état de nature qui lui semblait l'état de perfection des œuvres divines; suivons dans leurs migrations les peuples nomades, asseyons-nous au foyer des familles patriarcales, assistons au conseil des tribus sauvages, surprenons les enfans dans leurs jeux; et, si nous craignons que le préjugé se soit infiltré déjà dans ces associations rudimentaires, allons plus loin encore à la recherche des instincts naturels; observons la ré-

publique des castors , celles des fourmis , des abeilles, je défie qu'on me montre en aucun lieu du monde , dans aucune société humaine ou animale, un pouvoir partagé d'une façon égale entre chacun des membres de la communauté. Une telle égalité dans les fonctions de la vie ne se voit que chez les organisations inférieures , chez ces êtres mixtes qui participent du végétal autant que de l'animal , chez le polype entre autres, dont la tête est partout et nulle part. Dieu préserve la France de l'égalité du polype !

Est-il besoin d'insister sur une vérité aussi banale ? L'égalité n'est point le couronnement, mais la base des sociétés démocratiques. L'égalité, c'est le droit reconnu pour tous , et la faculté donnée à chacun, de parvenir au complet développement de son être physique et moral , et de s'élever, selon la mesure de ses forces , dans la hiérarchie élective des rapports sociaux. Comment donc cette égalité serait-elle blessée par l'unité d'un pouvoir *limité, responsable, révocable*, auquel chacun, sans distinction, peut être appelé à son tour par le suffrage de ses concitoyens ? C'est évidemment là une crainte irréfléchie ; car cette unité n'est point , comme on semble l'indiquer, une création arbitraire de la

politique, mais tout simplement une nécessité des organisations supérieures, une perfection de la condition humaine. Quel que soit, d'ailleurs, le mode de gouvernement adopté; qu'au lieu d'être délégué à un seul, le pouvoir soit confié à trois consuls, je suppose; à cinq, à vingt directeurs; ou, pour entrer plus avant dans le système égalitaire, à une Assemblée de neuf cents membres; l'égalité ne cessera-t-elle pas brusquement au neuf cent-et-unième, et les trente-quatre millions de Français qui n'auront point de part à cet honneur souverain ne devront-ils pas se trouver lésés dans leurs droits, *blessés dans leur sentiment*? Nous touchons du doigt l'absurde.

Examinons maintenant ce qu'il y a de fondé dans la crainte d'une dictature.

Sans nul doute, il est dans la nature de l'homme, même de l'homme de bien, dégagé de toute ambition personnelle, de vouloir la plus grande autorité possible pour faire prévaloir ses idées et les mettre en pratique. On a remarqué aussi que l'exercice du pouvoir, si légitime qu'il fût, altérerait, en se perpétuant, les âmes les meilleures, et qu'une pente invincible entraînait vers l'arbitraire tout homme investi d'un com-

mandement trop prolongé sur ses semblables.

Mais les conditions auxquelles doit être remis dans les républiques modernes l'exercice de la souveraineté sont de telle sorte, qu'il devient impossible à la défiance la plus inquiète d'en concevoir le moindre ombrage. Quand je relis le projet soumis par vous à l'opinion publique, j'y vois que le président est élu par le peuple tout entier pour *trois années* seulement; qu'il ne peut être réélu qu'*après l'intervalle d'une session au moins*; qu'il *réside auprès de l'Assemblée nationale*; qu'il *ne peut avoir de commandement militaire pendant la durée de ses fonctions*; qu'enfin, *en cas de forfaiture, il peut être mis en accusation par l'Assemblée nationale, et qu'il sera jugé par la haute cour de justice.*

Or, je demande de quelle manière, dans un aussi court espace de temps, sans aucune de ces influences que donnent le libre maniement des deniers publics, la conduite des armées, la captation des majorités devenue impossible dans une assemblée qui repousse de son sein les fonctionnaires; je prie qu'on me dise comment, par quel moyen surhumain, en présence d'une liberté de presse illimitée, un président, qui n'aura

à distribuer ni puissance, ni richesse, ni gloire, saura déjouer la surveillance de l'Assemblée, corrompre la conscience publique, surprendre et garrotter la volonté nationale ?

Ainsi que vous le faites remarquer, mon illustre ami, aux États-Unis, dans la société la plus démocratique du monde, on ne fait nulle difficulté de remettre aux mains d'un seul le pouvoir exécutif, et l'on n'a pas vu encore, depuis soixante ans, une seule tentative d'usurpation. L'expérience est donc ici en parfait accord avec le raisonnement. Les esprits qui prennent la peine d'étudier l'histoire des législations et les principes de la civilisation moderne ne sauraient conserver à cet égard de doute sincère.

Je dis plus, le danger, appréciable au premier coup d'œil, des tendances de l'esprit moderne et des sociétés démocratiques qui en sont l'expression la plus fidèle, ce n'est point l'excès de concentration, mais l'excès d'expansion. Indéfinie, illimitée, la force expansive devient désorganisatrice. Elle arriverait, si elle n'était contenue, à la dissolution de toute forme et de toute individualité. Elle absorberait la famille dans l'État, l'État dans l'humanité. Dans les régions spéculatives, elle ferait évanouir l'humanité au

sein de ce vague panthéisme qui nie à Dieu lui-même la conscience de soi. Plus le mouvement d'expansion s'accélère et nous entraîne, plus il devient nécessaire de maintenir le principe et la forme du gouvernement personnel et véritablement responsable. Plus la voile est gonflée, plus le courant est rapide, plus la main qui tient le gouvernail doit agir en vue de tous, avec promptitude et liberté.

Une Assemblée délibérante est une sorte d'abstraction que le peuple ne sait trop où prendre, soit pour l'accuser de ses maux, soit pour la bénir de ses prospérités. L'Allemagne, peut-être, s'en accommoderait, accoutumée qu'elle est aux formules d'une métaphysique où le *moi absolu* tient tant de place. Mais cette abstraction est antipathique au génie français. Le peuple, en France, ne l'oublions pas, est éminemment doué du sens plastique ; il veut personnifier, nommer ses amours et ses haines ; il aime dans son gouvernement la spontanéité, la décision. Il respectera dans une assemblée législative la sauvegarde des libertés qui lui sont chères plus que la vie ; mais il ne voudra pas, son bon sens y répugne, que les mêmes hommes aient tout à la fois mission de délibérer et d'agir, de contrôler et d'exécuter.

On convient, il est vrai, que c'est une minorité, et même une minorité dont on semble faire assez peu de cas, puisqu'on la traite de *folle* et de *somnambule* (1), qui repousse l'idée de la présidence ; mais l'on ajoute : « La sagesse de » la majorité consisterait, non à repousser hors » de ses rangs et à abandonner la minorité à son » propre désespoir, mais à l'entraîner doucement, fût-elle folle, fût-elle *somnambule*, » parce que l'unanimité est le seul gouvernement possible dans l'idéal. »

Si l'on entend par là que les minorités ne doivent jamais être opprimées, c'est-à-dire qu'elles doivent, par une liberté entière de discussion, pouvoir toujours agir sur l'opinion et se transformer à leur tour en majorités, rien de plus incontestable. Ces métamorphoses, rapides ou lentes, de l'esprit public, sont l'essence même des sociétés républicaines ; mais si l'on conseille d'attendre, pour gouverner les affaires, cette *unanimité idéale*, peu conciliable, hélas ! avec l'imperfection humaine, et dont je ne vois le règne établi nulle part ailleurs que chez les habitants d'Icarie ; si l'on sous-entend qu'il serait

(1) Lettre au citoyen Lamennais, par George Sand.

bon de remettre provisoirement la conduite du pays à une minorité de *somnambules*, je confesse n'y plus rien comprendre. C'est là une politique de magnétiseur; il y faut des Cagliostro, des Mesmer, des Alexandre Dumas. Mais passons.

Après avoir fait appel, au nom de la minorité, à la *douceur*, à la *prudence* de la majorité, on change de ton et l'on menace : « L'admission d'un seul homme au Pouvoir exécutif, l'établissement d'une présidence unique, serait, affirme-t-on, le signal d'une guerre civile. » Erreur profonde ! Aveugle prophétie de colères présomptueuses ! Sans croire aucunement que l'unanimité soit le seul Gouvernement possible, j'estime trop haut le bon sens de cette minorité à laquelle on prête des sentimens si peu patriotiques, pour m'abandonner à de telles craintes, et je ne saurais admettre une minute qu'un président, élu contrairement à l'*instinct* de quelques-uns par la volonté réfléchie du plus grand nombre, dût être *contraint de se faire dictateur*, et que tout dictateur dût être *forcé de marcher dans le sang*. Non, non, ce sont là des épouvantemens puérils, nés peut-être dans d'excellens cœurs, mais qui ne trouvent nul accès dans les

intelligences saines. A l'aide de ces menaces chimériques, on exige de la majorité qu'elle *transige* avec la minorité, qu'elle *essaie de faire vivre et agir ensemble tous les élémens divers de l'opinion républicaine*. C'est, en effet, le but, et un but sacré. Mais les politiques auxquels je répons ici connaissent-ils d'autre moyen d'y parvenir que la soumission momentanée de la minorité à l'opinion de la majorité constatée par la permanente épreuve de l'élection? Nous apprendront-ils laquelle de ces minorités diverses, dont ils revendiquent les droits, on devrait consulter pour être certain de rencontrer l'expression vraie de cet *instinct sans formule, de cette inspiration divine*, que chacun de nous est parfaitement autorisé à sentir dans son propre cœur?

Quelle transaction juge-t-on possible entre ce qu'un illustre écrivain appelle l'*utopie romanesque de M. Cabet* et le *plan inachevé de Pierre Leroux*, par exemple? Conciliera-t-on aisément la banque d'échange de M. Proudhon avec l'organisation du travail de Louis Blanc? Bien téméraire qui le tenterait aujourd'hui! De longues discussions, des débats pacifiques formeront peu à peu sur ces matières, j'en ai la certi-

tude, une conviction générale, qui se manifestera en amenant au pouvoir les hommes capables de la faire passer dans les lois. Mais, jusque-là, combien il est insensé, combien il serait coupable d'entraver par des impatiences turbulentes le progrès régulier des institutions républicaines ! Ces institutions, et je compte en première ligne l'unité du pouvoir, la présidence, ne favorisent aucunement la dictature. La volonté du peuple, incessamment consultée, est et demeure le principe générateur de la République. Mais, encore une fois, cette volonté n'a d'autre mode de se révéler que la majorité des suffrages. Hors de là, il n'est que trouble, confusion, arbitraire, violence.

La majorité se prononce pour la présidence. Elle reconnaît l'avantage de ce pouvoir unique appuyé sur l'Assemblée, conseillée, surveillée par elle. Le bon sens public approuve une combinaison qui concilie l'inspiration soudaine du génie individuel avec les heureuses lenteurs de la raison collective.

J'ose demander à votre grand esprit de ne point abandonner au hasard d'une opinion encore flottante les autres dispositions du plan si vaste et si simple qu'il a conçu. L'assentiment

donné par la commission à plusieurs de vos idées vous y engage. Et, d'ailleurs, ne le sais-je pas? vous ne consulterez ni vos goûts, ni vos convenances, à l'heure où le pays réclame votre concours, quand ce peuple que vous aimez, auquel vous avez voué votre génie, a plus que jamais besoin qu'on l'éclaire.

IV.

A PROPOS DU PRINCE LOUIS BONAPARTE.

A M. P.-J. PROUDHON.

18 Juin.

« Le Peuple a voulu se passer cette fantaisie princière qui n'est pas la première du genre ; et Dieu veuille que ce soit la dernière ! » (*Le Représentant du Peuple* du 14 juin 1848.)

Que de raison dans votre ironie, Monsieur, et quelle sérieuse tristesse je devine sous ce persiflage ! Hélas ! oui, le Peuple a des *fantaisies*, des boutades, des caprices. Ni plus ni moins que les rois absolus, il s'ennuie parfois de sa grandeur et se jette dans l'extravagance. Ses flatteurs l'y encouragent, ses ennemis l'y poussent ; ses amis, trop indulgens, le suivent au lieu de le retenir. Les peureux de tous les régimes et les courtisans de tous les règnes ont si bien prodigué, en ces derniers temps, l'adulation et l'hyperbole au nouveau souverain, qu'il semble étrange aujourd'hui qu'on ose lui adresser une

parole de blâme. Il vous appartenait plus qu'à nul autre, Monsieur, à vous qui avez si longtemps combattu dans les rangs du Peuple, de lui dire la vérité sans ménagement, car vous ne sauriez être suspect de dédains aristocratiques ; et je vous sais, quant à moi, un gré infini de nous donner l'exemple d'une franchise devenue aussi rare sur la place publique qu'elle l'était naguère dans l'antichambre des rois.

Il est temps, en effet, que le Peuple soit averti ; car la dernière *fantaisie* qu'il vient de se passer est de nature à compromettre beaucoup l'idée qu'on s'était faite de sa maturité et de son jugement. Jamais plus brusque sottise n'est venue démentir une sagesse mieux éprouvée. Jamais contradiction plus choquante n'a surpris et contristé ceux qui respectent et voudraient honorer toujours le suffrage populaire. Le ballet que dansait Louis XIV devant un parterre prosterné n'était-il pas moins ridicule, à votre avis, que cet intermède politique des élections, où nous venons de voir le Peuple français, sous les yeux de l'Europe qui le siffle, jouer le rôle d'un niais sans dignité ni grâce ? Aristote à quatre pattes, promenant dans les jardins d'Alexandre, sur son dos de philosophe, une courtisane in-

dienné, me paraît moins grotesque que la Révolution de 1848, élevant dans ses bras et portant aux honneurs suprêmes... qui? on a honte de le dire, la postérité aura peine à le croire, le prétendant confus de Strasbourg et de Boulogne, le promeneur d'aigle, le traîneur de sabre impérial, le constable par inclination, et, pour tout dire en un mot, le *neveu*, oui, le neveu obscur d'un grand homme!

O démocratie! incline toi; salue la féodalité, le privilège; salue les ducs, les comtes, les barons; renie tes pères, abjure tes dogmes; fais taire ta bouche, impose silence aux battemens de ton cœur; démocratie, fière démocratie, prépare à ton foyer une place pour des hôtes insolens, venus de loin; voici le cortège de l'Empire qui passe!

Si cela n'était aussi absurde, combien ce serait lamentable! Comment donc la raison populaire s'est-elle si vite pervertie, et de telle sorte, qu'elle soit allée chercher hors de France, pour la représenter, ce vain simulacre de choses mortes; qu'elle honore, en la personne d'un être sans valeur et sans prestige, ce qu'il y a de plus inconciliable avec la liberté et l'égalité : le principe du commandement héréditaire? La *fantai-*

sie du 45 mai, plus dangereuse peut-être, était bien plus logique; c'était la fièvre de la démocratie surexcitée; c'était l'abus de sa force, ce n'était pas l'oubli de son principe; tandis qu'aujourd'hui, ne craignons pas de le confesser pour rendre à jamais impossible le retour à des aberrations analogues, la révolution de février se couvre d'un ridicule amer en se laissant surprendre par les artifices grossiers d'un prétendant subalterne. Combien lui-même doit s'étonner d'avoir trouvé, sous la République, des esprits plus crédules et des consciences plus accessibles qu'au temps de la dynastie, où *le premier soldat qu'il rencontre lui répond qu'il ne le connaît pas*; où *la population au milieu de laquelle il se présente se lève en masse pour repousser une agression insensée* (1).

Est-ce bien chez un peuple éclairé que l'on peut réussir avec des moyens aussi puérils et d'aussi vulgaires séductions? Promettre au paysan la suppression de l'impôt, distribuer de l'eau-de-vie dans les carrefours, répandre à profusion des emblèmes et des panégry-

(1) Voir le *Moniteur* du 28 septembre 1840 et des jours suivans.

ques (1), singer Tarquin l'ancien, et renouveler, au dix-neuvième siècle, les prodiges qui frappaient les imaginations étrusques(2), pauvres ressources d'une ambition aux abois pour se frayer les voies à la dictature et pour revendiquer le glo-

(1) Voici un passage d'une des biographies de L. Bonaparte :
« Il est vrai que n'ayant ni l'ovale de figure, ni les joues
» pleines, ni le teint bilieux de son oncle, l'ensemble de sa
» figure est privé de quelques-unes des particularités qu'on
» remarque dans la tête de l'empereur. Les moustaches
» qu'il porte, avec une légère impériale, nuisent un peu à
» cette ressemblance. Cependant, en observant attentive-
» ment les traits essentiels, on ne tarde pas à voir que le
» type napoléonien est reproduit avec une étonnante fidé-
» lité. C'est à faire frissonner, surtout lorsqu'il se retourne,
» un soldat de la vieille garde. »

(2) On sait que le prince Louis Bonaparte a dressé un aigle à voltiger autour de sa tête. Il a lu son Tite-Live avec fruit, et met son érudition en pratique.

... « Comme ils furent arrivés au Janicule, un aigle des-
» cendit doucement sur leur chariot et enleva le chapeau de
» Lucumon, et, après avoir volé quelque temps au-dessus
» d'eux avec de grands cris, il remit le chapeau fort propre-
» ment au même lieu. Tanaquil, assise auprès de son mari,
» l'embrassa et l'assura d'une très-grande fortune en lui
» expliquant les circonstances de ce présage. Ils entrèrent
» donc dans Rome, pleins de hautes espérances. »

TITE-LIVE, traduction de Bayle.

rieux héritage du plus grand capitaine des temps modernes ! Pourquoi faut-il que nous ne puissions pas dire aujourd'hui ce que disait en 1840 un magistrat de la monarchie : « Jamais ambition plus folle n'est venue s'ensevelir sous un » plus honteux dénouement (1). » Pourquoi faut-il, encore un coup, que la république ait eu ce ridicule de voir élire pour représentant de la souveraineté populaire un homme entré deux fois, à main armée, sur le territoire français, pour faire, disait-il, *son devoir envers sa naissance*, et pour *tenter, par toutes sortes de moyens, de reprendre la couronne* (2) ?

On allègue, je le sais, pour excuser cette élection anormale, le mécontentement du peuple qui, sans trop s'inquiéter des conséquences, veut fronder le pouvoir et faire de l'opposition à tout prix. Mais, grand Dieu ! que cette opposition est aveugle et va contre le but ! Les fautes de ceux qui nous gouvernent sont nombreuses, qui le nie ? Le manque d'accord entre les hommes que la violence des événemens, plutôt que

(1) *Moniteur* de 1840.

(2) Proclamation du prince Louis Bonaparte. Voir le *Moniteur* du 28 septembre 1840 et jours suivans.

la force des sympathies, a poussés les uns vers les autres, se trahit presque à chaque heure par la vacillité des résolutions, le recours aux expédients dilatoires, les brusques rétractations, les alternatives de témérités et de défaillances ; rien de moins contestable. Mais est-ce un moyen bien efficace d'arriver à plus de concert entre le Peuple, l'Assemblée nationale et le pouvoir exécutif, que de venir jeter à la traverse d'une situation très complexe un embarras de plus ? Je ne le pense pas.

« Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage. »

Et qu'est-ce donc, je vous prie, que trois mois dans l'histoire d'une révolution ? Un moment insaisissable, une demi page à peine. Le règne qui vient de finir en est la preuve. Combien d'années ne lui a-t-il pas fallu pour donner l'autorité aux hommes, la discipline aux partis, la confiance à l'Europe ? Sachons donc aussi retenir nos impatiences, et surtout ne procurons pas aux ennemis de la République la joie de nous voir si étourdiment tomber dans les pièges qu'ils nous tendent. Cette joie éclatait depuis quelques jours sur le visage des hommes de dynastie. La venue prochaine à Paris de

Louis Bonaparte leur causait une satisfaction mal déguisée. Ils voyaient dans cet homme remuant, prodigue d'argent et de mensonges, versé dans l'art d'ourdir des trames, des complots, un auxiliaire précieux en raison même de sa présomption et de son incapacité avérées. En perpétuant au milieu de nous, par sa seule présence, le trouble et l'agitation, le prétendant impérial hâterait, on n'en doutait pas, cette lassitude funeste, que les partis vaincus appellent de tous leurs vœux comme la seule chance offerte aux ambitions des prétendants bourbonniens. La tactique est fort simple; elle n'a rien qui doive surprendre de la part de ces politiques égoïstes pour qui la prospérité du pays est si peu de chose auprès de leurs intérêts et de leurs amours-propres.

Abandonné à ses instincts de générosité par un pouvoir qui a manqué de prudence, le peuple a pu, sans en prévoir les suites, *se passer*, comme vous le dites si bien, *une fantaisie princière*. Mais aujourd'hui le voile est déchiré. De regrettables désordres nous montrent jusqu'à l'évidence que ce n'est point le temps des *fantaisies*. Attendons que nos cœurs soient pacifiés, que nos destinées soient assises. Attendons, je

le disais il y a peu de jours à l'un de ces *prétendans* éconduits, que l'ère philosophique de la République soit venue. Attendons que notre constitution démocratique ait rallié, par les effets sensibles de ses grands principes, les esprits incertains, les volontés rebelles. Jusque là, tenons-nous fermement à la raison d'État. Maintenons cette loi nécessaire, qu'a dictée le bon sens des peuples, et bannissons du territoire quiconque, innocent ou coupable, appartient à ces maisons royales dont l'existence, au sein d'une République naissante, est une inconséquence politique et un danger. Ce serait, il faut l'avouer, un privilège inqualifiable que celui qui favoriserait, entre les prétendans de toute sorte, le seul dont les partisans criminels ont jeté la perturbation dans les rues et l'inquiétude dans les esprits. Le jour où Paris, heureux et tranquille, ouvrira ses portes à Louis Bonaparte, il ne pourra, sans une criante injustice, sans un affront immérité, les fermer au comte de Chambord, au prince de Joinville, au comte de Paris, et même à Louis XVII, s'il vient à resusciter.

Enfans du peuple, laissons les *fantaisies* aux rois blasés, aux femmes oisives, aux parvenus

qui s'ennuient. Ne prenons pour hochets ni des aigles ni des lis ; ne jouons pas , soyons sérieux , car les circonstances sont graves. Égalité des prétendans à l'heure de l'exil , égalité à l'heure du retour , voilà ce que nous impose l'équité , aussi bien que la raison et la politique.

V.

LES QUATRE FATALES JOURNÉES.

A M. ADAM MICKIEWICZ.

23 juin.

Il est des instans, par bonheur très rapides, car je n'en pourrais longtemps supporter l'inexprimable angoisse; il est des minutes terribles où mes yeux, obscurcis par le doute, aperçoivent confusément, comme à travers un voile de deuil, un avenir fatal. Je vois alors le monde européen se débattre dans une convulsive agonie; il me semble lire, en caractères sanglans, au front de notre génération condamnée, le sombre arrêt d'un inflexible destin.

Le travail volcanique qui ébranle le sol sous nos pieds, ces flots d'épouvante qui jaillissent de profondeurs inconnues, la guerre des races, l'incendie des cités, la dispersion des familles, le cri de vengeance des peuples opprimés, la détresse et la faim qui se dressent dans leur linceul, la muette apparition, aux extrémités de

l'Orient, d'une barbarie nouvelle qui s'avance, la stérilité des arts, la pâleur du génie, les dieux indifférens à notre culte dérisoire, toutes ces images lugubres se pressent dans mon cerveau glacé d'effroi... Dans le silence de mon âme consternée, je crois ouïr un bruissement sinistre... Ange exterminateur, est-ce toi qui passes au-dessus de nos têtes?..

O mon ami vénéré, vous qui possédez la foi des temps primitifs, grand esprit, cœur pur, poète sublime qui élevez vers le ciel la prière de toute une nation et qui chantez sur un mode immortel des hymnes héroïques, dites-moi, dites-moi, je vous en conjure, qu'il ne faut point désespérer...

La plume me tombe des mains. Le rappel bat, on court aux armes, des décharges retentissent; on dit que des barricades s'élèvent de toutes parts. La vague appréhension d'une calamité épouvantable plane dans l'air; une poignante anxiété serre tous les cœurs...

28 Juin.

Tout est fini. L'insurrection est tombée dans des flots de sang. Paris; menacé pendant soixante et douze heures, respire, mais consterné,

morne, baignant de larmes amères ses plaies ensanglantées. O ma patrie, ma chère patrie, combien de tes nobles enfans ont péri dans cette lutte fratricide ! Que de pertes irréparables ! Que de jeunes dévouemens frappés de mort ! Que d'espérances brisées dans leur fleur ! Que de mémoires ensevelies dans l'oubli, qui devaient conquérir un jour, peut-être, l'immortalité ! Quel tribut opulent aux divinités infernales ! O ma patrie, ma désolée patrie, quel deuil tu vas mener ! Par quelle immense expiation, par quelles hécatombes tu rachètes les égaremens de tes enfans rebelles ! Tes entrailles déchirées par eux s'émeuvent d'une compassion infinie. Tu ne te souviens plus à l'heure des funérailles que de leur malheur... Mère éternellement tendre, au lendemain des rigueurs nécessaires et légitimes, après avoir frappé les coupables, tu presseras sur ton sein leurs fils innocens. Tu étoufferas dans tes embrassemens sacrés le ferment des discordes ; tu tariras par de nouveaux bienfaits la source empoisonnée des haines et des ressentimens ! O ma vaillante et douce patrie, ô mon pays sauvé, combien nous allons redoubler pour toi de respect et d'amour !

Je ne tenterai point un récit impossible et na-

vrant. Rien ne saurait donner l'idée des proportions gigantesques et du caractère sinistre de la lutte à peine terminée. Les chefs des révoltés, restés dans l'ombre, dirigeaient d'une main ferme et sûre des mouvemens combinés avec une habileté consommée. Jamais, à aucune époque, dans aucune de ses insurrections les plus formidables, Paris n'avait vu un tel ensemble de dispositions, un tel concert de volontés. Jamais l'anarchie ne s'était montrée si ordonnée. Pas un cri, pas une tentative imprudente, qui pût trahir le dessein secret. Tout était contenu, réfléchi, persévérant. L'assurance du succès retenait les plus exaltés et redoublait le courage par la discipline.

Sur les barricades élevées avec autant de célérité que de science, reliées entre elles par un système stratégique digne d'admiration s'il n'eût servi une telle violation des lois, des femmes et des enfans debout, agitant des drapeaux, bravaient la mort et excitaient de leurs cris la rébellion. Les maisons qu'habitaient les insurgés vomissaient, par des ouvertures inaccessibles au feu du dehors, des balles qui frappaient à coup sûr et venaient atteindre au cœur les chefs des assaillans. Des mains invisibles lançaient des

pavés, des projectiles de toutes sortes... sur qui, hélas ! Sur des concitoyens, sur des frères, sur ces enfans de la révolution de Février avec lesquels on avait combattu à d'autres barricades, sur des hommes qui mouraient au cri de : « Vive la République ! »

Qui donc a dénaturé ainsi le génie français ? Comment s'est pervertie si vite toute une fraction de cette population généreuse, à ce point qu'elle se rue sur ses frères avec acharnement ? Grâce au ciel, on ne l'ignore point. Si le germe de la révolte fermentait au sein d'une misère profonde, longtemps silencieuse, et que rendaient plus insupportables les espérances exaltées et trompées brusquement par d'insensés utopistes, des hommes de parti et des ambitieux déçus ont organisé en un complot infernal ce vague sentiment de souffrance et de colère. Si l'énergie instinctive du combat appartient aux prolétaires désespérés, la trahison et la perfidie savante viennent d'ailleurs....

Mais la République sortira plus forte et plus grande de cette épreuve. Elle aura montré au monde combien elle est vivace dans nos cœurs.

Deux rois puissans, deux dynasties, ont succombé sous des attaques que l'histoire jugera

bien faibles et bien mal concertées auprès du formidable assaut livré, durant ces jours néfastes, à notre société républicaine. Et la voici, non pas triomphante, hélas ! car elle se voile de deuil et s'agenouille en pleurs sur des tombes fraîchement creusées, mais confiante dans sa propre vertu, dans son principe impérissable !

L'homme croit à la fatalité quand il agit mal ; à la liberté quand il agit bien. Les paroles sceptiques qui commencent cette lettre étaient inspirées par le sentiment amer des fautes énormes que nous commettons chaque jour, et dont le châtiment ne s'est point fait attendre. Mon espérance, aujourd'hui, ma foi ranimée se fondent sur l'héroïsme du combat, sur l'union de tous les citoyens, cimentée par le commun péril. Je vous en adresse l'expression bien imparfaite, sûr qu'elle trouvera votre pensée fixée sur nous, sur cette France que vous chérissez comme une seconde patrie.

O mon ami, puisse la vôtre, un jour, bientôt, vous être rendue ! Puissent les efforts conjurés de tous les peuples libres briser enfin les fers de ceux qui gémissent en captivité ! Attendons tout de notre courage ; espérons dans la vertu de ce sang qui coule pour la cause sacrée. Vous l'avez

dit, *ce n'est pas peu de chose que de voir comment l'on meurt*. Nous grandissons dans ces épreuves cruelles. N'en doutons pas, la Pologne, comme la France, saura vivre parce qu'elle sait mourir.

VI.

LES TROIS SOCIALISMES.

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

8 juillet.

La formidable insurrection qui vient d'être réprimée laisse dans tous les cœurs une tristesse mêlée d'anxiété. Est-ce la fin, est-ce le commencement de nos calamités civiles? Est-ce le dernier acte d'une révolution politique? Est-ce le prologue tragique d'une lutte sociale? Hélas! il n'est que trop facile de répondre. Derrière les barricades croulantes, sur des monceaux de morts et de mourans, les pieds baignés dans le sang humain, n'avons-nous pas vu se dresser le sphinx redoutable que l'on ne peut tuer? L'énigme n'est point devinée; la menace reste suspendue sur nos têtes. Tout, pour notre génération pressée par les colères divines, demeure incertitude, appréhension, effroi.

Représentans du peuple, quelle erreur serait la vôtre si l'ordre matériel rétabli vous faisait

croire un seul instant l'harmonie morale fondée ! Sans doute, la discipline admirable de notre brave armée, la vigilance de la garde nationale, le prodigieux courage des enfans de la garde mobile , l'empressement fraternel des populations de la province à voler au secours de Paris , vous assurent désormais un concours efficace si vous deviez avoir encore à réprimer l'émeute. Mais réprimer n'est pas gouverner ; vous le pensiez, du moins, sous la dynastie. Gouverner, ce n'est pas non plus éluder les difficultés du moment par des expédiens dilatoires , composer à force d'intrigues des ministères de compromis, flatter tour à tour les partis, les tenir en échec les uns par les autres ; tout cela n'est qu'habileté subalterne , négative, indigne de vous , indigne de la nation qui vous a élus. Le gouvernement d'un peuple suppose , chez ceux qui se chargent de le conduire, la connaissance parfaite du génie qui lui est propre. Il implique, en outre, la conscience très nette de l'œuvre civilisatrice imposée par la Providence à la génération présente ; autrement dit, le discernement des forces vives existantes dans la nation et la claire vue du but vers lequel il importe de les faire converger.

Ne laisser ni s'user ni s'alanguir aucune de ces forces ; écarter d'une main ferme les obstacles qui les entravent ; rassembler, relier entre elles, celles qui s'agitent éparses et inutiles ; susciter celles qui s'ignorent, ramener celles qui dévient ou s'égarent ; obtenir enfin que dans l'État, comme dans la nature, tout conspire à une fin commune, tout concoure à une grande et belle harmonie, c'est le devoir d'un bon gouvernement. C'est aussi, je n'en fais nul doute, votre vœu le plus cher ; mais jamais, peut-être, l'accomplissement de ce devoir et l'exaucement de ce vœu n'ont paru plus difficiles et plus éloignés.

Nous sommes arrivés à l'une de ces époques critiques, révolutionnaires, où les forces de dissolution sont plus actives et plus apparentes que les forces de recomposition. Justement affligés, alarmés des maux sans nombre que cause le renversement de l'ordre ancien, la plupart des hommes politiques de nos jours pensent que ces forces exaspérées, dont nous voyons les effets désastreux, sont incapables d'organisation, et qu'il y aurait démente à tenter de les faire coopérer à un ordre quelconque. Selon ces hommes, des mieux intentionnés, je le veux croire,

mais des plus aveugles, il faut à tout prix, pour sauver la société en péril, refouler, réprimer, anéantir s'il se peut, l'activité désorganisatrice d'une énergie funeste.

On a comparé quelquefois l'état actuel de la société à ce moment de l'histoire où l'empire romain, aux prises avec les barbares, luttait, se débattait, se transformait enfin, mais avec des souffrances inouïes, sous l'influence de l'idée chrétienne. Toute analogie est superficielle; cependant, aujourd'hui aussi, trois élémens, trois principes hostiles se disputent le monde. La société constituée, fière encore de ses mœurs élégantes et délicates, souriant dédaigneusement et se parant comme une belle femme, épuisée par le plaisir, qui voudrait tromper la mort, nous représente assez bien cette Rome altière dont la vie chancelante s'exhalait en vains mépris, en impuissantes invectives, contre les barbares à ses portes, contre les chrétiens dans ses catacombes.

L'élément chrétien et l'élément barbare, c'est-à-dire l'aspiration idéale, pacifique, et l'énergie brutale, effrénée, existent simultanément aujourd'hui dans ces masses populaires, tour à tour calomniées ou exaltées suivant que l'on

considère exclusivement l'une ou l'autre des forces qui les tourmentent. Si l'élément chrétien triomphe, la France est sauvée. Si l'élément barbare l'emporte, l'Europe entière entrera dans une période de calamités dont nul ne peut prévoir ni l'étendue, ni la durée.

Représentans du peuple, fondateurs de la République, législateurs de la première entre les nations, c'est à vous que la France a commis le soin de résoudre ce terrible problème. Investis de la plus haute mission qui fut jamais donnée à des hommes, l'avenir de la patrie et du monde peut-être est entre vos mains. La plus belle des civilisations ou la barbarie la plus épouvantable sortiront des institutions que vous allez fonder. « Ulysse, sage Ulysse, prends garde à toi ; les outres que tu fermais avec tant de soin sont ouvertes ; les vents sont déjà déchaînés. »

Les conditions dans lesquelles le peuple a vécu jusqu'ici, il ne les veut plus accepter. C'est un crime irrémissible suivant les uns ; c'est un malheur suivant les autres ; c'est un droit et un devoir aux yeux de plusieurs. Parlons en esprits pratiques, en fatalistes, si vous voulez, et disons : C'est *un fait* dont il est facile de s'entr'accuser, mais que personne n'a plus la puissance de chan-

ger aujourd'hui. Depuis quelque temps, il est reçu de rejeter sur le socialisme le blâme et même l'odieux des luttes déplorables dont le mécontentement des classes laborieuses a été la cause, l'occasion et le prétexte. C'est à peine si, dans ces jours néfastes où l'irritation est portée au comble, on ose prononcer un mot qui semble synonyme d'anarchie et de guerre civile. Cependant, Représentans du Peuple, je viens risquer d'encourir votre disgrâce, non-seulement en prononçant devant vous ce mot si mal famé, mais encore en vous demandant, avec beaucoup d'instance, de tâcher de vous bien rendre compte de sa signification exacte.

Est-ce vous faire injure de supposer que beaucoup d'entre vous l'ignorent, et confondent dans une même condamnation des doctrines bien diverses, des hommes bien dissemblables? La singulière méprise que vient de commettre votre dernier et infiniment honorable président, en donnant à une formule scientifique une acception vulgaire, n'autorise-t-elle pas à croire que la lecture des livres socialistes vous est, en général, peu familière? Vous semblez poser en fait que le socialisme a créé un état de choses qu'il a simplement constaté. La différence est notable,

surtout si nous ajoutons que le socialisme a cherché avant vous, et peut-être avec plus d'ardeur encore que vous, le remède.

Je viens de dire que l'on confondait sous la dénomination de socialisme des idées très différentes. Je crois qu'on les peut diviser en trois catégories principales. Il y a, suivant moi, trois sortes de socialismes : le socialisme des utopistes ; le socialisme des sectaires ; le socialisme des hommes d'Etat. Tous trois, il est vrai, ont un même point de départ et reposent sur la même base. Je définirais cette base : le droit de tous à la vie matérielle et morale, reconnu par la société et consacré dans les lois. Mais, à partir de ce principe identique, trois tendances divergentes s'accusent et conduisent à trois termes infiniment éloignés. J'oserai vous prier de vouloir bien jeter avec moi un coup d'œil rapide sur ces tendances. Je n'abuserai point d'un temps précieux et ne dirai que l'indispensable.

Le socialisme utopiste n'a point fait, comme on pourrait l'induire de l'étonnement de certains esprits, sa première apparition au dix-neuvième siècle. De tout temps, l'idéal d'une société fondée sur la parfaite union des hommes et procurant le bonheur universel a visité l'ima-

gination de ces êtres excellemment sensibles qui gémissent des maux de l'humanité et ne sauraient concilier, avec la notion d'un Dieu souverainement bon, la condition misérable de sa créature. Aimant mieux s'en prendre à l'impéritie des législateurs qu'à la nature même de l'homme, ces rêveurs moralistes ont toujours accusé l'iniquité des institutions contemporaines et lui ont opposé le tableau d'une société à venir où la vertu et le bonheur, tour à tour causes et effets, feraient de la terre un paradis délicieux. Platon dans sa *République*, Campanella dans sa *Cité du soleil*, Thomas Morus dans son *Utopie*, Harrington, Towers, Morelly, Jean Bodin, Fénelon même ont, jusqu'à un certain point, systématisé ces rêves dans des œuvres que l'opinion n'a jamais flétries, loin de là. Elle y a vu la généreuse illusion d'âmes étrangères au mal, qui n'en pouvaient comprendre la fatale perpétuité. Dans notre temps éminemment pratique, les utopistes ne se sont plus contentés d'écrire, ils ont voulu réaliser leur idéal. Owen à New-Harmony, les saints-simoniens à Ménilmontant, M. Pierre Leroux à Boussac, ont tenté, avec plus ou moins de persévérance et de succès, de rendre sensibles les félicités théoriques que rail-

lait le scepticisme du siècle. Au moment où j'écris, une fraction de la famille icarienne traverse l'Atlantique et va fonder, dans les solitudes du Texas, cette naïve Icarie à laquelle M. Cabet dicte des lois si aimables et prêche des mœurs si douces. Je ne saurais comprendre, je l'avoue, que la société s'effarouche de ces utopies inoffensives. Non-seulement la République, mais aucun gouvernement, quel qu'il soit, n'a lieu de redouter des missionnaires de paix, aux yeux desquels la forme politique est d'une importance très secondaire, qui ont horreur de l'effusion du sang et qu'on n'a jamais aperçu, que je sache, ni d'un côté ni de l'autre des barricades.

Quant au socialisme sectaire, il s'en faut qu'il s'inspire d'un tel esprit d'amour. Dans leurs assemblées, dans leurs clubs qu'ils appellent leurs églises, des hommes fanatiques, empruntant au mysticisme chrétien ses formules et ses symboles, prêchent au nom de la sainte trinité sociale, au *Peuple-Christ*, couronné d'épines et flagellé par les pharisiens, le renversement de l'ordre établi. Ils excitent à la haine, à la vengeance; ils versent un fiel amer dans le cœur aimant du pauvre; ils flattent les appétits désordonnés, éveillent les mauvais instincts qui dorment, hé-

las ! d'un sommeil bien léger, au fond des âmes les meilleures. Ils lancent à la propriété la menace et l'anathème, l'accusant seule de tous les maux qui pèsent sur l'humanité. Ce sont des esprits ardents et aveugles, des croyans farouches, attardés dans une ère d'examen et de tolérance, qui, en d'autres temps, eussent conseillé la Saint-Barthélemy, allumé les flammes de l'inquisition. Rien de plus opposé aux utopistes pacifiques ; et l'on commet une injustice sans égale en assimilant ceux-ci à des hommes qui leur sont antipathiques, en confondant l'abus de la théorie avec l'excès de l'ignorance, le rêve perdu dans les nuages avec la convoitise brutale des biens matériels.

En dehors de l'utopie et de la secte, quelques hommes isolés cherchent dans la solution des problèmes économiques une meilleure organisation de la société.

Parmi ceux-là, M. Louis Blanc a trouvé un instant crédit dans l'esprit des travailleurs éblouis par un certain éclat de rhétorique et par une verve peu commune. Le système de M. Louis Blanc est fort simple au premier abord. Il s'agit, sans plus, de supprimer la liberté individuelle avec l'industrie privée et de remettre aux mains

de l'Etat l'industrie collective, organisée en ateliers nationaux administrés par une assemblée délibérante selon le principe de l'égalité des salaires. La transformation de la propriété individuelle en propriété collective est une conséquence nécessaire de ce système.

En vain une expérience récente est-elle venue donner un démenti flagrant aux promesses et aux assertions de M. Louis Blanc. En vain de savantes critiques ont-elles défait pièce à pièce son échafaudage de paradoxes. M. Louis Blanc répond à ses adversaires que l'*individualisme* ne saurait comprendre la fraternité et que le dévouement opère des miracles; comme si le dévouement, cette magnificence de l'âme, pouvait jamais devenir l'état permanent d'un peuple et se commander de par la loi! Mais l'auteur de l'*Organisation du travail* ne s'embarrasse point pour si peu. Il ne s'inquiète guère ni de ses contradicteurs, ni de ses contradictions. Cet éclectique du communisme professe, avec les éclectiques de la *doctrine*, une confiance inébranlable en ses lumières propres, fortifiée d'un dédain superbe pour celles d'autrui. « Placé sur les confins du socialisme et de la démocratie, a dit de lui un écrivain qui combat pour la même

cause, un degré plus bas que la République, deux degrés au-dessous de M. Barrot, trois au-dessous de M. Thiers, M. Louis Blanc est encore lui-même, quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, un descendant à la quatrième génération de M. Guizot, un doctrinaire (1). »

Impitoyable dans sa critique des systèmes communistes, M. Proudhon croit avoir trouvé la solution des difficultés qui nous occupent dans l'organisation du crédit et de l'échange. Il faudrait, pour exposer son système, plus d'espace que je n'en ai ici, plus de temps que vous ne voudriez m'en accorder. Disons seulement que le système de M. Proudhon repose sur des bases scientifiques, et nullement, comme une formule imprudente l'a pu faire croire, sur une négation aveugle et passionnée de la propriété. Conséquemment, il y aurait sottise à prétendre le réfuter en quelques paroles et sans descendre, ainsi qu'il l'a fait lui-même, jusqu'aux fondemens de l'ordre social.

Reste à examiner le socialisme des hommes d'Etat, celui qui sera, qui est déjà le vôtre, j'en suis certain, quoique vous n'en ayez pas cons-

(1) Proudhon, *Système des contradictions économiques*.

science encore peut-être. Celui-là n'est ni une secte, ni une utopie, ni même un système. C'est une conviction réfléchie, née de l'étude, appuyée sur l'histoire; c'est une vue politique qui constate dans les progrès de la civilisation une protestation de plus en plus énergique et victorieuse de la liberté contre la nécessité, de cette affirmation que les hommes appellent Providence, contre cette négation qu'ils appellent fatalité.

Les socialistes que je désigne ici n'espèrent point l'entière extinction du mal; mais ils pensent qu'il doit devenir l'exception et non la règle de nos destinées sociales. Considérant l'effort soutenu par lequel en France, par exemple, la classe bourgeoise a su se racheter de la fatalité qui l'enchaînait et conquérir une à une toutes les libertés, ils affirment que l'invincible logique des choses entraîne avec elle l'affranchissement du peuple, qui vit encore assujetti à des conditions matérielles d'existence incompatibles avec la liberté véritable.

Ils sont convaincus que les droits politiques accordés à tous les citoyens par l'institution républicaine ne sont point le but définitif de la révolution de Février, mais le moyen par lequel la démocratie arrivera à conjurer pacifiquement

le plus implacable des despotismes, le despotisme de la misère. Le socialisme des hommes d'État ne voit point dans la propriété un obstacle à ce progrès, tout au contraire. Il puise dans l'histoire, dans la philosophie, dans la science, la certitude que la propriété est une forme essentielle de la personnalité, et conséquemment, à mesure qu'un plus grand nombre y participe, qu'elle marque un développement ascendant de la civilisation. Mais il la croit très-menacée par l'impatience toujours croissante de ceux qui ne possèdent pas, et, pour la sauver, il voudrait la rendre de plus en plus accessible.

Pour atteindre ce but, les socialistes sérieux cherchent les moyens d'organiser le crédit de telle sorte que le travail et la production soient exonérés des charges qui les rendent stériles et dérisoires pour le travailleur, afin que celui-ci puisse à son tour se reposer, posséder, jouir des fruits de son labeur et de son industrie. L'homme pauvre travaille aujourd'hui avec la certitude presque absolue du contraire. Il sait qu'à moins de circonstances extraordinairement favorables, il n'arrivera jamais au bien-être, au loisir. Le socialisme des hommes d'État est persuadé que

la société peut changer ces conditions accablantes de la vie du prolétaire.

Sans partager les illusions des utopistes, illusions d'un orgueil sans bornes, il écoute leurs plus creuses divagations, comme vous l'avez su faire tout récemment, avec une patience bienveillante, afin de recueillir la moindre parcelle de vérité où elle se rencontre.

Sans emprunter le jargon mystique des sectaires, tout en frappant de réprobation leurs haines et leurs menaces, il épie jusqu'à leurs plus folles extravagances, pensant, avec le poète, que ce sont là « *les bacchanales furieuses du vin mystérieux de la vérité.* »

Wild bacchanal of truth's mysterious wine (1).

Il n'abuse point le peuple par de vaines promesses ; il ne promet rien au-delà de ses forces, car il ne promet que de chercher. Mais il cherche avec conscience, avec foi. Il ne perd pas un instant de vue le but sacré. Représentans du peuple, j'affirme que ce socialisme est le vôtre, et que l'on vous calomnie à votre tour quand on dit au peuple que vous n'en voulez rien con-

(1) Shelley.

naître et que vous repoussez, avec un dédain systématique, le socialisme quel qu'il soit, dans toutes ses expressions, sous toutes ses formes.

VII.

M. DE LAMARTINE.—M. THIERS.

A M. LOUIS DE RONCHAUD.

17 juillet.

Si je ne craignais d'offusquer votre esprit par une comparaison triviale appliquée à des événemens immenses, je vous dirais, mon ami, que le drame révolutionnaire auquel nous assistons ressemble fort à ce que les gens du métier appellent une pièce à tiroirs.

Dans ces pièces mal construites, les personnages du premier acte ne reparaissent point au second ; ceux du second sont à peine entrevus au troisième ; le quatrième acte ne tient nul compte des trois premiers ; le cinquième amène le dénouement le plus inattendu et le plus déraisonnable.

Sans entrer avec vous dans le récit des péripéties que vous connaissez aussi bien que moi, sans rappeler cette succession rapide de fantô-

mes évanouis dans le vide de l'action, d'acteurs rentrés dans la coulisse après avoir balbutié quelques paroles inutiles, je veux essayer d'examiner avec vous la marche singulière de cette tragi-comédie si tristement absurde qui se joue sous nos yeux. Pour cela, il n'est besoin que de rapprocher deux noms très significatifs, de comparer deux hommes diversement célèbres, dont l'un nous apparaît à la première heure de la révolution de Février comme pour en faire l'exposition idéale, et dont l'autre se montre, dans un avenir assez proche, tout prêt à en précipiter le dénouement vulgaire; dont l'un, en un mot, fut l'espérance, tandis que l'autre sera, je le crains, la déception de la République.

Contraste sensible aux yeux les moins exercés, antithèse frappante, M. de Lamartine et M. Thiers résument, selon moi, en traits caractéristiques, les deux tendances principales de l'époque actuelle; ils personnifient, en quelque sorte, les deux courans d'idées qui emportent, en sens contraire, l'opinion publique. En France, aujourd'hui, le plus grand nombre est, à son insu même, novateur avec Lamartine, ou conservateur avec M. Thiers. Les esprits plus téméraires ou plus routiniers, plus utopistes ou plus

rétrogrades, ne sont que des accidens, des écarts de l'opinion en deçà ou au-delà des régions politiques. Ce sont des exceptions curieuses, mais dont on ne saurait tirer de conclusion générale. Si nous voulons véritablement connaître les deux ordres d'idées acceptés par la conscience publique, il faut nous tenir aux deux hommes que je viens de nommer ; ils en sont les organes les plus éloquens et les plus fidèles.

La différence de nature chez ces deux hommes est tellement prononcée qu'elle s'accuse en eux de la manière la plus évidente, dès le premier abord, dans les traits, dans la taille, dans l'attitude, dans la démarche, dans le son de voix, dans le geste, dans tout l'extérieur enfin : extérieur qui, chez l'un comme chez l'autre, est du reste en parfait accord avec l'idée et le sentiment qu'il représente.

La taille haute, le profil sévère, les traits réguliers de Lamartine, la dignité de son port commandent le respect et disposent à l'admiration. Il a de l'autorité dans le large développement de son front ; le courage respire dans les narines dilatées de son nez aquilin. Son œil brun, enfoncé dans un immense orbite, la pâleur de ses joues amaigries, sa bouche fortement abais-

sée aux extrémités, et les plis, qui s'y sont amassés en grand nombre, trahissent, sous la sérénité reconquise, la muette présence des profondes douleurs. On dirait qu'un rythme intérieur, grave et doux, cadence sa voix, sa démarche, son geste. Tout en lui décèle une pratique constante des choses nobles ; on sent là comme une native familiarité avec la grandeur.

Rien d'analogue chez M. Thiers. Son corps épais et court se dandine sans grâce sur des jambes arquées. Il y a de la volonté, mais point d'autorité dans les lignes carrées de son visage ; sa voix est glapissante, son geste fréquent et familier. Et pourtant cet ensemble vulgaire fait une impression qui ne l'est point du tout ; loin de là. Un œil vif, les lignes fines d'une bouche qu'effleure au moindre propos le sourire d'une malicieuse bonhomie, un front ouvert encadré dans une chevelure abondante et d'un beau gris argenté, la mobilité expressive d'une physionomie bienveillante, toute une allure dépourvue de dignité mais bien à l'aise et qui veut vous y mettre, exercent un charme d'une nature particulière dans lequel il n'entre ni admiration ni respect. De là peut-être la sympathie très vive que M. Thiers inspire à la médiocrité. Elle n'é-

prouve à son approche aucune gêne parce qu'elle le sent étranger, comme elle l'est elle-même, à la grandeur, et ne reconnaît en lui que l'assemblage le plus rare et le plus heureux, l'activité, la fécondité, l'excellence et l'éclat de qualités secondaires.

Entre le talent de M. Thiers et celui de Lamartine, mêmes oppositions, mêmes antipathies. Tous deux improvisateurs abondans, ils agissent sur leur auditoire par des moyens très-différens. M. Thiers porte à la tribune l'aisance et le ton négligé de la conversation. Son débit est animé, sa phrase limpide, sa verve naturelle et soutenue. Il ne cherche point l'effet, il veut être compris, compris parfaitement des intelligences les plus lentes et les plus obtuses. Pour cela, il ne s'élève point au-dessus des régions moyennes ; il se répète sans scrupule et plus qu'il ne conviendrait à la beauté de l'art. Rien ne semble plus aisé, en l'écoutant, que de parler comme il le fait. Point de déclamation, point de rhétorique. Nul travail, nul artifice, je dirais presque nul soin, n'apparaissent dans ces longs discours où tout est enchaîné, combiné, avec une habileté prodigieuse. Nulle image brillante ne vous éblouit, aucune parole pathéti-

que ne vous émeut, aucune saillie ne vous frappe ; et pourtant vous demeurez atteint, votre conviction chancelle sous l'effort inaperçu d'une argumentation pressante. Votre cœur et votre raison protestent peut-être, mais votre langue s'embarrasse ; vous désespérez d'atteindre à la souplesse, à la clarté, à la persuasion de cet esprit infatigable ; il vous semble tout à la fois facile de le prendre en défaut, impossible de le réfuter ; vous vous taisez, son opinion prévaut, il emporte le vote.

Lamartine n'a jamais, que je sache, emporté le vote d'une assemblée ; mais il a dominé, il a *charmé*, et je donne à ce mot son sens le plus étendu, pendant des journées entières, des multitudes enivrées du combat. Au lendemain d'une révolution qui remuait les profondeurs de la société, il a désarmé les colères victorieuses du peuple. En un jour unique dans les annales du monde, il a conquis, à la plus difficile, à la plus glorieuse épreuve du suffrage universel, quinze cent mille voix unies dans une même pensée d'amour.

L'éloquence de Lamartine est surtout magnétique ; elle s'adresse à l'âme, elle l'enveloppe, pour ainsi parler, de chaleur et de lumière. Son

improvisation riche et colorée, la mélopée sonore de sa diction qu'accompagnent un geste et un air de tête pleins de noblesse, l'enroulement solennel de ses périodes qui retentissent, dans leur majestueuse monotonie, comme les vagues sur la falaise, font de lui un orateur aux proportions grandioses.

Rarement il se passionne, jamais il ne descend au ton familier. Jamais, ni la vivacité, ni l'imprévu de la discussion, ni le droit de représailles, ne lui ont arraché une personnalité, une parole amère ou seulement incisive. Sa pensée habite les régions sereines ; la nature de son esprit est étrangère à l'ironie ; on pourrait même croire que le sens critique lui manque, tant il se voile chez lui sous des formes généreuses.

Doué d'une clairvoyance de cœur qui tient de l'intuition plus que de l'observation ou du jugement, tous les mots qui, depuis plusieurs années, ont caractérisé la situation du pays et prophétisé l'avenir, c'est Lamartine qui les a prononcés. *La France s'ennuie*, disait-il en 1839 ; dans votre système, il n'est besoin d'un homme d'Etat ; *il suffirait d'une borne*, s'écriait-il en 1842 ; en 1847, il annonçait la *révolution du mépris*. C'est là surtout ce qui fait sa puissance ;

c'est ce beau don d'un génie sibyllin qui supplée chez lui à l'ordre rigoureux, à l'enchaînement précis, à la stricte logique dont quelquefois il s'écarte, emporté par le lyrisme d'une imagination enthousiaste.

Comme historien et comme politique, M. de Lamartine est accusé d'inconséquences et de contradictions, qui, chez M. Thiers, n'ont point été aussi sévèrement relevées. Il ne me paraît pas qu'à cet égard on ait fait preuve d'une parfaite justesse d'appréciation. S'il y a dans la pensée politique de Lamartine des variations que j'appellerai de surface, nous y trouverons du moins le caractère invariable du spiritualisme religieux, l'unité d'une aspiration puissante vers la liberté, d'une intelligence chaque jour plus lucide des destinées de la démocratie. Fils d'un siècle de doute, de lutte entre les sentimens et les idées, né dans les rangs de la noblesse, élevé dans la tradition catholique, Lamartine, comme Chateaubriand, comme Lamennais, comme tant d'autres moins illustres, a ressenti la secousse interne de ce tremblement d'âme qui semble l'épreuve du génie au dix-neuvième siècle. Cependant, moins lié au passé que Chateaubriand, moins fougueusement emporté vers l'avenir que

Lamennais, il a suivi d'un pas plus tranquille le rayon voilé d'abord, mais de plus en plus éclairci, de sa mystérieuse étoile. « Vous êtes l'un de ces êtres de désir et de bonne volonté dont Dieu a besoin comme d'instrument pour les œuvres merveilleuses qu'il va bientôt accomplir dans le monde, » lui dit un jour une femme qui avait connu les secrets politiques du plus grand homme d'Etat de l'Occident et qui leur avait préféré les secrets divins de la nature orientale. Cette parole de lady Stanhope demeure comme un sceau apposé à la vie de Lamartine. On peut croire qu'elle ne fut pas sans effet sur lui. L'histoire nous montre fréquemment l'intervention du génie féminin dans la destinée des hommes illustres. La Providence, comme si elle craignait que l'homme ne s'effrayât de son propre orgueil, se plaît, lorsqu'elle les veut voir écoutés, à donner aux sentimens de l'ambition la voix, le geste, le regard, l'accent, la grâce insinuante d'une femme.

Mais où me suis-je laissé emporter? où vous ai-je conduit? Au sommet du Liban, sous des ombrages embaumés, dans des kiosques tapissés de jasmins, sur des dalles de marbre où

murmurent des eaux argentées, dans des jardins féeriques, mystérieuses délices d'une solitude enchantée. Revenons à Paris. Tout élan de l'imagination est aujourd'hui hors de propos ; excusez-moi et rentrons dans les considérations politiques.

Je vous disais que les contradictions de Lamartine sont plus apparentes que réelles. Dès l'année 1830, il définissait lui-même sa politique et en marquait les points essentiels dont il ne s'est jamais départi. Le suffrage universel, la liberté de l'enseignement, la séparation de l'Etat et de l'Eglise, l'abolition de la peine de mort et de l'esclavage, tels sont les principes dont il a constamment poursuivi l'application, qu'il a eu le bonheur de voir accepter, en grande partie du moins, de son vivant, par la conscience publique, et qu'il a pu, en un jour suprême, proclamer à la face du monde, au nom de la souveraineté populaire. Je ne sais si, lorsque l'on considère cette droiture de vue et cette persistance de résolution, il y a beaucoup de sagacité à isoler, pour les rendre saillantes, quelques inconséquences dans le détail. Ne dirons-nous pas plutôt avec le moraliste : « Qu'importent les zig-zags du vaisseau sur l'Océan, quand il part

d'un point fixe pour arriver à un autre point fixe? »

Il s'en faut que nous trouvions chez M. Thiers cette unité de direction morale. Enclin par nature à je ne sais quel fatalisme insouciant, n'ayant reçu dans sa jeunesse nulle tradition d'aucune sorte, façonné dans l'intimité de M. de Talleyrand à l'unique culte du succès, M. Thiers, historien et homme d'état, a masqué sous une certaine flamme d'imagination le plus invétéré scepticisme. Le vrai et le faux, le juste et l'injuste se résument pour lui dans la notion de nécessité heureuse ou malheureuse. Toute force l'attire indifféremment, toute puissance lui semble également légitime. C'est pourquoi on l'a vu tour à tour, et de très bonne foi, montagnard avec Danton, conquérant avec Bonaparte, constitutionnel avec Louis-Philippe. Le voici catholique avec l'abbé Fayet.

Deux choses seulement ont été toujours et sont plus que jamais antipathiques à ce fils ingrat des révolutions : le peuple dont il est issu, la liberté qui l'a fait célèbre et riche.

Chose bizarre ! Malgré une pratique presque incessante des affaires et une connaissance des hommes bien supérieure à celle de Lamartine,

qui les voit à travers la magnanimité de son propre cœur, M. Thiers s'est montré, au dernier jour de la dynastie, aveugle, et l'on pourrait dire naïf, de manière à confondre l'idée qu'on s'était formée de son habileté. Il a cru fermement, et il a persuadé au plus défiant des princes, que son entrée au pouvoir trancherait d'un coup toutes les difficultés ; que, lui ministre, il n'était plus besoin de canons, de sabres, ni de baïonnettes ; que, du moment où elle entendrait son nom, la révolte allait s'apaiser d'elle-même et comme par magie. A cet aveuglement de l'homme pratique, opposons la conduite de celui qu'on traitait de rêveur, d'artiste, de poète. Le 24 Février, à la Chambre des députés, quand les radicaux eux-mêmes hésitent, inclinent vers une politique de compromis et parlent timidement de régence, Lamartine monte à la tribune, et là, en présence d'une femme touchante et noble, en présence d'un enfant plein d'innocence et de grâce, il rappelle les esprits irrésolus à la sévérité de la logique ; il ose dire que désormais en France, en dehors de la République, il n'est plus que combinaisons artificielles, vaines et éphémères.

Le moment n'est pas venu d'apprécier les ac-

tes de Lamartine à partir de ce jour où l'acclamation de la France lui remit, dans les circonstances les plus périlleuses, un pouvoir étrange par sa nature indéfinie, étrange surtout par son action partagée et ses vagues limites. A peine quatre mois se sont-ils écoulés, que l'enthousiasme sans égal qu'il inspirait se glace tout d'un coup. Un brusque revirement, trop ordinaire dans nos révolutions, une soif d'ingratitude qui ne sait point attendre, le rendent presque seul responsable des maux dont on gémit. La faveur populaire se retire, il tombe avec nos espérances déçues ; il tombe, hélas ! avec la liberté.

Je n'accuse personne ; je ne veux rien insinuer, rien dire à demi, rien avancer sans preuves. « La vérité aime la douceur et la paix. » Elle ne se produit point dans les temps d'irritation et de lutte. Sachons attendre.

Malgré la suppression si prompte et si douloureuse de nos libertés, nous attendrions avec patience et sans crainte si le pouvoir demeurerait aux mains pures, loyales et républicaines du chef que l'Assemblée vient de choisir. Mais, derrière le pouvoir officiel, nous apercevons le pouvoir officieux ; au-dessous du général Cavaignac, derrière le général Lamoricière, qui donc se dé-

robe avec si peu de soin que chacun le devine et le nomme? N'est-ce pas M. Thiers?

Que de chemin en quatre mois et que le pays a reculé vite! L'élève de Talleyrand, l'émule de Guizot, le terroriste constitutionnel, conseillant déjà, remplaçant bientôt peut-être cette république libre et fraternelle qui s'inspirait, en la personne de Lamartine, de la morale de Fénelon, de la politique de Washington! quelle dérision amère!

Serions-nous donc, en effet, comme l'affirment nos ennemis, indignes de la posséder, cette liberté que nous convoitons d'une passion si ardente dès qu'elle nous fuit, que nous négligeons, que nous outrageons dès qu'elle se donne?

Le retour vers un passé si justement flétri dans notre mémoire nous est-il infligé comme un châtiment de nos erreurs et de nos fautes? L'esprit d'un parti prévaudra-t-il sur le génie d'une nation, l'intrigue sur la magnanimité, l'habileté sur la grandeur? Mon ami, je me le demande parfois avec anxiété, est-ce au mensonge, à l'ironie qu'est réservé le dernier mot des affaires humaines?

VIII.
LE GÉNÉRAL CAVAIGNAC
ET LES PARTIS POLITIQUES.

A M. ÉMILE LITTRÉ.

28 juillet.

Au lendemain de la révolution de Février, en des entretiens où votre haute raison opposait à mon enthousiasme des considérations d'une justesse que chaque jour confirme, nous échangeons, Monsieur, des prévisions différentes, mais puisées à la source commune d'un profond amour pour la cause républicaine.

Souffrez que je cherche aujourd'hui par la voie épistolaire un dédommagement à ces entretiens regrettés, et que, m'efforçant de ranimer mes certitudes affaiblies, je vous communique, en partie du moins, les réflexions que me suggère l'état présent de notre situation politique. Ma confiance, prête à renaître, me paraîtra mieux fondée, je me défierai moins de mes espérances, si un esprit tel que le vôtre les accueille et les partage.

Les événemens de juin ont amené au pouvoir un homme dont personne ne révoque en doute ni les principes républicains, ni la capacité militaire, ni la moralité, et qui porte avec honneur un nom entouré de respect. Cet homme, sommé par la représentation nationale de rétablir la paix et l'ordre public ébranlés tout à coup jusqu'en leurs fondemens, a rempli sa mission avec courage, et, chose plus difficile encore peut-être, il a su exercer jusqu'ici la dictature de telle manière qu'aucun soupçon d'ambition égoïste n'est venu ternir sa réputation sans tache (1).

Au sortir d'une lutte terrible, dans laquelle il n'a pu triompher qu'avec le concours d'une masse nombreuse, très disposée à rejeter sur l'esprit démocratique les malheurs de la guerre civile, on l'a vu résister au courant de l'opinion victorieuse, et composer avec prudence un ministère qui a semblé, dans le péril commun, offrir aux républicains inquiets des garanties acceptables.

Jusqu'ici, les plaintes et les critiques dont le nouveau gouvernement est l'objet, faisant une large part aux circonstances, n'attaquent ni les intentions, ni même les talens politiques du gé-

(1) Les accusations que l'on a fait peser sur le général Cavagnac ne se sont produites que beaucoup plus tard.

néral Cavaignac. C'est là un phénomène assez singulier dans nos annales révolutionnaires, et sur lequel il n'est pas déraisonnable de fonder quelque espoir, dans la mesure du moins où l'effrayante et rapide désorganisation de la société européenne peut le permettre.

A l'exaspération des esprits, aux terreurs immodérées, à l'entraînement aveugle des réactions, succède insensiblement une sorte d'apaisement public au sein duquel j'entrevois plusieurs élémens de conciliation qui, favorisés dans leur rapprochement, constitueraient autour du pouvoir une force assez imposante pour qu'il pût marcher librement et travailler, sans trop d'entraves, à l'organisation de nos libertés. Si le chef de l'État sait mettre à profit le moment propice, il peut opérer une fusion entre diverses fractions de l'Assemblée, entre des groupes épars plutôt qu'hostiles, séparés par des dissentimens passagers plutôt que par des dissidences radicales. Il peut composer une majorité intelligente, navatrice, qui serait tout à la fois sympathique aux classes ouvrières et non suspecte cependant à cette partie de la nation qui, n'ayant plus qu'à jouir des fruits de son travail, se préoccupe avant tout de l'ordre, de la propriété,

des droits acquis, des hiérarchies consacrées.

Une telle entreprise rencontrera, je ne l'ignore point, des difficultés de plus d'une sorte. Une des principales tient, sans contredit, à la variabilité extrême de l'opinion qui confère le pouvoir. Pour que le chef de l'État puisse attirer et retenir à soi les hommes éminens des partis, il faut, non seulement qu'ils le voient appuyé sur le sentiment général, mais encore qu'ils comptent sur une certaine durée de ce sentiment. Or, depuis quatre mois, nous avons vu des alternatives de l'opinion si brusques et si fréquentes que toute confiance dans la stabilité des rapports est à peu près évanouie. Il s'agit, avant tout, de faire renaître cette confiance. Le général Cavaignac y parviendra-t-il ? On n'oserait l'affirmer. Cependant, il paraît à cet égard dans des conditions meilleures que ses devanciers. Il ne semble pas impossible qu'il ne fixe, pour quelque temps, cette faveur de l'esprit public dont il jouit aujourd'hui, cette popularité sérieuse qui tient moins de l'admiration que de l'estime, et qui, par cela même qu'elle ne se montre pas enthousiaste, demeurera sans doute plus fidèle.

Républicain éprouvé, mais sans emportement,

le général Cavaignac, si son nom n'éveille aucun souvenir fâcheux dans les imaginations que hantent les fantômes de 93, n'inspire non plus aucun ombrage à ces amans jaloux de la République aux yeux de qui tout est déguisement, complot, trahison. La simplicité sévère de sa vie privée, une présence honorée au foyer domestique, rassurent les âmes inquiètes qui croient la famille menacée et les mœurs en péril. Les éventualités d'une guerre prochaine contribuent, d'ailleurs, à rendre un chef militaire plus agréable encore à cette Gaule belliqueuse sur laquelle une épée nue a toujours exercé une fascination irrésistible.

Le noble visage du général Cavaignac, son regard sincère, la parfaite convenance de son langage ferme et réservé, tout un ensemble de formes devenues trop rares aujourd'hui, le rendent très propre à représenter un peuple qui hait les allures de parvenu, raille sans pitié tout ce qui blesse le goût, et veut toujours pouvoir respecter les chefs qu'il se donne.

Ajoutons que le général Cavaignac a longtemps vécu hors de France, et que cette absence prolongée l'a préservé des impertinences de la curiosité publique. Rare fortune en ce temps de

publicité indécente, les détails de sa vie échappent au vulgaire, qui n'en saisit que les grandes lignes. Aucun de ces mots malheureux ou équivoques, comme on en met dans la bouche de presque tous nos hommes politiques, aucune de ces anecdotes puériles ou ridicules qui les amoindrissent dans l'opinion, ne vient offusquer l'esprit quand on interroge le passé du général Cavaignac. La pensée se repose avec satisfaction sur une carrière honorable, sur une existence pleine de dignité. Par un privilège enviable, le général Cavaignac n'est compromis avec aucun parti. Il n'a point d'antécédent à renier, point de promesse à rétracter ; il n'a promis que de rétablir l'ordre ; il a tenu parole. Désormais sa marche est libre. Il peut hardiment poser son but, frayer sa route ; il peut faire appel à tous les hommes de bien et s'écrier, sans crainte d'être laissé seul : *Qui m'estime me suive !*

Examinons maintenant dans quels partis, ou plutôt dans quels groupes, car je ne saurais voir de partis constitués au sein de l'Assemblée, le général Cavaignac doit trouver les élémens d'une majorité, non point soumise comme l'entendait M. Guizot, mais capable de discipline

politique. Avant les quatre fatales journées, on voyait à la Chambre, ou du moins on croyait y voir, le parti de la légitimité, le parti de l'Empire, le parti de la régence et le parti du jacobinisme communiste. On désignait les hommes de programme qui, un jour ou l'autre, s'empareraient de l'Hôtel-de-Ville pour y proclamer qui, Henri V, qui, le prince de Joinville, qui, Barbès, qui, Napoléon Bonaparte. L'aigle, le lys, le coq et le *niveau* flottaient ouvertement sur des pavillons prêts au combat. Mais les tempêtes de mai et de juin ont dispersé et désemparé les flottes ennemies. On n'aperçoit plus qu'embarcations et radeaux épars, qui rament à la hâte vers un même rivage, cherchant le même port. Les prétendants se résignent à reconnaître, par le silence du moins, la République victorieuse.

Cette République s'inspirera-t-elle de l'esprit démocratique ou de l'esprit monarchique? C'est aujourd'hui la seule question sérieusement posée entre les deux opinions dominantes dans le pays. Voyons quelles sont, au sein de l'Assemblée, les forces respectives de ces opinions.

En première ligne, aux postes avancés de l'opinion démocratique, nous rencontrons un groupe de quarante personnes environ, qui for-

me ce que le langage plagiaire du jour appelle la *Montagne*. Ce groupe qui tient séance en dehors de l'Assemblée, dans un cercle de la rue Castiglione, et qui vient de se laisser dénombrer sur la candidature de M. Bac à la présidence, nourrissait au début de la session des espérances illimitées. M. Louis Blanc croyait alors de très bonne foi posséder, avec la confiance et l'amour des classes ouvrières, un moyen assuré d'organiser le travail et de substituer, en un clin-d'œil, la *fraternité* à l'*individualisme*. M. Pierre Leroux sentait distinctement en lui le Dieu régénérateur du monde. Plusieurs, qu'il est superflu de nommer, habitués à diriger les sociétés secrètes, pensaient qu'il ne devait pas être plus malaisé de gouverner la France. Le parti, en général, ne voyait point à la chose de difficultés sérieuses. Tout lui semblait très facile, très simple, plus que simple, élémentaire. Ces illusions n'ont duré qu'un printemps. L'invasion du 15 mai, les barricades de juin ont prouvé à MM. Louis Blanc et Pierre Leroux qu'ils n'étaient point de complexion révolutionnaire. D'autres, mieux aguerris au combat, en voyant une si épouvantable mêlée, en assistant, sans le pouvoir arrêter, à ce déborda-

ment d'une énergie inconnue, ont détourné la tête. Ils se sont demandé si les félicités qu'ils avaient promises au Peuple étaient assez certaines, seraient assez complètes, pour qu'on les dût ainsi baptiser dans le sang humain. Les larmes d'une amère désolation ont coulé sur leur visage; l'orgueil de leur âme consternée s'est amolli; il n'est plus impossible aujourd'hui à un homme de cœur, tel que le général Cavaignac, de gagner à la cause d'une République sage et conciliatrice des hommes de cœur aussi, égarés un moment, les uns par l'ambition, d'autres par la suffisance de la jeunesse, d'autres encore par l'éblouissement de la popularité. Il ne sera besoin au chef de l'Etat, pour les amener à lui, que de leur donner confiance dans son amour pour le Peuple.

Quant aux groupes, beaucoup plus nombreux, du *Palais-National* et de l'*Institut*, formés sous les auspices de MM. Dupont (de l'Eure) et Marrast, ils seraient le point d'appui naturel du Gouvernement si de récentes blessures et l'irritation qui en est la suite ne jetaient quelques ressentimens personnels, quelques suspicions, à la traverse d'une alliance commandée par la politique. Mais, par bonheur, l'un des membres les plus influens de cette grande frac-

tion républicaine, incapable d'aucune susceptibilité égoïste, souhaite avec passion, en vue du pays, le bon accord de tous les républicains sincères, et personne n'est mieux que lui apte à le procurer. Auxiliaire précieux pour les hommes revêtus d'un pouvoir qu'il a possédé lui-même avec angoisse, dans des circonstances périlleuses, et dont il connaît à fond les difficultés et les amertumes, M. de Lamartine est, aujourd'hui plus que jamais, appelé à un rôle d'impartialité, à une intervention bienveillante. Son concours est acquis, sans acception de personnes, à quiconque combattrait loyalement, sagement, les tendances dangereuses et les duplicités du parti rétrograde ; à quiconque donnera, en défendant la République, des gages de sécurité, d'ordre, de respect pour le droit.

Il ne faut pas oublier non plus, dans le dénombrement des forces prêtes à se rallier autour du nouveau pouvoir, ces hommes indépendans, ces consciences mâles, que ni l'ambition, ni le préjugé n'entraînent, qui ne s'enrôlent point dans les partis, mais à qui le caractère du général Cavaignac offre des garanties de moralité politique sans lesquelles il n'est point à leurs yeux de bon gouvernement.

Il reste à nous rendre compte du parti rétro-

grade, de cette réunion de la *rue de Poitiers*, inspirée par l'esprit monarchique, dirigée par M. Thiers, et dont les présomptions font tant de bruit depuis qu'elle est parvenue à réunir sur la candidature de M. Lacrosse 344 voix assez surprises, je l'imagine, de leurs subites et mutuelles sympathies. Le chef de ces néo-conservateurs a bien lieu de se réjouir, en effet. Qu'il doit sembler piquant à M. Thiers de se voir devenu le représentant de l'ordre et le garant de la sécurité publique ! La philosophie sceptique de son esprit observateur doit trouver bien plaisant le singulier tour des choses qui presse, à cette heure, autour de sa fortune révolutionnaire, toutes les légitimités, toutes les orthodoxies. Edifier l'abbé Fayet, serrer de sa main droite la main chevaleresque d'un Larochejaquelein, d'un Vogué, quand, de l'autre, on appelle à soi les doctrinaires, c'est là, il faut l'avouer, une rare aventure. Qu'en pense M. Guizot ?

Mais que M. Thiers se hâte d'applaudir lui-même à l'originalité de son impromptu politique. Les fils multiples de l'intrigue sont trop tendus pour ne pas rompre au premier jour. Le concours du clergé, par exemple, qui donne une certaine apparence de solidité à cette com-

binaison d'éléments hétérogènes, est trop contraire à la moralité, à la dignité et par conséquent au véritable intérêt de l'Eglise, pour que les chefs du parti catholique ne s'en fassent pas scrupule, et, venant à résipiscence, n'apportent pas bientôt, dans de telles relations, plus que de la froideur. L'origine du christianisme, sa doctrine et ses préceptes sont de tous points conformes à l'esprit de la démocratie. Ce serait une erreur bien regrettable du clergé français, celle qui séparerait sa cause de la cause populaire. C'est au sein du Peuple qui n'a point perdu la foi que le sacerdoce peut aujourd'hui retremper sa force alanguie. Commettre son honneur et ses intérêts avec ceux des disciples de Voltaire, c'est avoir la vue bien courte ; ce ne peut être là qu'une surprise de l'opinion, mais non une volonté réfléchie. J'en dis autant des légitimistes sincères. De semblables coalitions flétriraient l'honneur d'un parti qui, plus qu'aucun autre, puise sa force dans l'intégrité de son honneur. Il n'est besoin d'en dire davantage, les pierres de la citadelle de Blaye sont là qui parlent haut.

Quant à cette fraction de la classe moyenne qui se jette effarée dans les bras de M. Thiers

dont elle redoutait naguère la verve belliqueuse et la prodigalité imprévoyante, le ministre du 4^{er} mars s'abuserait fort s'il faisait quelque fondement sur une sympathie toute de circonstance. Que M. Thiers le sache bien, les conservateurs le prennent comme un pis-aller dans leur déroute ; mais ils le quitteraient sans scrupule le jour où un conservateur plus conséquent leur semblerait devenu possible.

Le parti de la rue de Poitiers suppose bien gratuitement que M. Thiers, qui n'a pas su préserver la dynastie d'une chute ridicule, saurait maintenir, avec une république tempérée, la paix au dedans et au dehors. Illusion étrange. Bien que, selon toute apparence, M. Thiers préfère une république dont il serait président à une monarchie dont il ne pourrait être au plus que le premier ministre, bien qu'il ne conspire point, bien qu'il souhaite faiblement une restauration de branche cadette, la force des choses l'y pousserait. Son avènement au pouvoir contient en germe la régence ; la régence, c'est la guerre civile. Ce n'est pas là, sans doute, ce que veut le pays. J'estime donc que le noyau artificiel qui vient de se former autour de M. Thiers ne tardera point à se dissoudre. Les hommes de

paix qui s'y sont joints sans trop réfléchir comprendront qu'un parti qui repousse avec aigreur toute innovation, toute amélioration dans le sort des classes pauvres, doit inévitablement précipiter une violente explosion du désespoir populaire, et que le lendemain de son triomphe serait la veille d'une guerre sociale.

Ces considérations, Monsieur, et d'autres que je tais pour ne point abuser d'une bienveillance précieuse, me portent à croire que le Gouvernement actuel ne rencontrera pas d'obstacles insurmontables à la constitution d'un Etat vraiment démocratique. Le bon sens de la nation, déconcerté, dérouté par la succession rapide et confuse d'événemens prodigieux, rentrera bientôt en possession de soi. Il n'ira plus chercher dans le passé, pour accomplir une rénovation pacifique, des principes et des hommes incompatibles avec le dogme sur lequel cette rénovation fonde son droit et ses espérances; et, si nous ne voyons pas se réaliser les promesses téméraires des jours d'effervescence et d'héroïsme, nous assisterons du moins au développement régulier et continu dans les lois du sentiment de fraternité en dehors duquel il n'est plus de salut pour la France républicaine.

IX.

DE QUELQUES ORATEURS.

MM. LEDRU-ROLLIN, LOUIS BLANC, PROUDHON, etc.

A FANNY LEWALD.

14 août.

Le premier de tous les arts chez un peuple libre, c'est sans contredit l'art oratoire. Non-seulement il contribue avec les autres arts, par le charme qu'il opère sur les imaginations, à la dignité ou à la douceur des mœurs ; non-seulement il apporte sa part de jouissances nobles à la vie commune, mais encore il influe sur la législation ; il exerce une action directe et immédiate sur le gouvernement des affaires publiques.

Dans les monarchies absolues, l'éloquence est en quelque sorte un luxe. Les oraisons funèbres de commande, les discours d'apparat aux aca-

démies, les plaidoyers payés par les grands et les riches n'ont guère d'autre effet que de ravir les beaux esprits désœuvrés, en servant des intérêts purement individuels. Ce sont les exercices oiseux et souvent nuisibles de cette *profession de flatterie* dont parle Socrate, *qui substitue le goût d'une beauté empruntée à celui d'une beauté naturelle*. Un tel art n'a rien de sérieux. Il occupe une place très secondaire dans la vie intellectuelle des nations.

Mais lorsque des lois constitutives, quand la paix ou la guerre, la liberté ou le despotisme, résultent des délibérations d'une assemblée d'hommes égaux en droits, ne subissant d'autre empire que celui de la persuasion, alors l'art oratoire change de nature. Il entre, pour ainsi parler, dans sa virilité et s'élève à sa puissance la plus haute. Il devient l'expression suprême du génie des peuples.

En nous jetant en pleine démocratie, en conférant à tous les citoyens des droits politiques qui multiplient leurs relations entre eux, la révolution de Février devait, selon toute apparence, imprimer un très grand élan à l'art oratoire. On s'attendait à voir surgir du sein d'une assemblée sortie du suffrage universel, du sein

des clubs surtout, de véritables orateurs populaires. Il n'en a pas été ainsi. Dans les clubs où chaque soir, pendant quatre mois, le peuple allait traiter librement des affaires publiques, on n'a entendu que des déclamations plagiaires, des vulgarités hyperboliques empruntées au mauvais journalisme de 93. A l'Assemblée nationale, quelques renommées acquises et quelques voix nouvelles ont obtenu pour un jour un succès de déférence ou de curiosité, mais personne n'a conquis d'autorité durable; nul n'est entré en possession de l'héritage des Mirabeau, des Vergniaud, des Danton. Ceux-là même qui peut-être les eussent égalés en talent ont senti entre eux et leur auditoire l'absence de cette communication magnétique qui est la force en même temps que la récompense de l'orateur. D'où vient cela? D'où vient qu'en des circonstances qui paraissaient si favorables, l'art oratoire est demeuré languissant et n'a point conquis, par un essor nouveau, l'empire des âmes?

Entre les causes diverses que j'entrevois à cette influence très minime des orateurs pendant la période si féconde en événemens que nous venons de parcourir, il en est une qui suffirait seule à l'expliquer. C'est le caractère en

quelque sorte pratique et le sens très peu idéal de la révolution de Février.

La guerre pour le Droit, cette lutte de Titans dans laquelle nos pères ont prodigué tant d'héroïsme et de génie, est terminée. Il ne s'agit plus pour nous de faire triompher une cause à jamais victorieuse, mais de réaliser les promesses que les philosophes ont faites en son nom à l'humanité. La théorie est devenue un lieu-commun. Les principes ne sont plus contestés. Chacun souhaite, exige leur application dans les faits. Or, l'application sociale du principe de l'égalité fraternelle, ce n'est ni à la religion, ni à la philosophie, ni à l'art qu'on la peut demander aujourd'hui ; c'est à la science aride du chiffre, à l'économie politique, à ce qu'il y a de plus utile, mais de moins beau dans l'ordre des connaissances humaines.

Et le cœur est ainsi fait, l'homme est de si noble essence, que pour l'émouvoir fortement, pour l'exalter, il faut la beauté idéale. L'utilité des institutions par lesquelles le crédit, le travail, l'existence matérielle enfin, seront assurés à tous, cette préoccupation exclusive du dix-neuvième siècle, ne saurait inspirer le génie des arts libéraux. A quoi servirait de nous le dissi-

muler? La société est entrée dans une de ces phases de transformation où le travail interne des forces vitales détruit toute harmonie apparente. N'avez-vous pas quelquefois observé un moment analogue dans la métamorphose des plantes, quand la fleur est flétrie et que le fruit n'est point encore développé? Rien de moins agréable à l'œil que cette simultanéité d'une forme caduque et d'une forme embryonnaire. Ainsi du temps présent. L'éloquence et la poésie ont disparu avec le printemps de la liberté. Son été nous les rendra sous un autre aspect; mais, en attendant, nous travaillons sans encouragement ni récompense. Nous subissons les conditions avares du progrès.

You fragments! s'écrie le Coriolan de Shakspeare, en apostrophant le peuple mutiné! Mot profond dans sa triste ironie. *You fragments!* c'est l'arrêt des dieux jaloux qui pèse sur l'homme et sur les siècles. Rien de complet dans la vie mortelle. A chaque individu, à chaque génération, sa tâche fragmentaire. La nôtre est ardue plutôt qu'héroïque; difficile, mais sans éclat. Hâtons-nous de l'accomplir pour pouvoir assister du moins, avant l'heure du dernier repos, au réveil du génie chez une génération issue de

nous et plus heureuse , amenée par les loisirs que nous lui aurons faits au culte de la beauté, de la poésie, de l'éloquence.

Pour répondre aux besoins des esprits, la parole aujourd'hui ne saurait être trop précise, trop sobre d'ornemens. Les longs développemens, les tours ingénieux, certaines élégances, certaines grâces même du langage, tout ce qui tient à l'art proprement dit, semble un peu hors de propos quand tout autour de nous se hâte fatalement vers une fin inconnue. Exprimer simplement, avec mesure et clarté, des idées justes, c'est la seule perfection compatible avec l'effrayante et rapide succession d'hommes et de choses qui nous entraîne. L'Assemblée nationale se montre de cet avis. Elle a donné jusqu'ici très peu d'encouragemens aux essais oratoires. Les harangues l'ont trouvée distraite ; elle a fait promptement justice des monologues trop prolongés et se refuse opiniâtrément à entreprendre des éducations tribunitiennes.

Un très petit nombre d'orateurs a pu triompher de ces dispositions peu patientes. Je ne vous parlerai que pour mémoire de ceux dont la réputation était faite avant la révolution de Février. Ceux-là n'ont ni gagné ni perdu à pa-

raître devant une Assemblée nouvelle. L'éloquence majestueuse de M. de Lamartine avait atteint dans les dernières années de la monarchie une élévation qu'il n'était guère possible de dépasser. Aucun succès ne pourra faire oublier à M. de Montalembert les transports que son tableau des scélératesses du radicalisme excitait, le 15 janvier, dans la Chambre des pairs. En montant à la tribune de l'Assemblée élective, M. Hugo a pu voir sur tous les visages cette expression de condescendance un peu railleuse que la Chambre haute affectait pour ses antithèses romantiques et pour ses poses sacerdotales. MM. Berryer, Crémieux, Marie, en disant, à peu de mots près, les choses accoutumées, ont éveillé les mêmes échos. Quant à M. Barrot, lorsque, pour la première fois depuis le 22 février où il déposait sur le bureau de M. Sauzet l'acte d'accusation de M. Guizot, il a reparu devant une assemblée législative, il a retrouvé dans tous les cœurs la même estime pour son honnête personne et la même disposition à prendre au sérieux, chez lui, ce qui, chez tout autre, semblerait risible : l'emphase de la légalité, la monotonie de l'indignation, la consciencieuse solennité d'une importance qui s'abuse.

Deux hommes seulement, parmi ceux que l'on connaissait, semblent avoir grandi dans les dernières luttes parlementaires : M. Ledru-Rollin et M. Thiers.

Excité par des attaques dont la partialité lui permettait de confondre sa cause personnelle avec celle de la révolution, M. Ledru-Rollin a trouvé des accens pathétiques qui ont surpris les préventions les mieux en garde. Son improvisation chaleureuse, sa parole emportée et vibrante ont produit un effet extraordinaire. Les acclamations arrachées en quelque sorte par M. Ledru-Rollin, dans la séance du 3 août, à un auditoire sinon hostile, du moins très en défiance, sont un des plus étonnans triomphes de l'éloquence révolutionnaire. Cette séance a laissé dans l'Assemblée la conviction que, si M. Ledru-Rollin ne s'est pas montré au pouvoir aussi prudent qu'il convenait de l'être, s'il a eu des écarts et des négligences infiniment regrettables, il demeure, par la trempe de son esprit, par la nature de son talent, un défenseur puissant du droit et de la liberté, un de ces orateurs qui exercent sur le pays, dans les momens de crise, une action décisive et salutaire.

Les ennemis de M. Ledru-Rollin, en lui don-

nant l'occasion, par leur sévérité outrée, d'une si belle défense, l'ont aidé, contre leur attente, à ramener à lui l'opinion publique. Elle apprécie aujourd'hui avec beaucoup plus d'équité des actes, répréhensibles, il est vrai, mais compensés par de signalés services. Si elle condamne les inconséquences de l'homme d'État, les faiblesses coupables de l'administrateur, elle réhabilite le citoyen dévoué, le tribun courageux. Il n'a fallu, pour une telle conversion, que dix minutes d'une éloquence que j'appelais tout à l'heure révolutionnaire, parce qu'elle ne s'astreint à aucune règle et tire toute sa force de ce désordre entraînant par lequel se révèlent et se communiquent les passions profondes.

Ce n'est pas précisément à la même source que M. Thiers va puiser ses inspirations. Le succès récent de sa parole tempérée, vous vous en serez aisément rendu compte, est d'une nature toute différente et tient à des causes très opposées. M. Thiers est un habile tacticien ; il tourne l'ennemi avec une prestesse napoléonienne. Il vient d'exécuter de si merveilleuses manœuvres contre MM. Goudchaux et Proudhon, qu'à l'heure où je vous écris la province en masse le considère comme le seul homme capable de rétablir

l'ordre dans nos finances, et, ce qui est un bien autre titre à ses yeux, comme l'exterminateur du socialisme et le sauveur de la propriété. Désormais le dieu Terme est dépossédé de son office. Point de champ bien gardé si la borne qui le sépare du champ voisin ne porte, taillés dans le grès ou le granit, le nez conservateur et le menton résolu du *petit ministre*.

Ceci me conduit à vous parler des orateurs nouveaux dans la personne desquels le socialisme a fait sa première apparition à l'Assemblée nationale ; apparition qui, selon moi, est un des symptômes les plus caractéristiques de cette *force des choses*, innommée et incomprise, qui nous pousse, en dépit de nos résistances, de nos erreurs, de nos folies, aux conséquences logiques des principes posés par le dix-huitième siècle.

J'aurais voulu que vous vissiez M. Pierre Leroux monter à la tribune. Tous les yeux le suivaient avec une sorte d'anxiété ; chacun retenait son haleine, dans l'attente de cette parole encore inconnue, à laquelle les circonstances prêtaient la gravité et l'autorité de l'apostolat. Un danger sourd menaçait le pays. Les socialistes avaient tant parlé de leur influence sur le peu-

ple qu'on les croyait maîtres des événemens. Déjà plusieurs orateurs les avaient conjurés de venir en aide aux politiques déconcertés. On les suppliait de s'interposer dans ce cruel malentendu entre le riche et le pauvre qui, d'un instant à l'autre, allait éclater en un combat sanglant. M. Pierre Leroux consentit à dévoiler sa pensée demeurée jusque-là muette.

Enveloppé d'un vêtement d'étoffe grossière dont l'ampleur informe accusait vaguement la forte stature un peu affaissée déjà de l'homme entré dans la maturité de l'âge, l'œil rayonnant dans l'ombre qu'une chevelure brune, touffue, inculte, jetait à son front largement développé, le philosophe socialiste produisit sur l'Assemblée une impression étrange. La flamme subtile de son regard, son teint animé, sa lèvre sensuelle, son cou épais et court sortant d'une cravate à peine nouée, la beauté à la fois épicurienne et rustique de toute sa personne, exprimant, avec une rare puissance, cette aspiration ardente de l'esprit vers les jouissances matérielles, cette convoitise ennoblie par l'intelligence, qui donnent un caractère si tristement tourmenté à notre vie moderne.

Le discours de M. Pierre Leroux fut pathéti-

que, mais sans enchaînement ni conclusion. Il lançait à la société un anathème dont la redite ne manquait pas d'éclat. On s'émut avec lui au récit navrant des souffrances du pauvre, qu'il connaissait mieux que personne. Mais que fallait-il faire pour en tarir la source? M. Pierre Leroux ne le disait point. Les journées de juin nous surprirent avant qu'il eût eu le temps d'expliquer sa pensée énigmatique. L'archevêque de Paris alla mourir sur les barricades. M. Pierre Leroux continua de méditer sur son banc. A dater de ce moment, son éloquence perdit tout son prestige. Le peuple n'accorde le droit de parler en son nom qu'à ceux qui savent combattre à ses côtés. En révolution, quiconque n'est pas toujours prêt à affronter la mort ne peut prétendre à évangéliser les hommes.

Si M. Louis Blanc a mieux résisté que M. Pierre Leroux à l'épreuve de la tribune, cela tient à une pratique plus exercée de l'improvisation et à une verve naturelle mieux secondée par l'art. Cela tient aussi, chose singulière, à l'autorité qu'il sait prendre, malgré sa taille et sa physiologie juvéniles. L'éclair de son grand œil noir, les lignes fermes de son visage, son croisement de bras expressif, décèlent chez lui une

force de volonté peu commune et qui s'impose. Sans cette autorité en quelque sorte extérieure, je doute que M. Louis Blanc parvînt à captiver longtemps l'attention, car la passion qui brille dans son regard n'anime point sa parole. Il a beau la renfler, il a beau accentuer d'un geste violent ses périodes sonores, le froid glacial d'une creuse rhétorique vous saisit bientôt. On regarde mais on n'écoute plus. Le cœur reste fermé à cette déclamation monotone au fond de laquelle ni l'idée, ni le sentiment ne palpitent.

Malgré l'éclat de sa réputation et la part active qu'il a prise dans le gouvernement, M. Louis Blanc, de même que M. Pierre Leroux, s'efface de jour en jour, et la curiosité publique se tourne tout entière vers une individualité bien autrement originale, saisissante et hardie, qui, dans l'opinion du vulgaire, personnifie à cette heure le socialisme en France. Est-il besoin de nommer M. Proudhon ?

Le socialisme, il est vrai, proteste contre une telle assimilation et repousse un si dangereux auxiliaire. Par le vote du 31 juillet, il s'est violemment séparé, et renouvelle chaque jour, par tous ses organes, de la manière la plus formelle, son acte de divorce ; mais le public n'en persiste

pas moins à confondre dans une même réprobation des systèmes et des personnes hostiles.

Quant à M. Proudhon, approbation ou improbation, protestation ou concours, succès ou échec, semblent également mal venus à sa hautaine indifférence. Doué d'une puissance d'abstraction à faire envie au plus exercé des hégéliens, il nie *tout ce qui est*. Ni les choses, ni les personnes n'ont à ses yeux la moindre réalité. La société, pour lui, n'existe plus. Il s'étonne seulement du bruit importun qui se fait encore à la surface de ce néant que traverse sa pensée. Le visage impassible de M. Proudhon répond avec une fidélité effrayante à cet esprit de négation qui possède son âme. On dirait que sa bouche n'a jamais souri, que son regard ne s'est jamais posé avec douceur sur aucune chose humaine. Dans sa morne physionomie, de même que dans ses livres, on ne découvre pas la trace d'un mouvement sympathique. Sa verve amère est toute de mépris et d'indignation. Il déverse le blâme et l'injure sur ceux-là même qui combattent à ses côtés. Il ne reconnaît point d'alliés, ne cherche point de disciples. Il veut rester seul, en tête-à-tête avec le mathématicien invisible et éternel avec lequel il discute une

équation que la société ne saurait comprendre.

On conçoit, sans la justifier, l'irritation extrême des représentans en voyant la contenance imperturbable, et, si je puis m'exprimer ainsi, le flegme passionné avec lequel M. Proudhon expose ses doctrines. Il devient à peu près impossible désormais au philosophe du prolétariat de prendre la parole.

On peut donc considérer le socialisme actuel, sous ses formes diverses, comme réduit au silence dans l'Assemblée législative ; car on ne peut guère compter, après les trois écrivains-orateurs que je viens de nommer, ni les excentricités pittoresques de M. Caussidière, ce génie de carrefour, ni les exclamations pathétiques de M. Lagrange, ce chevalier sans peur de la démocratie.

Est-ce à dire que le socialisme soit vaincu ? Bien aveugle qui le croirait ! Dans l'état encore si vague de ses aperçus, dans l'incohérence de ses systèmes, le socialisme obtient le seul succès auquel il doive raisonnablement prétendre ; il contraint ses adversaires, il force tout ce qui parle, tout ce qui écrit, tout ce qui pense, tout ce qui gouverne, à chercher la solution des problèmes qu'il a posés.

Mais cela se fait sans qu'on en ait conscience. L'Assemblée, comme le pays, obéit à une force cachée dont elle ignore le but et les voies. L'éloquence de la tribune n'a servi jusqu'à présent qu'à nous montrer sous un jour plus sombre nos maux de plus en plus aggravés, sans qu'aucune inspiration du génie nous en ait fait entrevoir le remède.

En d'autres temps, il y aurait eu à tenir grand compte d'un talent tout à fait hors ligne qui s'est produit depuis l'ouverture de la Constituante. Je veux parler de M. Jules Favre. Une précision, une lucidité parfaites, une déduction sévère, un tissu serré, un langage soutenu sans déclamation, de l'ordre sans monotonie, telles sont les qualités éminentes qui ont valu à M. Favre un succès sérieux, sans toutefois lui donner d'influence sur l'Assemblée. Le sens souvent très juste, mais toujours très froid de ses discours, satisfait l'esprit; il n'entraîne jamais aucun vote.

Un bien déplorable débat va s'engager prochainement entre plusieurs des hommes dont je viens de vous entretenir. Nos plus beaux talents, les orateurs les plus chers à la République, vont s'entr'accuser, dit-on, s'entre-déchirer.

Au profit de qui? Hélas! au profit de nos ennemis, qui déjà se réjouissent.

Mais pourquoi vous communiquer mes tristesses? Je voulais, en vous écrivant, faire diversion à des pensées qui me pèsent. J'aurais voulu surtout pouvoir vous dire avec conviction ce qu'un ancien disait de sa belle patrie : « Notre » république est l'école du monde. Il me semble y voir chaque citoyen doué d'une heureuse flexibilité que jamais n'abandonnent les » grâces (1). »

La vérité m'a fait tenir un autre langage. Pardonnez à l'amitié qui ne sait rien feindre. Mon intention était de ne vous parler que d'art et de poésie, mais l'art et la poésie ont fui loin de nous. Une activité malfaisante nous agite stérilement. Nos souffrances nous arrachent des plaintes injustes, et l'injustice irrite nos souffrances. L'éloquence, qui devrait du moins charmer nos douleurs, n'est plus que le don funeste d'accuser et de maudire. Le génie de la France se voile.

(1) Thucydide.

X.

LES SUPPLIANTES.

AU GÉNÉRAL CAVAIGNAC.

17 août.

Faire accorder les inspirations du cœur avec les conseils de la raison, c'est le secret des grandes vies, c'est le devoir des hommes d'Etat ; c'est, nous le savons, général, votre vœu le plus intime.

Les sévérités de la guerre vous ont été commandées, au jour de la lutte, contre une sédition qu'il fallait vaincre à tout prix, parce que son triomphe eût plongé la France dans un chaos sanglant que l'histoire épouvantée se serait refusée à décrire.

En domptant par la force une révolte plus insensée encore que criminelle, vous avez sauvé la cause sacrée qu'elle croyait défendre ; car, pareil à ces races antiques que poussait à d'invo-

lontaines forfaits un destin inexorable, le peuple de Paris courait fatalement à sa perte. Exaspéré par la misère, aveuglé par l'ignorance, on l'eût vu, au lendemain d'une victoire sinistre, en proie à mille passions contraires, éperdu, pressé de remords, doutant de lui-même et de Dieu en présence de l'impossible, entonner pour s'étourdir le Péan des furies. Puis il eût tourné contre son propre sein sa force en délire; il eût consommé, dans le transport de ses espérances inassouvies et dans les ténèbres de sa raison, un immense, un épouvantable suicide.

Oui, nous le disons tous, et c'est notre devoir de le répéter bien haut afin d'alléger, s'il se peut, le poids qui pèse aujourd'hui sur votre cœur attristé, il a fallu, il a été d'une nécessité implacable que la force triomphât de la force.

Mais à l'heure de la force succède immédiatement, chez les peuples libres et policés, l'heure de la justice qui est aussi l'heure de la clémence; car, pour qui sait comprendre l'humanité, la clémence n'est qu'une justice supérieure et attendrie.

« Dans Paris, je ne vois que des vainqueurs et des vaincus; que mon nom reste maudit si je consentais à y voir des victimes! » C'est vous,

général, qui avez prononcé ces nobles paroles ; et vous êtes chef de l'Etat ; et l'Assemblée nationale a confiance en votre sagesse ; et la France entière, revenue de ses terreurs, incline aujourd'hui avec vous à la miséricorde !

Une première et bien rude expiation est accomplie. Entassés dans des cachots, confondus avec des assassins, des pillards et des délateurs ; séparés de leurs familles dont les cris de détresse assiègent en vain des murailles muettes ; les bras inactifs quand ils savent que leurs enfans, exténués par la faim, implorent, d'une voix de plus en plus éteinte, la pitié publique ; ignorant à travers quelles immensités, sur quelle plage déserte, une sentence sans appel va les jeter nus et maudits ; des hommes simples, trompés par d'ambitieux égoïstes, des ouvriers honnêtes et fiers, capables de dévouement et de patriotisme, subissent la torture la plus cruelle à des êtres doués d'énergie et de volonté ; leur conscience est en proie au sentiment amer, au remords stérile de l'*irréparable*.

Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi ! Qu'un choix prudent sépare au plus vite des instigateurs de complots et des fauteurs de guerre civile ces dupes héroïques, ces victimes repentantes ! Déjà l'As-

semblée, dans un sublime instinct de maternité, a résolu que la famille ne leur serait point enlevée. Un mot encore, un signe de mansuétude, et que la patrie aussi leur soit rendue !

Grâce à la vaillante persévérance de cette armée qui honore en vous l'un de ses plus illustres chefs, l'Algérie est aujourd'hui une terre française. C'est la patrie militante qui, chaque jour, par les armes, par l'agriculture, par l'industrie, conquiert à la civilisation, sur des régions plus étendues, un empire mieux affermi. Une telle œuvre demande un concours nombreux, et l'Algérie est dépeuplée. La fécondité de son sol languit faute de culture. Les vaincus de juin, l'un des braves de notre armée vous le disait il y a peu de jours, seraient pour la terre algérienne de précieux colons. Ils trouveraient, au prix du travail, dans ces campagnes fertiles, avec l'estime de leurs concitoyens reconquise, ce bien-être réparateur qui pacifie les instincts rebelles et les convoitises désordonnées. Ils puiseraient dans les chances permanentes d'une guerre périlleuse l'espoir de verser pour la patrie un sang expiateur.

Leur établissement, on l'affirme, coûterait moins à l'Etat que la déportation transatlantique,

leur vie moins que leur mort ; le sillon du laboureur serait moins chèrement payé que la fosse du banni...

Aux temps de la Grèce antique, quand tout était encore symbole, poésie, beauté, amour, des Suppliantes vêtues de lin, le front ceint de bandelettes blanches, portant le rameau sacré et les ornemens aimés de Jupiter, venaient embrasser ses autels ; et, sûres d'être exaucées, elles demandaient les douceurs de la patrie à une terre hospitalière.

Aujourd'hui, Suppliantes invisibles, cachant à tous les yeux leur dénuement et leur angoisse, des épouses, des mères, des sœurs qui n'osent arriver jusqu'à vous, sentent retomber sur leur cœur en effroi leur prière découragée... Entendez-les, exaucez-les ! Au nom d'un Dieu qui connut l'exil, au nom de la patrie sauvée, ne repoussez pas de son sein les *Suppliantes* !

XI.

A HENRI DE BOURBON,

COMTE DE CHAMBORD.

Prince,

Depuis quelque temps une rumeur, vague d'abord, mais de plus en plus accréditée, se répand, qui attribue au parti légitimiste un redoublement d'activité dans des projets hostiles à la République. On signale des menées; on nomme les agitateurs. L'opinion générale est qu'un plan, je ne voudrais pas dire un complot, existe, dont le but serait d'opérer un soulèvement qui remettrait en vos mains, Monseigneur, à une époque assez peu éloignée, le gouvernement de l'Etat de France.

J'ignore si de semblables suppositions reposent sur quelque fondement. J'inclinerais plutôt à les croire tout à fait chimériques. Mais ce dont je me porterais garant, prince, sans avoir

jamais eu l'honneur d'approcher votre personne, c'est que, si vous donniez les mains à des tentatives de cette nature, votre religion aurait été surprise et votre patriotisme étrangement trompé.

Ce patriotisme est trop pur, trop désintéressé, j'en ai la persuasion, pour obéir aux suggestions de l'orgueil. Cependant, on peut craindre, sans vous offenser, qu'il se laisse séduire par les conseils d'un zèle aveugle. Ce serait uniquement le malheur de votre position et non le tort de votre jugement. Eloigné de France dès vos plus jeunes années, élevé par des personnes dignes de tout respect, mais étrangères par nature et par circonstance aux instincts, aux sentimens, aux idées de la génération présente, grandi dans une atmosphère monarchique et aristocratique, comment vous rendriez-vous un compte exact des besoins et des tendances de la démocratie française? Comment, à une si grande distance matérielle et morale, auriez-vous suivi un mouvement rapide et complexe à tel point que ceux-là même sous les yeux desquels il s'accomplit ont peine à l'embrasser dans sa tumultueuse étendue?

Il peut donc arriver, qu'animé des intentions

les meilleures et doué du sens le plus droit, vous vous fassiez illusion sur notre situation politique, et que, un jour ou l'autre, en pensant vous dévouer au bonheur de la France, vous consentiez à jouer un rôle dont vous repousseriez avec indignation l'éclat équivoque s'il vous était montré sous son véritable aspect. Je n'ai pas mission de vous éclairer, Monseigneur. Une telle prétention me siérait mal. Néanmoins, en considérant combien votre rang, vos grandeurs et surtout vos infortunes, rendent difficiles à ceux qui sembleraient mieux autorisés de vous parler avec une sincérité entière et un complet dégage-ment d'esprit, je me sens poussé à vous soumettre quelques réflexions auxquelles vous ne refuserez pas votre attention, j'ose l'espérer ; non à cause de moi qui ne suis rien, mais à cause de la vérité qui vous parviendra, par mon humble entremise, dans toute sa simplicité, dans toute sa sévérité salutaire.

Personne plus que moi ne comprend ce qu'un exil tel que le vôtre commande de respect et de ménagemens. Nourri dans les traditions anciennes, allié de près à des personnes dévouées à votre royale maison et dont la mémoire m'est chère, si l'expérience et l'étude m'ont conduit

dans une sphère d'idées différente de celle où j'avais commencé de vivre, je n'ai point pour cela, comme il arrive trop fréquemment, pris en haine ou en dédain ceux qui sont demeurés dans le premier état. En m'affranchissant de préjugés devenus inconciliables avec ma raison, je n'ai point oublié qu'ils ont leurs racines dans l'histoire. Je crois enfin pouvoir me rendre ce témoignage que jamais peut-être une foi plus vive dans les institutions nouvelles ne s'est rencontrée avec une plus sincère déférence pour l'antique loyauté.

C'est pourquoi, Monseigneur, du fond d'une solitude que les ambitions n'ont en aucun temps visitée, je me permets d'adresser à V. A. R. un exposé succinct de la situation présente des choses, ainsi du moins qu'elle m'apparaît et sous toutes réserves. De plus habiles s'y sont trompés, s'y trompent encore incessamment; je ne réponds que de mon absolue bonne foi. Ce n'est point assez pour voir loin, mais cela suffit peut-être, dans ce cas particulier surtout, pour voir juste.

Depuis l'époque où, tout enfant encore, vous avez quitté la France, de très sensibles modifications se sont opérées dans nos mœurs. Dix-

sept années d'un règne dont l'influence désastreuse eût fini, si elle se fût prolongée, par altérer le caractère national, ont pesé sur nos destinées. Un vieillard, aux yeux duquel les sentimens et les principes étaient des obstacles incommodes qu'une saine politique devait écarter ou détruire, avait réussi à force de ténacité, en y employant, outre son habileté propre, le concert des plus rares talens, à détourner l'esprit français de ses voies naturelles. Il l'avait poussé dans les spéculations et l'absorbait de jour en jour davantage dans les calculs de l'intérêt privé, dans les jouissances énervantes des biens matériels. Arrivée avec Louis-Philippe au pouvoir et devenue prépondérante dans le gouvernement des affaires, la bourgeoisie n'était que trop préparée d'ailleurs à subir et à exercer cette action corruptrice. De l'indifférence en matière de religion par laquelle elle avait échappé au joug du *droit divin*, elle en vint bien vite à l'indifférence en matière de politique qui devait si promptement la soustraire à l'empire du *droit humain*. Aussi les doctrines en vertu desquelles le Tiers-Etat avait fait deux révolutions furent-elles promptement oubliées. Le mot même de *droit* tomba bientôt en discrédit ;

le fait accompli devint le seul criterium auquel les consciences émoussées surent reconnaître le vrai du faux, le bien du mal, le juste de l'injuste, la légitimité de l'usurpation. Et cela n'a rien qui doive surprendre, car ce *fait accompli* donnait gain de cause à la classe moyenne. C'était la satisfaction de tous ses besoins et de toutes ses vanités ; c'était sa puissance bien établie entre la noblesse qui n'existait plus et le peuple qui n'existait pas encore ; tandis que le droit, elle en avait comme un pressentiment confus, c'était désormais l'extension à son détriment du principe de l'égalité par l'admission de tous aux bienfaits de l'éducation et à la dignité de la vie politique. Il aurait donc fallu, pour que ce droit passionnât la bourgeoisie, que l'intérêt public prévalût dans son esprit sur son intérêt propre. Or, ses mœurs amollies la rendaient incapable d'un patriotisme aussi dévoué. Elle préféra fermer les yeux à une vérité qui l'aurait troublée dans la jouissance de ses honneurs et de ses plaisirs.

Pendant qu'elle s'aveuglait volontairement, l'intelligence des classes laborieuses s'éclairait, non pas d'une manière égale, salubre, ordonnée, comme il serait arrivé par un système

d'instruction publique organisé sur une vaste échelle, mais confusément, partiellement, sans méthode ni discipline, par les voix tumultueuses de la presse. Des sectes, des écoles, des livres, des journaux imbus d'un esprit violent de réaction contre l'égoïsme des classes supérieures, prêchaient au peuple la révolte. Par un très-étrange abus de mots, qui peint mieux que toute chose l'état anormal d'une civilisation en lutte avec elle-même, on enseigna, au nom du Christ et de l'Évangile, on érigea en doctrine le mépris des vertus sur lesquelles repose le christianisme. On exalta les classes qui ne possédaient rien par le même moyen qu'avait employé Louis-Philippe pour abattre les passions de celles qui possédaient tout, en leur inculquant l'estime immodérée des biens matériels. Les convoitises affamées furent excitées contre les convoitises repues. Tous les germes d'une guerre sociale étaient depuis longtemps semés et fermentaient dans les profondeurs, lorsque des causes purement politiques en apparence firent éclater la révolution de Février.

Dans cette étrange mêlée où les principes combattaient sans se nommer comme les dieux de l'Olympe dans la guerre troyenne, le peuple

demeura vainqueur parce que le droit était de son côté, et que, en dépit des faux apôtres et des faux prophètes, le travail et la privation avaient entretenu dans son sein les mâles vertus. Le premier cri de son triomphe fut l'acclamation de la République.

La classe ouvrière de Paris aime passionnément la République. Sa passion l'emporta sur les prudences et les habiletés des chefs de parti, qui voulaient arrêter à un nouveau *juste-milieu* l'élan révolutionnaire. Le peuple passa outre et fit spontanément ce que la raison d'état aurait conseillé aux plus profonds penseurs. L'événement ratifia les décisions de cette instinctive sagesse. L'adhésion de la France à la forme républicaine fut unanime. Le clergé bénit loyalement l'arbre de la liberté. Les orléanistes ne prirent pas une heure pour pleurer à l'écart les princes déchus. Quant à vos partisans, Monseigneur, ils reconnurent hautement dans cette grande catastrophe la justice d'une Providence vengeresse. Chacun salua avec empressement la République; chacun voulut apporter sa pierre à l'édifice nouveau dont l'assise immense promettait un abri à tous les droits, à toutes les croyances, à tous les intérêts. Ce fut une heure solen-

nelle comme les nations en comptent bien peu dans leurs annales, d'une beauté trop parfaite pour n'être pas fugitive, trop divine pour ne pas laisser dans les cœurs d'ineffaçables regrets.

Sorti de l'acclamation du peuple, le gouvernement provisoire fut un moment l'expression idéale de cette conciliation entre les classes et les partis qui promettait au pays une puissante unité. Composé d'élémens très divers, mais personnifié par l'opinion dans un homme dont le nom glorieux éveillait des images toutes de paix et d'amour, l'état républicain s'annonçait sous les plus heureux auspices. Lamartine, en effet, par les métamorphoses successives de sa pensée qui reflétait avec splendeur l'évolution du siècle, par la magnanimité bien connue de son caractère et la sérénité de son beau génie, apparaissait aux yeux de tous comme un médiateur providentiel entre le monde ancien et le monde nouveau. Les ambitions impatientes de quelques-uns de ses collègues dans le gouvernement lui ravirent une gloire si pure. Loin de comprendre la grandeur de cette mission pacificatrice inspirée de l'esprit moderne, ces hommes sans initiative propre concurent l'idée fatale de reprendre la tradition révolutionnaire

de 93. Un plagiat inintelligent parodia je ne sais quel système terroriste plus ridicule qu'effrayant et bien proportionné à la médiocrité des courages sur lesquels on voulait agir. Pour arracher immédiatement et par contrainte à l'esprit public ce qu'il aurait fait de plein gré un peu plus tard, on évoqua les fantômes du communisme et du jacobinisme. Contre des périls exagérés à plaisir on rappela ces redoutables maximes de salut public dont les imaginations étaient encore frappées par la récente lecture de l'*Histoire des Girondins*. Les *pressions extérieures* contre le gouvernement provisoire d'abord, puis contre l'Assemblée, inoffensives et toutes d'appareil théâtral à leur origine, devinrent; en dépit même des hommes qui les avaient organisées et par la seule logique des choses, menaçantes et séditieuses. Des sophistes orgueilleux voulurent imposer au bon sens public des théories brutales et chimériques tout ensemble. On s'efforçait vainement de les comprendre quand les journées de juin vinrent leur donner un commentaire formidable. Alors une panique immense saisit le pays. On ne raisonna plus, on ne voulut plus rien entendre. Ce fut une déroute complète, un sauve qui-peut uni-

versel. Au moment où j'écris ces lignes, Monseigneur, on n'est point revenu encore de cette épouvante. Chose étrange et bien triste à dire, c'est uniquement la peur aujourd'hui qui gouverne les conseils de la nation la plus brave du monde.

Ici commence l'erreur des partis monarchiques. Ils spéculent et raisonnent sur cette peur anormale, comme s'il était possible qu'elle eût quelque durée. Ils se persuadent que les dispositions du pays sont changées parce que sa confiance est abattue. Et pourtant, le choix même de l'homme que l'épouvante publique a porté au pouvoir l'atteste, rien n'est changé au fond des esprits ; le même désir de conciliation au sein de la République subsiste dans la pensée générale. Bien que cela puisse sembler paradoxal au premier abord, il est facile de reconnaître, pour qui regarde un peu au-dessous de l'apparence superficielle des choses, que le général Cavaignac représente exactement, sous une autre forme, cette pensée de conciliation qui fit en Février la force et la popularité de Lamartine.

L'épée du soldat n'appartient pas plus à un parti que la parole du poète. Le rôle tracé à l'un comme à l'autre par l'opinion, c'est le rôle de Washington. Si plusieurs parlent de Monk, te-

nez pour certain, Monseigneur, qu'ils s'abusent ou qu'ils vous abusent sur les nécessités du temps et sur les inclinations de la France. Parce que la République a eu, comme l'Eglise, ses convulsionnaires et ses inquisiteurs, parce que les républicains ont compté dans leurs rangs quelques pervers et quelques fous, s'ensuit-il que l'institution républicaine soit jugée et condamnée? Loin de là. Sa supériorité évidente, relativement à l'état actuel de nos mœurs, indépendamment de sa valeur absolue, consiste en ceci, qu'elle a en soi un mouvement propre et normal qui, pareil au mouvement naturel des êtres organiques, subit, sans en être altéré, des modifications incessantes. Les partisans de la forme monarchique affirment, il est vrai, que ce mouvement est un danger; qu'il faut, pour contenir la mobilité du caractère français, une forme invariable et la stabilité du principe héréditaire; mais l'expérience leur répond assez. L'œuvre rénovatrice du dix-neuvième siècle, cette grande transformation des conditions de vie de tout un peuple, ne se peut opérer pacifiquement que dans un État qui ne porte aucun nom d'homme et qui soit véritablement la *chose publique*. On l'a vu en février, on l'a vu en juin,

c'est cette chose abstraite qu'on appelle le droit, animée par une volonté collective sans nom, qui a vaincu, et qui seule pouvait vaincre. Tous les partis se sont trouvés d'accord, tous ont concouru sans préméditation, sans arrière-pensée, au triomphe de ce droit universel. Si demain, dans le trouble et la confusion où nous ont jetés des événemens si extraordinaires, un parti s'emparait du pouvoir par un coup de main habile, vous verriez immédiatement tous les autres entrer en révolte. Leur honneur y serait engagé plus encore que leur intérêt. Seul, le principe républicain est supérieur même à l'honneur des partis. Vos adhérens l'ont reconnu en fait. La République a seule une vitalité assez puissante et un mode d'existence assez souple pour s'assimiler sans effort les élémens les plus hétérogènes. C'est le seul état capable de comprendre aujourd'hui l'infinie diversité des idées, des habitudes, des besoins et des tendances qui composent et compliquent la civilisation moderne.

Monseigneur, vous avez l'âme trop généreuse pour que cette vérité la blesse. Auguste et infortuné représentant de la plus ancienne race et de la plus illustre monarchie d'Europe, si vous n'avez point de rôle actif et politique dans les

temps nouveaux , une grandeur historique , et je dirai poétique , vous est réservée , qui peut satisfaire le plus haut orgueil. Vous l'avez compris ainsi ; j'en ai pour preuve la dignité constante de votre attitude. Plus heureux que tant d'autres, vous avez forcé à l'estime les ennemis de votre maison. Tous regardent respectueusement les traditions anciennes s'éteindre avec douceur dans votre noble silence. L'histoire aura pour vous une page attendrie ; la muse austère n'aura pas un blâme pour votre personne.

Dieu vous garde, Monseigneur, d'écouter jamais d'autres conseils que ceux de la voix intime qui parle au-dedans de vous. Si je me permets d'y joindre un moment la mienne, ce n'est pas pour vous prémunir contre vous-même, mais contre des dévoûmens auxquels votre jeunesse accorde peut-être une déférence trop grande. J'ai besoin de le répéter en finissant, s'il y avait autour de vous, prince, des ambitions et des espérances téméraires, votre patriotisme, mieux informé, ne tarderait pas à en faire justice ; la droiture de vos instincts repousserait des suggestions contraires à cette sagesse parfaite et à cette résignation religieuse dont vous avez jusqu'ici donné l'exemple.

XII.

LES SOCIALISTES SANS LE SAVOIR.

PHILOSOPHIE POPULAIRE DE M. COUSIN.

A M. ANSELME PETETIN.

12 septembre.

Le socialisme, que ses adversaires croient vaincu parce que les sectaires et les théoriciens du parti sont en pleine déroute, le vrai socialisme qui n'est ni une secte, ni une théorie, ni un système, poursuit son œuvre et gagne chaque jour du terrain dans les régions intellectuelles. Il obtient, je me permettais de le faire remarquer dans une de mes précédentes lettres, le seul succès auquel il doive raisonnablement prétendre ; il force tous les esprits sérieux, tous les hommes de bonne foi, à chercher la solution des problèmes qu'il a posés.

Mais, allez vous me dire avec l'inflexible rigueur de votre grand sens, quel est donc, selon vous, ce socialisme où vous ne voulez voir ni un système, ni une théorie, ni une secte? Définissons les termes, s'il vous plaît; rien de vague, point d'équivoque; parlons français et soyons sincères. Qu'entendez-vous par socialisme?

Une définition du socialisme devient aujourd'hui chose d'autant plus malaisée que le terme même dont il se faut servir est impropre et tombé en discrédit. Cependant, je pense être suffisamment exact et compréhensible en disant que le socialisme est une conviction fondée sur l'histoire et le raisonnement, selon laquelle le génie initiateur de la civilisation qui, aux époques antérieures, a résidé plus particulièrement au sein des classes théocratiques et aristocratiques, anime aujourd'hui le peuple; et que ce génie populaire a pour mission d'instaurer et de faire régner dans les lois le principe de la fraternité humaine.

Toute formule qui prétendrait préciser davantage est prématurée. Tout projet d'application immédiate et universelle est utopie. Tout ce qui tente de précipiter par la voie des armes la progression pacifique des idées est faction, et pé-

rira par les armes. Pareil au Christianisme dont il s'inspire en partie, le socialisme puise sa force dans la persuasion ; il est de sa nature de convertir les cœurs et non de violenter les consciences.

Der Weltgeist hat keine Eile (1).

Le génie populaire procédera lentement, organiquement, comme toutes les forces créatrices. Pendant que les énergies désordonnées et stériles qui usurpent son nom s'entre-détruiront à grand bruit, il croîtra, il se développera en silence. Pendant que l'esprit de secte armera le bras contre le bras, lui, le génie invisible, in-nommé, insaisissable, prendra doucement, sans éclat ni tapage, possession des âmes.

Absorbé par l'attention de pure curiosité que surexcite, depuis la révolution de Février, le mouvement tumultueux des choses dans l'ordre politique, tout oreille et tout yeux pour les brusques péripéties et les changemens étourdissans de ce drame européen dont nous avons vu le prologue, mais dont nul d'entre nous, peut-être,

(1) L'esprit du monde n'a point de hâte.

HÉGEL.

ne connaîtra le dénouement, le vulgaire laisse inaperçues les transformations qui s'opèrent dans l'ordre philosophique et moral. Il ne daigne pas constater les métamorphoses accomplies dans le règne des idées.

Et non-seulement le vulgaire, mais les intelligences d'élite qui, peu après la révolution, confessaient n'avoir pas soupçonné l'existence du socialisme, le supposent aujourd'hui rentré dans le néant. Elles ferment une seconde fois les yeux à l'évidence. Les faits les plus significatifs, dans cet ordre de choses, n'obtiennent pas d'elles un moment d'examen.

Je pourrais vous signaler un nombre considérable de ces faits qui tendent à prouver l'action continue de l'idée socialiste et ses conquêtes latentes sur l'esprit de ses adversaires. Je me borne à un seul ; le plus récent. Bien que personne n'y ait trouvé matière à réflexion, il me frappe plus que tous les autres et je vous en fais juge. En cela, comme en beaucoup de points, je me flatte que nous tomberons aisément d'accord, non-seulement quant à l'importance du fait en lui-même, mais surtout quant aux conséquences qu'il est rationnel d'en faire ressortir.

Vous n'ignorez pas que, au lendemain des

journées de juin, le chef du pouvoir exécutif, alarmé des ravages de l'esprit de secte qui, bien plus que la misère, avait soulevé la population fanatisée, s'adressa à l'Académie des sciences morales et politiques pour lui demander de contrebalancer l'effet désastreux des prédications communistes et athéïstes par des publications à l'usage du peuple, où seraient exposées et développées les saines doctrines religieuses et morales.

On reconnaît dans cette démarche le sens hiérarchique, l'amour de la règle et de la discipline qui caractérisent l'esprit militaire, et, en particulier, la personne pleine de droiture du général Cavaignac.

Comprenant que la vraie politique et la vraie morale commandent impérieusement désormais l'enseignement des classes laborieuses trop longtemps négligé, le président du conseil a recours au pouvoir qu'il trouve constitué, au pouvoir représentatif des sciences morales et politiques, afin que celui-ci ait au plus vite à y pourvoir. L'Académie répond en se mettant immédiatement à l'œuvre.

A tout seigneur, tout honneur. C'est le plus illustre des académiciens, le chef de l'école phi-

losophique, c'est M. Victor Cousin qui ouvre la série des publications projetées, par la réimpression d'un chef-d'œuvre du dix-huitième siècle qu'il fait précéder d'une préface, où, dans son beau langage platonicien, il expose le plan général de l'Académie et le motif particulier qui détermine son premier choix.

« Oui, dit en commençant M. Cousin, et une telle affirmation, sortie de sa bouche, tranchera bien des doutes à cet égard. Oui, on peut, on doit même enseigner au peuple la philosophie. »

Puis, après avoir défini la philosophie universelle qui réside dans le bon sens de l'homme le plus borné, tout aussi bien que dans le cerveau d'un Descartes ou d'un Leibnitz, M. Cousin s'adresse aux instituteurs du peuple et leur trace en ces termes la méthode dont il convient de faire usage pour enseigner cette philosophie :

« Ouvrez au peuple, dit M. Cousin, de vastes horizons où se puisse dilater son âme, qu'oppriment ordinairement d'étroites et dures nécessités. Parlez lui des grands objets qui vous occupent vous-mêmes ; parlez-lui de la vraie fin de la vie, de la beauté de la destinée humaine, de l'éternelle justice et de l'inépuisable bonté qui a créé le monde et le gouverne, qui a fait l'hom-

me et qui le recueillera. Mais en l'entretenant de l'âme et de Dieu, gardez-vous d'employer avec lui le style de la philanthropie à la mode, ce style à la Berquin, qui veut être simple, et qui n'est que ridicule, alambiqué et maniéré dans le genre niais, et dont l'effet est de gâter et d'efféminer la vérité. Il est à remarquer que ces écrits puérils, si vantés dans un certain monde, n'ont jamais eu de succès populaire. Quels sont les livres qui ont été le plus lus par le genre humain ? Ceux qui contiennent les vérités les plus hautes et les plus saintes dans un style naïf et sublime. Même à parler littérairement, on ne peut méconnaître dans la multitude un goût naturel qui la rend sensible à la beauté de la forme, et lui fait aimer et applaudir avec transport les grandes choses grandement exprimées. Traitons le peuple comme une créature raisonnable, si nous voulons cultiver et fortifier sa raison. Respectons-le, pour lui apprendre à se respecter lui-même ; élevons-le dans sa propre estime en ne craignant pas de lui adresser un langage simple, mais vrai, clair, mais sérieux. »

Ou je m'abuse singulièrement, ou bien vous estimerez comme moi que cet hommage un peu

tardif, mais d'autant plus éclatant, rendu par le chef de l'école éclectique au génie populaire, mérite d'être pris en considération. Certes, ce n'est point une chose sans gravité de voir une des plus hautes intelligences de ce temps-ci, le philosophe qui a creusé avec tant d'art et de soin la source où les doctrines politiques du dernier règne se sont alimentées, proclamer la grandeur du Peuple. Ce n'est pas un faible courant de l'opinion qui amène le chef de l'école la plus dédaigneuse qui fut jamais à consacrer, comme il le fait en ce moment, sa rare capacité à la glorification et à l'enseignement de la philosophie populaire. Jamais, assurément, les adulateurs du Peuple n'ont rien imaginé de plus propre à caresser son orgueil. Et plus on mettrait en doute la sincérité d'une telle conversion, plus on voudrait se montrer sévère envers un homme qui, pendant une si longue période, aurait pu accomplir tant de choses et en a fait si peu pour l'instruction des classes pauvres, plus on devrait reconnaître qu'il y a là une justice providentielle qui s'exerce à sa divine manière, en faisant ployer au souffle des révolutions les plus superbes esprits. Mais avançons d'un pas encore, et voyons quel est l'auxiliaire que

M. Cousin va réveiller dans sa tombe pour lui demander aide et concours dans la mission qu'il s'est donnée, quel est le défenseur qu'il choisit à la société en péril ; quel est le livre auquel il vient en quelque sorte donner une autorité nouvelle, en l'entourant du prestige de sa propre renommée et en l'invoquant comme une arche de salut. On croit rêver, tant la chose devient invraisemblable.

En l'année 1762, le 9 de juin, le parlement de Paris condamne, comme *pernicieux et funeste aux mœurs*, un livre brûlé huit jours après à Genève sur la place publique, en vertu d'un arrêt du grand conseil, qui le déclare *impie et athée*. Les magistrats genevois portent cette sentence dans l'intérêt de la *religion chrétienne, du bien public, des lois et de l'honneur du gouvernement*.

Un mandement de monseigneur l'archevêque de Paris affirme que l'auteur dudit livre « s'est » fait le précepteur du genre humain pour le » tromper, le moniteur public pour égarer tout » le monde, l'oracle du siècle pour achever de » le perdre. » Il déclare l'ouvrage « également » digne des anathèmes de l'Église et de la sévérité des lois. » Sa vertueuse indignation s'é-

crie : « Malheur à vous, malheur à la société,
» si vos enfans étaient élevés d'après les prin-
» cipes de l'auteur d'*Emile* ! » Il condamne en-
fin ledit livre comme « contenant une doctrine
» abominable, propre à renverser la loi natu-
» relle et à détruire les fondemens de la reli-
» gion chrétienne. »

Eh bien ! mon ami, c'est précisément ce livre *funeste, pernicieux et abominable*, anathématisé par l'Eglise catholique et l'Eglise protestante, réprouvé en 1762 au nom de la loi divine et de la loi humaine, dont M. Cousin extrait en 1848 les pages les plus incriminées, la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, pour les placer en tête d'un cours de philosophie populaire. Il ne trouve rien de mieux, pour raffermir sur ses bases la société ébranlée, que cet ouvrage décrété, il y a un siècle à peine, d'impiété et d'athéisme. Qu'en dites-vous ? N'est-ce point là une leçon plus saisissante que l'enseignement du vicaire savoyard lui-même, y compris la préface de M. Cousin ? Ce simple rapprochement de date et de jugemens ne nous fait-il pas toucher du doigt l'incohérence et la contradiction des principes qui, depuis un siècle, prétendent gouverner la société officielle ?

Ne projette-t-il pas une lueur effrayante sur l'anarchie au sein de laquelle cette société, livrée à tous vents de doctrine, s'agite et s'abîme chaque jour davantage ? Que peut-elle attendre de l'avenir, cette société aveugle, quand les hommes qu'elle investit du soin de la conduire rallument et prennent pour fanal la torche incendiaire qu'en un temps si récent on éteignait du pied, de peur qu'elle n'embrasât le monde ?

Que va dire le clergé de France d'une telle insulte, d'un mépris si ouvertement affiché de ses décisions ? Peut-il ne pas protester, ne pas fulminer de nouveaux anathèmes contre le philosophe déiste et le philosophe éclectique ? Peut-il demeurer indifférent au danger que vont courir les populations confiées à sa garde, quand une propagande officielle s'établit pour répandre des doctrines qu'il juge *impies, athées, abominables* ?

Comment, lorsque le chef de l'Etat fait appel à toutes les forces conservatrices de la société, prend-on si peu de souci du sacerdoce, c'est-à-dire de la plus solide, de la seule véritablement constituée des institutions sociales ? Serait-ce oublié de la part de l'Académie des sciences morales et politiques ? Ne faut-il pas plutôt, dans

ce procédé offensant pour l'Eglise, reconnaître une vieille rancune universitaire?

Quoi qu'il qu'il en soit, le fait en lui-même ne perd rien de sa gravité. C'est un signe éclatant, irréfragable, de l'impossibilité d'un accord sérieux entre les hommes de l'ordre ancien, quelle que soit l'épouvante qui les pousse en certaines circonstances les uns vers les autres. En vain des évêques catholiques et des pasteurs protestans tendraient-ils aujourd'hui la main à des philosophes, à des hommes d'Etat éclectiques ou sceptiques; en vain voudraient-ils se rallier sous une commune bannière et se *croiser* contre le génie de l'avenir; ces alliances pusillanimes ou hypocrites n'auront pas un jour de durée. Le vent de la dispersion soufflera sur leur bannière faite de mille pièces, et jonchera le sol de ses lambeaux.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne prétends point ici juger ni condamner M. Cousin. En ce qui touche Jean-Jacques, je ne me range à l'opinion ni du Parlement de Paris, ni du grand conseil de Genève, ni même de Mgr de Beaumont. Je pense avec l'Académie qu'un chef-d'œuvre tel que la profession de foi du Vicair savoyard doit être mis entre les mains du

peuple, et que les âmes simples y trouveront le plus noble et le plus excellent sujet de méditation, en même temps qu'un de ces parfaits modèles du grand style par qui s'épure le goût et s'élève l'intelligence.

Mais je demeure frappé, et j'y insiste à dessein, de cette mystérieuse conduite des choses qui fait converger aujourd'hui toutes les pensées vers le peuple. Je vois avec une joie indicible toutes nos sagesse chancelantes, déconcertées, rendre un involontaire hommage au génie populaire, et les plus grands esprits, attirés, absorbés dans ce courant immense, dont nul n'a sondé encore la profondeur ni ne soupçonne la force irrésistible.

Ceux qui croient, de nos jours, élever le peuple, sont à leur insu, et dans le sens le plus étendu du mot, *élevés* par lui à des idées, à des sentiments supérieurs à ceux qu'ils avaient conçus dans leur sphère isolée.

Oui, mon ami, chaque jour me pénètre davantage de cette conviction, qu'au sein du peuple couve le feu sacré des vérités qui éclaireront l'avenir. C'est dans la simplicité du bon sens populaire, et non dans les systèmes que l'on prend la peine de fabriquer à son usage,

que se révèle aujourd'hui l'éternelle sagesse.

M. Cousin et bien d'autres, tout en le niant peut-être dans leurs discours, le confessent implicitement dans leurs actes. Le génie populaire, autrement dit le socialisme, puisque nous l'avons nommé ainsi, sans s'inquiéter des querelles dont il est l'objet, ni des *disputations* du communisme contre l'éclectisme, du déïsme contre l'athéisme, suit ses voies à lui, et accomplit son œuvre.

Ceux qui savent prêter l'oreille entendent déjà, au-dessous des clameurs confuses, discordantes et blasphématoires d'un monde qui s'écroule, le chœur pieux, l'hymne sacré, la triste, mais divine harmonie des catacombes.

XIII.

A PROPOS DES DERNIERES ÉLECTIONS.

—

AUX OUVRIERS DE PARIS.

23 septembre.

Pourquoi ne vous le dirais-je pas librement, fraternellement, sans réticence ni périphrase ? Le succès électoral dont vous vous applaudissez à cette heure n'est pas, selon moi, de nature à vous donner une force véritable ; et la tactique que vous avez suivie en cette occasion, malgré sa réussite apparente, loin de vous rapprocher du but, ne fait, à mon avis, que vous en écarter.

Ceci vous étonne ; mais causons, expliquons-nous. Qui sait ? peut-être n'avez-vous pas entendu depuis longtemps une parole sincère. Vous êtes souverain ; on vous traite en monarque ; c'est dire que l'on vous flatte et que l'on vous abuse ; mais, par bonheur, vous n'avez pas encore perdu l'amour de la vérité ; et comme vous en reconnaîtrez l'accent dans le peu de mots que j'ai à cœur de vous dire, vous ne re-

gimberez point, j'ose l'espérer, contre ce qu'elle pourrait avoir de peu conforme à vos dispositions présentes, et de contraire au jugement que vous portez, sans aucun doute, sur le résultat des élections.

La liste de vos candidatures, adoptée avec une unanimité profondément politique, était en soi impolitique au suprême degré.

Ici, entendons-nous bien. Loin de moi la pensée de rien insinuer contre les personnes. Je serais au désespoir si l'on inférait de ce qui va suivre le moindre blâme contre des choix individuels dictés, j'en ai la persuasion, par une sérieuse estime ; mais une telle liste, systématique, exclusive, blessait l'opinion générale. Elle avait un caractère de provocation, presque de menace, aussi étranger à vos sentimens que nuisible à vos intérêts. C'était comme un cri de guerre, un défi jeté à vos concitoyens, qui voyaient dans le rapprochement de ces trois noms (1), presque également significatifs, une déclaration de communisme. Rien de plus éloigné de votre pensée, je ne l'ignore pas ; mais en agissant ainsi, dans des conjonctures aussi délicates, vous mettiez

(1) MM. Raspail, Thoré, Cabet.

contre vous l'apparence, et c'est là ce que je regrette.

Sachez-le bien, d'ailleurs, les hommes éminents que vous comptez parmi vos amis, les plus illustres, les plus éprouvés défenseurs de votre cause, en votant avec vous pour vous donner une preuve nouvelle de leur dévouement *quand même*, ont déploré le caractère agressif de vos choix. Ils n'ont pas subi sans protester intérieurement ces influences inférieures auxquelles vous laissez usurper depuis quelque temps la direction, plus que cela, le gouvernement absolu de vos affaires.

Ces influences fomentent en vous un esprit d'hostilité aveugle et impatient qui ne veut plus compter ni avec le temps, ni avec les hommes ; or, qu'est-ce que la politique ? C'est précisément l'art de marcher dans les voies du progrès selon la mesure et le rythme de la Providence, c'est-à-dire en calculant les résistances légitimes et le contrepoids nécessaire des choses établies.

Je voudrais vous voir comprendre davantage la nécessité pour vous d'acquérir ce sens politique. Confians, et à juste titre, dans la pureté de vos intentions, dans votre dévouement, dans votre courage, voyant avec quelle facilité vous

triomphez, à certains jours, des rois et des aristocraties, vous vous persuadez que c'est là tout. La science des barricades est à vos yeux le *nec plus ultra* de la science sociale. De là des fautes sans nombre, dont la plus considérable, à mon avis, consiste à laisser subsister, s'aggraver même d'heure en heure, le malentendu élevé depuis le mois de mai entre vous et le gouvernement du suffrage universel ; malentendu fatal qui sépare votre cause de la cause républicaine ; qui l'abaisse, qui l'amoindrit, cette grande cause, aux proportions d'une faction ; qui vous travestit, vous, le cœur de la nation, vous, sa force et sa prospérité, en instrumens de partis, en artisans de désordre, en séditeux, en rebelles.

Les ambitieux, les brouillons, les fauteurs de guerre civile se servent de vous pour prolonger nos troubles intérieurs, à la faveur desquels ils jouent un rôle interdit, dans les temps réguliers, à la médiocrité de leur intelligence ; et vous vous prêtez, sans le savoir, à leurs vues égoïstes par cette absence d'esprit politique que je vous signale comme le plus sérieux obstacle au succès de vos vœux légitimes.

Examinons ensemble la situation morale du

pays, et vous allez comprendre toute ma pensée.

Sans en rechercher les causes trop longues à énumérer ici, constatons un fait. La société est en proie à l'inquiétude ; elle s'agite, elle s'alarme, se croyant attaquée dans ses deux principes essentiels : la famille et la propriété. La défiance est universelle. Toute innovation est devenue suspecte aux plus hommes de bien, parce qu'ils y soupçonnent un piège. Les mieux disposés naguère sont aujourd'hui les plus récalcitrans, les plus résolus à défendre pied à pied l'ordre ancien sans faire aucune concession d'aucune sorte. Je sais combien cette défiance universelle est injuste ; je sais que parmi vous la famille est plus sincèrement, plus religieusement honorée que parmi les grands. Je sais que ceux d'entre vous qui ne possèdent rien considèrent la propriété comme une récompense à laquelle ils aspirent de tous leurs efforts. Le système de la communauté répugne à votre raison et à vos instincts, cela est constant ; mais l'erreur qui vous attribue à tous l'extravagance d'une poignée de fanatiques n'en est pas moins accréditée et répandue jusques au fond de nos campagnes.

Le laboureur, en traçant son sillon, s'il voit passer sur la route quelque ouvrier des villes, le

suit d'un œil ombrageux ; il se demande si cet inconnu de mine farouche vient déjà le déposer de son héritage ; il songe à son fusil rouillé ; il va le faire mettre en état. Sa femme, plus effrayée encore, rassemble autour d'elle ses enfans, et leur dit : Soyez sages ; voici les communistes ; persuadée, dans la simplicité de son âme, que les méchans guettent l'heure où sa vigilance s'endormira pour lui ravir ces chers objets de son angoisse et de son amour.

Eh bien ! j'affirme qu'en un tel état de choses, aussi longtemps que le pays ne sera pas rentré dans une sécurité complète à l'égard de ces deux intérêts moraux et matériels, la famille et la propriété, tant que le fantôme du communisme se dressera devant les imaginations, il n'y aura aucun progrès possible dans les voies de la liberté et de l'égalité. Nous reculerons plutôt que d'avancer vers l'inconnu. L'appréhension et l'horreur de l'anarchie nous rejeteront dans le despotisme.

Mais qu'y a-t-il à faire, aujourd'hui que le mal est si profond, pour ramener l'esprit public à la confiance, et par suite à l'amour des institutions démocratiques ? Tout le contraire de ce que vous faites.

Il faudrait vous séparer au plus vite, nettement, formellement, des inventeurs de systèmes, des utopistes, des sectaires, et vous arracher à l'influence des énergumènes qui soufflent dans vos cœurs aimans le venin de leurs passions haineuses. Il faudrait vous rapprocher de ces hommes de sens et de génie qui ne briguent point la popularité, qui ne s'offrent point à vos ovations, mais que la cause du Peuple a toujours trouvés prêts au sacrifice. Il faudrait témoigner par votre attitude noble et pacifique, par vos travaux assidus, par le langage de vos journaux, et surtout, aux jours d'élection, par le choix de vos candidats, que vous renoncez à cette politique provocatrice qui, dans un pays courageux comme la France, a pour unique effet de susciter des résistances opiniâtres et d'exciter contre vous un vigoureux esprit de réaction. Il faudrait éclairer l'opinion sur la mesure de vos prétentions que l'on croit illimitées ; faire connaître combien l'on vous calomnie en vous prêtant des ambitions effrénées, des cupidités grossières et des projets sinistres. Il faudrait enfin prendre la peine de persuader vos concitoyens au lieu de les menacer ; les convaincre que vous voulez la chose juste et possible, par les voies légales et

XIV.

ÉLECTION DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

A M. DE LAMARTINE.

5 octobre.

La nomination du président de la République occupe en ce moment tous les esprits. Question de principe et de personne, elle intéresse au plus haut degré, non-seulement la prospérité et la tranquillité publiques, mais encore l'honneur national. Cette première épreuve solennelle de la souveraineté du peuple, si elle n'apportait à l'Europe curieuse et défiante un témoignage éclatant de notre maturité, resterait sur nous dans l'histoire comme un signe ineffaçable de confusion.

Je sais que votre fier génie, ne voulant point souffrir de supposition contraire à la vertu du

principe démocratique , demeure à cet égard dans une sécurité parfaite , et n'admet pas que le bon sens français puisse, en des circonstances si importantes , ni dévier, ni tomber en proie aux artifices des factions.

Je souhaiterais de pouvoir partager votre confiance. Mais, bien que le suffrage universel soit, à mes yeux comme aux vôtres , la base nécessaire de la société démocratique, bien qu'il contienne en germe, selon moi, tous les progrès de l'avenir, je le vois encore, quant à présent, soumis dans son exercice à des hasards incalculables ; et ces hasards imprévus , ajoutés aux difficultés de notre situation révolutionnaire, importunent ma raison qui les voudrait écarter.

Il ne faut pas se dissimuler un fait très-grave, c'est le défaut d'équilibre entre nos institutions et nos mœurs ; entre les droits dont notre orgueil s'est fait un besoin et la capacité de les exercer, rendue à peu près nulle par l'insuffisance de notre éducation politique. Appelée brusquement, sans préparation aucune, à prendre une part directe aux affaires du pays , la classe pauvre en a conçu une sorte d'étonnement , presque d'effroi , une défiance d'elle-même surtout qui la livre aux influences les plus

fâcheuses et donne prise aux plus téméraires ambitions.

Je sais que c'était là un mal inévitable ; car, tout en reconnaissant qu'un vaste système d'instruction publique aurait dû frayer les voies à la souveraineté du peuple , on ne peut nier que , sans le suffrage universel, aucun gouvernement n'aurait jamais senti la nécessité de cette éducation générale. Il a donc fallu sortir violemment d'un état auquel il n'était point de remède régulier. Mais pour avoir été inévitable et pour être transitoire , l'inconvénient , j'allais dire le danger, ne m'en paraît pas moins sérieux.

Écoutez M. de Genoude, il vous dira que le suffrage universel porte dans ses flancs la restauration d'Henri V. Les orléanistes y voient avec une même certitude le retour du comte de Paris. Quant aux partisans de Louis Bonaparte, ils se tiennent pour assurés de l'élection populaire au point de menacer l'Assemblée d'une invasion napoléonienne , dans le cas où elle prétendrait retenir le droit de nommer le président de la République.

Qu'y a-t-il de réel au fond de ces appréciations si contradictoires ? Hélas ! je vous le disais tout à l'heure, une ignorance politique dans

les masses, et par suite une crédulité, dont toutes les ambitions remuantes se flattent de tirer parti.

L'Assemblée nationale, qui a bien conscience de ce que présente de critique et d'anormal un tel état de choses; l'Assemblée, qui a juré au peuple de fonder la République, va délibérer sur le meilleur moyen de concilier l'intérêt du pays avec le droit acquis du suffrage universel. Elle va examiner la question de savoir si le président devra être élu par la masse entière des électeurs ou seulement par cette réunion d'hommes choisis au lendemain de Février dans un premier élan de patriotisme, qui représentent dans leur expression tempérée toutes les espérances légitimes de la nation.

Les esprits les plus judicieux semblent hésiter sur ce point. Quant à moi, vous l'avoueraï-je, au risque de me trouver avec vous en dissidence complète, la question ne me paraît presque pas douteuse.

Dans les circonstances tout à fait extraordinaires où nous sommes placés, en butte à des factions irritées qui s'efforcent d'égarer l'esprit public encore inaffermi, la raison d'état doit primer les considérations philosophiques et

commande une prudence restrictive à certains égards des principes de liberté et d'égalité consacrés dans le droit commun.

Votre éloquent génie a tout récemment entouré cette vérité d'une évidence éclatante, lorsqu'à propos d'une Chambre unique vous avez fait vos réserves pour l'avenir, ne jugeant que l'opportunité, l'utilité relative, la nécessité politique enfin. Eh bien ! ces mêmes considérations militent, à mon avis, et plus fortement encore, en faveur de l'élection par l'Assemblée.

A quoi servirait, en effet, que la Constituante eût proclamé la République, si elle n'assurait la durée de nos institutions en remettant la première magistrature chargée de les défendre aux mains d'un citoyen éprouvé ?

On objecte que le président, élu ainsi par les délégués du peuple, n'aura pas à beaucoup près la même autorité morale que s'il tenait le pouvoir du suffrage direct et universel.

Prise d'une manière absolue, je ne fais aucun doute que cette considération ne doive déterminer à l'avenir le mode d'élection du chef de l'État. Mais relativement à l'heure présente, sa force est très-atténuée par ce seul fait que l'Assemblée constituante est d'une nature tout ex-

ceptionnelle ; qu'elle tient de son origine et de sa mission des pouvoirs infiniment plus étendus, un caractère plus auguste que toutes les assemblées qui lui succéderont ; tandis qu'au contraire la masse des électeurs, tiraillée en tous sens par les inquiétudes d'une crise révolutionnaire, divisée à l'infini, parce qu'aucun lien politique n'a eu le temps de se former entre les citoyens, cette masse flottante, un peu déconcertée, n'est pas aujourd'hui dans des conditions favorables à la parfaite maturité de jugement que suppose le choix du président de la République. Il est de la nature des institutions démocratiques d'améliorer promptement ces conditions de la vie politique d'un peuple. Il n'y a donc pas lieu de s'en alarmer beaucoup. Mais, sans rien exagérer, il ne faut pas nier l'évidence, et je craindrais fort que, dans les circonstances actuelles, l'élection du président par le vote universel n'eût pour unique effet de mettre à nu nos misères morales, et particulièrement la division des esprits et l'éparpillement des volontés.

C'est un mal assurément d'ajourner l'application d'un principe hautement reconnu ; mais s'il s'agissait, par exemple, d'épargner au pays

la confusion d'un choix ridicule, votre grand instinct politique n'inclinerait-il pas vers cet ajournement, et la raison d'état ne l'emporterait-elle pas au dedans de vous sur la raison philosophique ?

N'avez-vous pas vu, hier encore, comment une faction active, s'emparant de l'imagination populaire, a escamoté pour ainsi dire, au profit d'un homme, le culte sacré rendu à la mémoire du grand empereur ?

Ignorez-vous que, spéculant sur le sublime instinct du peuple qui dans la puissante simplicité de son cœur nie la mort du génie et retient sur la terre ces ombres glorieuses que les poètes osent à peine évoquer dans d'inaccessibles Elysées, un parti plein d'audace présente à l'acclamation de la France un candidat dont la seule valeur est un nom ? Le peuple qui n'analyse ni n'examine, le peuple qui n'a jamais cru sérieusement à la mort de Bonaparte, et qui a toujours préféré les calamités glorieuses de ce règne magique aux humiliantes prospérités des règnes bourbonniens, entendant tout à coup retentir ce grand nom enveloppé de silence pendant quelques années, frémit, s'agite, se passionne. Sa magnanimité oublie tout ce qu'il a

souffert. Il ne se souvient que d'une chose : Waterloo et Saint-Hélène ne sont pas vengés. Il faut que Bonaparte nous conduise à l'ennemi ; il faut que l'empereur soit président de la République !

Et n'allez pas croire qu'il y ait dans mes paroles la moindre trace d'ironie. Non ; je parle et je pense sérieusement, tristement. Cette infime condition de l'humanité qui se voit si souvent condamnée à exprimer un sentiment sublime par une folie, m'étonne et me consterne. Un rapprochement étrange se fait dans mon esprit.

Il y a bientôt huit années, j'assistais à un spectacle digne d'Athènes et de Rome. C'était l'hiver. La terre était glacée, la campagne silencieuse dans sa morne beauté. Sur les eaux attristées de la Seine, un deuil triomphal s'avancait avec une solennelle lenteur. Un vaisseau lugubre, conduit par un fils de roi, glissait sur le fleuve. Les rameaux noirs des arbres enveloppés de givre étincelaient aux froids rayons du soleil comme des candélabres funéraires. Couvertes d'une population innombrable, les deux rives frémissantes se renvoyaient l'une à l'autre un vaste soupir. La nature était grave,

la France recueillie, Paris r'ouvrait son sein aux mânes d'un grand homme.

Puissance du génie, que tu m'apparus là mystérieuse, invincible, divine ! Quelle étreinte, à travers l'Océan, de la vie et de la mort, de l'idéal et de la réalité ! Quelles énergies dans cette poussière d'où l'étincelle jaillissait encore après tant d'années et rallumait la passion au cœur de tout un peuple !

Pourquoi faut-il que je sois témoin aujourd'hui de l'égarement de cette passion sublime ? Mais silence ! Vous comprendrez ce que je ne veux point dire. Les déplorables possibilités que j'entrevois me serrent le cœur. Puissiez-vous dissiper mes appréhensions ; puissent-elles vous paraître chimériques ! Puisse la radieuse lumière de votre génie faire évanouir les fantômes qui hantent les obscurités de mon esprit !

XV.

AU PEUPLE-ELECTEUR.

9 novembre.

L'heure approche. Elle est grave et solennelle. Pour la première fois, dans l'histoire du monde européen, une nation grande par l'étendue de son territoire, grande surtout par la noblesse de ses origines, la gloire de ses annales et l'importance du rôle qu'elle a joué toujours dans les destinées de la civilisation, la France, se voit appelée à élire, selon le mode le plus radical qui ait jamais été pratiqué, le magistrat suprême auquel elle entend confier la garde et le soin de la chose publique.

Une telle heure n'a rien dans le passé qui l'égale. Rien, à coup sûr, dans l'avenir, n'en saurait effacer la mémoire, car elle ouvre une ère entièrement nouvelle; elle marque le premier acte décisif de la souveraineté populaire, constituée dans son extension la plus complète, appliquée dans sa concentration la plus expressive.

Sous l'œil jaloux des dynasties et des aristocraties européennes dont nous avons bravé les colères, en présence des héros, des confesseurs, des martyrs de la liberté qui attendent de nous la glorification ou la confusion de leur foi, la démocratie française va porter témoignage pour ou contre elle-même, donner la mesure et livrer le secret de sa force ou de sa faiblesse. Par un nom propre, elle va personnifier ses principes, rendre sensible le caractère qu'elle assigne à la révolution de Février, incarner en quelque sorte dans un homme sa volonté et son génie.

Aussi, que de regards fixés sur nous ! Depuis les glaces de la Néwa jusqu'aux laves du Vésuve, des bouches du Danube aux bouches du Rhin, gouvernemens et peuples, oppresseurs et opprimés, malgré la violence de leurs luttes intestines, suivent avec anxiété toutes les variations de l'esprit public en France, connaissant, par une expérience récente, le contrecoup qui les frappe à chacun de nos chocs politiques.

La Russie, cette ennemie insaisissable et partout présente, cette menace muette que Bonaparte voulut en vain refouler dans ses steppes et bannir de notre horizon, la circonspecte et convoiteuse Russie épie nos fautes, en calcule les

suites et commence à espérer que nous nous serons mis bientôt nous-mêmes hors d'état d'entraver les desseins qu'elle couve depuis un demi-siècle.

A Potsdam et à Olmütz, les souverains, traîtres à leurs promesses, s'applaudissent de leur perfidies ou se consolent de leurs revers en voyant la Révolution française incertaine, embarrassée, à la veille peut être de se donner par sa propre voix un honteux démenti.

L'Angleterre, plus dédaigneuse, ouvre en souriant des paris pour ou contre nos prétendants...

Là où règnent les pouvoirs anciens, on souhaite de constater bientôt l'affaiblissement de notre sens et de notre vertu politiques par l'impéritie ou l'indignité de notre choix. Dans tous les lieux où respirent les libertés nouvelles, on fait des vœux ardens pour que ce choix tourne à l'honneur de la démocratie.

Les circonstances dans lesquelles nous allons voter sont par malheur beaucoup plus favorables aux espérances de nos ennemis que propices aux vœux de nos amis. Le moment fixé est trop éloigné ou trop proche. Plus tôt, nous aurions eu, selon toute apparence, un spectacle analogue à celui que présentèrent les Etats-Unis

d'Amérique en nommant par acclamation reconnaissante un citoyen qui possédait l'estime universelle. Plus tard, les irritations et les impatiences accidentelles du pays s'étant apaisées, on aurait apprécié avec plus de calme et d'équité la valeur des hommes, comparé les services rendus, les gages donnés, les droits acquis. Aujourd'hui, hélas ! il est bien à craindre qu'un très petit nombre seulement accomplisse avec scrupule ce devoir civique. Les masses, si rien ne change d'ici au 10 décembre, voteront aveuglément par lassitude, pour *en finir* avec le provisoire, pour protester contre les gouvernemens successifs auxquels on attribue le malaise général. Aussi les prétentions les moins justifiées en temps ordinaires ont-elles leur chance. Quand le peuple français se dépite contre ceux qui le mènent, il n'est pas d'extravagance dont il ne soit capable.

Les candidats sont nombreux et divers. De M. le maréchal Bugeaud à M. Raspail le parcours de l'opinion est vaste, et bien des aberrations y trouvent accès. Il serait long et superflu de les énumérer. Bornons-nous à examiner les titres des candidats sur lesquels se porte plus particulièrement l'attention publique. Jusqu'ici,

et sauf les brusques reviremens qu'il faut toujours prévoir dans un état aussi anormal que le nôtre, MM. Ledru-Rollin, Lamartine, Cavaignac et Louis Bonaparte se placent en première ligne.

Après de longues négociations plusieurs fois rompues, après des réserves mutuelles et des précautions prises pour l'avenir, les deux grandes fractions du parti radical, les montagnards et les socialistes, sont tombés d'accord de nommer M. Ledru-Rollin. Si donc rien ne vient rompre une coalition formée par l'ascendant de quelques chefs plutôt que par de réelles sympathies, si aucune rivalité individuelle ne surgit qui brise une trame encore fragile (1), M. Ledru-Rollin peut compter sur les voix de tout ce qui, avec plus ou moins de clairvoyance et d'ardeur, veut la République démocratique et sociale.

Cette préférence s'explique en majeure partie par la bienveillance personnelle qu'inspire l'ex-

(1) Au moment où j'achève cette lettre *la trame fragile* est déjà rompue ; la candidature de M. Raspail, adoptée par les socialistes, vient encore diminuer les chances de M. Ledru-Rollin.

ministre de l'intérieur. Cet homme sans fiel dont les provinces ont fait un terroriste et que ses flatteurs, après boire, ont parfois salué du nom de Danton, ce croquemitaine des enfans de la bourgeoisie, est le meilleur cœur, le plus exempt de haine, le plus facilement ému qui fut jamais. Conspirateur confiant, ministre paresseux, bon camarade politique surtout, il n'éveille chez ceux qui l'approchent aucune de ces inquiétudes vagues ni de ces espérances illimitées qu'une personnalité puissante, et mystérieuse par cela même qu'elle est puissante, répand autour d'elle. Il est aisé à chacun de lire dans cette existence ouverte à tous les regards ; on n'y découvre aucune mauvaise passion, mais il n'y faudrait pas chercher davantage les hautes conceptions, le dessein médité et suivi des hommes d'État.

Orateur longtemps médiocre, M. Ledru-Rollin, électrisé en ces derniers temps par l'atmosphère orageuse qui grondait au dessus de nos têtes, a eu des élans d'une entraînant élocution. Dans les banquets réformistes auxquels il donna, malgré M. Barrot, une impulsion républicaine, et dans la dernière discussion de l'Adresse, on l'a vu parfois égaler les tribuns de la Convention. La reconnaissance du peuple et

l'influence de la *Réforme*, qu'il avait contribué à fonder, l'ont porté, et c'était justice, au Gouvernement provisoire.

Là, des embarras de plus d'un genre attendaient M. Ledru-Rollin. Là, commencèrent des perplexités et des oscillations que l'on n'a peut-être pas très-bien jugées à distance. Placé entre le mouvement socialiste dont M. Louis Blanc était le chef, et l'action modératrice de M. de Lamartine; poussé par ses antécédens vers l'auteur de l'*Organisation du travail*, mais aussitôt refoulé par ce dogmatisme systématique qui répugnait à ses instincts; captivé par la supériorité de l'historien des Girondins, mais tenu en garde contre ce penchant par les suspicions de son parti, M. Ledru-Rollin a obéi tour à tour à ces courans opposés. Les modérés ne lui pardonneront jamais les *bulletins* ni les *commis-saires*; les socialistes, plus généreux ou plus politiques, oublient en ce moment le rappel du 16 avril et la marche du 15 mai contre l'Hôtel-de-Ville.

D'où vient cette mansuétude inaccoutumée? J'en demande pardon à M. Ledru-Rollin, mais je crois qu'il en faut chercher le secret dans l'idée qu'on se fait, non de sa force, mais de sa

faiblesse. A l'aide de quelques précautions prises contre ces inconséquences à venir, le parti ultra radical et ultra socialiste compte se servir de lui comme d'un instrument facile à briser, le jour où il deviendrait inutile ou rebelle. D'ailleurs, comme on ne peut sérieusement espérer la majorité des suffrages, la candidature de M. Ledru-Rollin a plutôt un sens négatif et de protestation qu'un sens positivement politique ; l'engagement pris avec lui ne tire pas à conséquence.

La candidature de M. Lamartine se ressentira, comme celle de M. Ledru-Rollin, quoique par d'autres motifs, de l'impopularité où sont tombés momentanément le Gouvernement provisoire et la Commission exécutive. Cependant l'estime qui s'attache à la personne de M. de Lamartine lui assure un grand nombre de voix venues à lui de toutes parts, spontanément, sans intrigue ni mot d'ordre, attirées par son génie. La reconnaissance des républicains pour sa coopération sincère et courageuse à la fondation de la République et pour le respect qu'il a gardé, étant au pouvoir, de toutes nos libertés dont aucune n'a péri entre ses mains, lui vaudront bien des suffrages indépendans du parti radical ; tan-

dis que parmi les partisans exclusifs de l'ordre établi il en est plus d'un qui voudra récompenser en lui le défenseur éloquent de la propriété et de la paix.

Si, comme il est à croire, M. de Lamartine n'arrive pas plus que M. Ledru-Rollin à la majorité, il comptera du moins des votes nombreux et flatteurs; il passera, pour emprunter ses propres expressions, la revue de cette grande amitié que lui garde, à travers toutes les fluctuations de la popularité, une élite fidèle. Donner sa voix à M. de Lamartine, c'est faire une protestation honorable en faveur de la liberté contenue, du progrès modéré, de la politique généreuse, contre l'arbitraire ou la licence.

Une troisième forme de protestation contre les tendances actuelles du Gouvernement ou contre la présidence quelle qu'elle soit, c'est l'abstension. M. Proudhon et ses partisans se refusent, dit-on, à voter, ne trouvant nulle chose ni nul homme à leur gré dans la société actuelle. Au point de vue philosophique, ces électeurs *in partibus* sont peut-être plus voisins de la vérité qu'aucun de nous; mais, l'expérience l'a mille fois démontré, les vérités absolues de la philosophie sont les erreurs les plus

dangereuses de la politique ; la logique outrée, mise en pratique, est l'antipode du sens commun.

En dehors de ces protestations plus ou moins notables, le combat réel, la lutte active va s'engager, ou plutôt elle est déjà engagée, avec une grande vivacité, entre le général Cavaignac et M. Louis Bonaparte.

Chacun peut se rappeler sans peine, car l'époque n'en est pas éloignée, l'assentiment universel qui, à la suite des journées de juin, ratifia l'élévation du général Cavaignac. J'ai dit alors (1) par quels motifs les différens partis qui divisent l'Assemblée et le pays, s'accordant sur ce point, trouvaient dans le caractère honorable, dans la réputation sans tache, dans les principes républicains du nouveau président du conseil, et dans la répression victorieuse d'une formidable insurrection, des garanties de diverse nature qui faisaient espérer, si ce n'est une conciliation, du moins une cessation d'hostilité momentanée entre les opinions extrêmes. Les républicains qui avaient pu craindre de voir la réaction monarchique s'emparer du pouvoir

(1) Voir la lettre VIII.

étaient rassurés. Les hommes sensés qui, sans passion pour la République, comprennent qu'elle est aujourd'hui l'arche de salut de la société, s'applaudissaient de la voir conduite par un homme étranger aux factions, décidé à résister à la violence, considéré à l'étranger, et qui, sans posséder ces qualités brillantes dont les naissantes démocraties s'effarouchent, avait donné en maintes circonstances des preuves de jugement solide et de bonne administration. Cette concordance des opinions n'a pas été de longue durée. Bientôt, au sein des difficultés croissantes d'une situation où aucun de ses devanciers n'avait pu échapper au reproche d'inconséquence, le général Cavaignac parut, au gré des partis, faire trop ou trop peu dans un sens ou dans l'autre.

« Il y a quatre choses insatiables qui ne disent jamais assez, » dit le philosophe d'Israël. Si le grand roi Salomon avait vécu de nos jours, il en eût ajouté une cinquième : la passion politique.

La passion réactionnaire ne se contenta pas longtemps des satisfactions que lui donnait le général Cavaignac. Elle en vint à ne lui tenir compte ni de l'état de siège, ni de la transpor-

tation, ni de la suspension des journaux, ni du camp dans Paris, ni de la fermeture des clubs, ni de la paix maintenue avec l'étranger; en voyant arriver au ministère MM. Dufaure et Vivien elle ne dit pas encore : *Assez !* il lui faut davantage; nous allons voir tout à l'heure ce qu'il lui faut.

D'un autre côté, et avec plus de raison, les républicains s'indignaient de la surabondance des mesures préventives et répressives, et de l'esprit exclusivement militaire dont s'inspirait le nouveau gouvernement. Injustice des deux parts, mais criante surtout de la part des passionnés de l'ordre qui ne tarderont pas à regretter, dans l'inconnu où leur impatience va peut-être nous jeter, un pouvoir dont les intentions étaient loyales, l'administration intègre, les fautes réparables, et dont les vues, étroites sans doute mais fixées à un but honnête, donnaient le temps au pays de s'accoutumer à la forme républicaine, à la pratique de ses nouveaux droits, à la stabilité enfin dont nous avons si totalement perdu le sentiment.

Prétendre davantage dans la confusion d'idées où nous sommes est démente; une démente plus grande encore serait d'attendre quoi que ce soit

de l'avènement au pouvoir de M. Louis Bonaparte.

Personnellement inconnu à la France, je me trompe, connu par deux aventures ridicules auxquelles le bon sens populaire a laissé le nom d'*échauffourées* de Strasbourg et de Boulogne, le neveu de l'empereur semble se faire un titre suprême de cette absence de titres sérieux à la confiance publique. Ses partisans, jugeant avec justesse qu'ils ne parviendraient pas à déguiser une nullité avérée depuis vingt ans, et qui d'ailleurs se trahit au premier coup d'œil dans les traits effacés, le geste incertain, le regard vague et jusque dans l'accent équivoque de leur candidat; voyant qu'il fallait renoncer à lui faire exprimer dans un langage supportable une idée quelconque, ont imaginé, ce qui ne s'est vu qu'aux temps de corruption et de décadence des empires, de vanter à la nation la plus intelligente du monde cette nullité même. Comme s'ils avaient affaire au peuple des grenouilles, ils nous disent avec un imperturbable aplomb : « Vous êtes las d'agitation et de troubles ? Prenez un soliveau ; rien de plus pacifique. Le soliveau ne gouvernera pas, rare, précieux avantage ! il laissera gouverner autrui. » Or, autrui,

dans la tactique des meneurs d'intrigue, c'est celui à qui l'on parle; c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde. Un président qui préside et ne gouverne pas, admirable variante du programme de 1830, qui a décidé sans doute le surprenant concours de M. Barrot, l'enthousiasme de la rue de Poitiers, la *neutralité bienveillante* de M. Thiers.

On assure également que cette perspective du *solvéau* a beaucoup d'attrait pour le parti légitimiste qui d'ailleurs, professant depuis longtemps cette maxime : que la Providence fait sortir du plus grand mal le plus grand bien, est chrétiennement engagé à procurer autant que possible ce pire état d'où naîtra le souverain bien, autrement dit, la restauration de Henri V.

Il y aurait peu de clairvoyance toutefois, et beaucoup de cet entêtement de parti dont j'ai à cœur de me défendre, à ne pas reconnaître que les chances de M. Louis-Bonaparte ne sont pas seulement l'œuvre de l'intrigue, mais qu'elles se fondent sur l'opinion libre d'une classe très-nombreuse, sur la disposition d'esprit du peuple des campagnes et même d'une fraction de la classe ouvrière des villes.

Les campagnes sont mécontentes. L'impôt

des 45 c. et la crainte du partage des terres qui s'est emparée de l'imagination des paysans ont soulevé contre la République une colère peu réfléchie, mais d'autant plus opiniâtre. Généralement taciturne, le paysan goûte peu les assemblées délibérantes ; la liberté de la presse, dont il n'use jamais, n'a pour lui aucun charme ; ce qu'il veut avant tout, c'est un pouvoir fort qui lui garantisse la jouissance et la transmission de sa propriété. Or, ces notions politiques ne lui permettent pas de concevoir le pouvoir autrement que sous la forme personnelle ou monarchique.

Mais comme il a vu en ces derniers temps deux monarchies tomber sans résistance, il se méfie des restaurations bourbonniennes ; il pense qu'un empereur seul, un nouveau Napoléon, aura la main assez ferme pour réduire les bavards au silence et faire rentrer sous terre les communistes ou *partageux*, c'est ainsi qu'il les appelle. Il ne faut pas s'y tromper, ce n'est pas un président, ce n'est pas un citoyen nommé Louis Bonaparte, que les paysans vont élire ; c'est un empereur, mieux que cela, c'est l'*empereur* ; l'empereur en redingote grise et en petit chapeau ; l'empereur d'Austerlitz, l'empereur de Béranger surtout, car c'est la chanson

du poète qui a ouvert au grand capitaine la porte des chaumières ; c'est par Béranger, ce rapsode familier de l'histoire impériale, que les batailles de Napoléon sont devenues l'Iliade du peuple.

La préoccupation des dangers dont la propriété se croit menacée, préoccupation qui est pour beaucoup dans la réaction contre le principe républicain, influe aussi, sans peut-être qu'ils en aient conscience, sur le vote des Orléanistes et des Légitimistes. Les uns et les autres, en faisant alliance, estiment d'un bon exemple que le principe de la transmission héréditaire triomphe en politique. C'est une garantie de plus pour l'hérédité des biens ; et d'ailleurs chacun espère que le droit de naissance une fois rétabli et sanctionné par l'élection de M. Louis Bonaparte, il ne sera pas malaisé, vu l'incapacité du personnage, de faire remonter l'application du principe à qui de droit, c'est-à-dire, selon ceux-ci, au comte de Paris, selon ceux-là, à Henri V.

Calculs insensés, erreurs déplorables de tous les partis qui travaillent sans le vouloir au profit d'une coterie. « Ces alliances, a dit autrefois M. Thiers, ne sont qu'une réciproque duperie.

Ceux qui croient y gagner y perdent la considération publique. » (1).

Les populations rurales qui veulent une dictature seront cruellement déçues le jour où, par leur faute, le pouvoir passera aux mains indécises d'un homme qui n'a jamais occupé d'autre fonction politique que celle de constable, et qui, à défaut d'expérience, ne possède ni le génie qui devine, ni l'autorité qui s'impose.

Incapable de tenir unis les hommes d'Etat dont le concours anormal favorise ses projets, M. Louis Bonaparte se verra bientôt désavoué, abandonné dans son impuissance à la risée de l'Europe, à l'indignation du pays trompé.

L'armée, humiliée d'obéir à un chef qu'elle n'a jamais vu dans ses rangs, se divisera. Dans des camps séparés, elle servira des ambitions militaires qu'il n'est pas difficile d'entrevoir déjà, ou refusera, le cas échéant, de marcher contre les anarchistes. Le simple bon sens nous indique assez ce que peuvent devenir nos finances sous cette restauration impériale qui nous ramène tous les inconvéniens des restaurations : les dévouemens à récompenser, les idées d'un

(1) La monarchie de 1830.

autre temps, la morgue d'une émigration ridicule où l'on se traitait entre soi d'Altesse et de Majesté, et qui sait ? un protectorat étranger, peut-être ?

Electeurs, songez-y devant Dieu ; il y va de l'honneur de la France.

« Puisse le ciel ! s'écriait dans un temps analogue au nôtre une femme de génie (1), ne pas permettre qu'une si belle révolution n'ait été faite que pour quelques factieux au détriment du bon peuple, qui n'avait besoin que de soutien pour se perfectionner ! »

Peuple électeur, méditons ces graves paroles ; rentrons en nous-mêmes ; recueillons nos pensées ; élevons nos cœurs au-dessus de nos préférences et de nos sympathies personnelles, au-dessus de l'esprit de parti, au-dessus de toutes les considérations légitimes, mais subalternes. Faisons taire un moment nos passions ; ne prenons conseil que de la raison et de l'honneur. N'oublions pas que nous allons écrire une page ineffaçable de notre histoire. Songeons que nous avons le monde pour témoin et la postérité pour juge.

Sursum corda !

(1) Mme Roland.

XVI.

L'AMNISTIE.

AUX FEMMES FRANÇAISES.

7 décembre.

« *Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.* » Les révolutions politiques sont insuffisantes ou calamiteuses sans les révolutions morales. On voit les lois les meilleures rapidement faussées dans leur application lorsque le consentement intime de l'opinion ne leur prête pas sa force. Depuis le 24 février les hommes essaient de fonder des institutions républicaines, mais leur travail sera vain aussi longtemps que les femmes n'y concourront pas d'une manière efficace, en faisant pénétrer dans les mœurs un véritable esprit de fraternité.

L'altération de la conscience publique pendant le dernier règne, et cet amoindrissement du caractère national dont nous souffrons tous aujourd'hui, n'ont pas eu pour cause unique, comme on semble le croire, le machiavélisme

des hommes qui ont gouverné l'État ; l'influence moins apparente mais plus profonde des femmes est pour beaucoup dans cette action délétère. Si tous les liens sociaux sont relâchés au point qu'on s'inquiète à cette heure pour l'existence de la famille ; si les enfans d'une même patrie sont divisés de telle sorte qu'on désespère presque de la réconciliation ; si l'on voit aux prises, dans nos luttes civiles, tant de cupidités et d'égoïsmes ; s'il n'y a plus d'autel pour une commune prière, plus de drapeau pour un commun dévouement ; filles, sœurs, épouses, mères françaises, il m'en coûte de prononcer une aussi dure parole, c'est que votre voix a perdu l'accent qui commande les grands sacrifices ; c'est que votre front ne rayonne plus de cette lumière qui inspire les grandes pensées ; c'est que vos mains amollies n'ont plus cette étreinte qui retient au devoir et récompense les grandes vertus.

Je sais que dans un pays où l'on refuse encore aux femmes les droits les plus élémentaires, où l'on juge équitable et nécessaire au salut public de les humilier dans une minorité perpétuelle, et où, de crainte qu'elles n'en sortent, ni l'État, ni même la famille ne leur donne d'éducation

rationnelle, il serait rigoureux de les rendre complètement responsables du bien qu'elles ne font pas et du mal qu'elles ne savent point empêcher. Cependant notre histoire présente d'assez nombreuses et d'assez illustres exceptions de grandeur féminine pour qu'on en puisse conclure qu'il règne de nos jours, parmi le sexe, une coupable indifférence à sa propre élévation, et que les femmes demeurent volontairement dans un état de subalternité morale où l'influence qu'elles ne peuvent manquer d'exercer toujours, par la séduction naturelle des grâces physiques, devient nuisible à elles-mêmes, à la famille, à la nation tout entière.

Il ne dépend pas des femmes de changer les lois, mais il dépendrait d'elles de rendre manifeste qu'il les faut changer. Au lieu *de se dédommager de la servitude par le despotisme* (1), comme elles ont coutume de faire pour peu qu'elles soient douées de quelque intelligence, au lieu d'esquiver par la ruse et de venger par la coquetterie une oppression à laquelle elles devraient se soustraire par l'autorité de la raison,

(1) J'emprunte cette expression à l'excellent ouvrage de M. Ernest Legouvé, *Histoire morale des femmes*.

au lieu de passer ainsi alternativement du rôle d'esclave perfide à celui de tyran capricieux, elles parviendraient sans peine, si elles en avaient la volonté, à conquérir le rang de compagnes. Il leur serait aisé, si telle était leur ambition, de devenir, non plus seulement compagnes des heures de plaisir et d'oisiveté, mais compagnes des heures de travail et d'étude, compagnes même de la vie publique, si elles savaient s'y associer d'une pensée constante et d'une sympathie sérieuse. De cette égalité morale à une égalité relative devant la loi, il y a beaucoup moins loin qu'on ne le suppose. Dans un temps où la logique révolutionnaire presse le pas, une fois les prémisses posées, la conséquence est vite atteinte.

Mais les femmes n'ont point compris cette loi du progrès. Elles ont méconnu le génie qui réside en elles ; elles l'ont refoulé, énervé ou dissipé en efforts tout extérieurs dont l'éclat et le tumulte ont compromis leur cause, en l'exposant prématurément aux railleries de la sagesse masculine. Les prétendues *femmes libres* qui ont voulu enlever de haute lutte des droits encore mal définis, revendiqués avec plus d'arrogance que de réflexion, ont discrédité, même parmi

leur sexe, des idées justes mais ridiculeusement travesties. Par leur langage et leur attitude, elles ont paru donner raison à l'ignorance et à la frivolité qui, du moins, se voilaient de quelque grâce. Ces bruyantes révoltées ont confirmé les esprits délicats et timides dans le sentiment de l'obéissance passive et de la résignation. La crainte du ridicule venant s'ajouter à la mollesse des habitudes et à cette langueur d'âme qu'entretient en elles une éducation futile, les femmes ont presque toutes déserté leur propre cause (1), et le véritable obstacle à leur affranchissement tient beaucoup plus aujourd'hui à la défiance où les ont jetées des tentatives inconsidérées et à la fausse notion qu'elles ont conçue du devoir qu'aux rigueurs législatives de la tradition salique.

Ainsi, d'une part, révolte prématurée, tapageuse, déraisonnable ; de l'autre, consentement trop facile à la servitude morale, sacrifice de sa propre dignité, engourdissement volontaire, voilà ce qui perpétue le préjugé défavorable au sexe et le désaccord que chacun observe entre

(1) Je parle seulement ici des femmes de la classe cultivée.

nos institutions et nos mœurs ; entre le mouvement progressif de l'État et l'esprit stationnaire de la famille, entre les principes proclamés à la tribune et les enseignemens donnés au foyer.

O mes chères concitoyennes, ne sentez-vous donc point, dans la grande tourmente à laquelle nous sommes en proie, l'impérieux appel de la Providence à toutes les énergies de l'âme humaine ? Ne comprenez-vous pas que les vertus négatives de résignation et d'humilité ne suffisent plus au salut de la famille et de la patrie ? N'y a-t-il rien en vous qui vous sollicite d'élever vos cœurs et vos pensées au-dessus des régions inférieures où vous végétez inutiles ? Votre âme n'éprouve-t-elle pas le besoin de se dilater par delà les étouffemens de l'égoïsme domestique, par delà surtout ce cercle étroit de la vie du monde, où s'usent, où se flétrissent en agitations si vaines, les forces et les grâces de votre jeunesse ?

Quand les plus graves problèmes se posent dans la conscience humaine, quand une lutte terrible s'engage entre le passé et l'avenir, pouvez-vous sans remords demeurer à l'écart, isolées dans votre ignorance et vos puérilités, bornant tout votre rôle à lamenter le temps qui s'écoule,

les grandeurs qui passent, les plaisirs et les richesses qui fuient ?

Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi ! Secouez votre torpeur, redressez vos courages. Rappelons-nous que l'histoire a dit des femmes de la Gaule *qu'elles ne rivalisaient pas seulement avec les hommes par la grandeur de leur taille, mais qu'elles les égalaient par les forces de l'âme* (1). Ressaisissons, s'il se peut, ce merveilleux empire qu'elles exerçaient sur l'opinion, cet ascendant qu'elles devaient à leur prudence dans le conseil, à leur hardiesse dans le péril. Emparons-nous, par une douce violence, de ce ministère de paix qui intervenait si heureusement dans les guerres civiles de nos ancêtres, jugeait les différends, désarmait les vengeances. Plus que jamais une telle intervention devient nécessaire. Il est bien temps de jeter des semences de paix sur une terre humide de sang. L'œuvre de notre régénération est trop vaste, d'ailleurs, pour qu'une moitié du genre humain l'accomplisse ; il y faut le concours des deux sexes. Au génie masculin la solution des problèmes scientifiques, l'organisation de la *liberté* et de l'*égalité* socia-

(1) Diodore.

les. Au génie féminin le travail divin du cœur, la conciliation des classes devenues hostiles, les haines mutuelles adoucies, les injustices réparées, la *fraternité* enfin prêchée de bouche et d'exemple dans le constant et irrésistible apostolat de la mère, de l'épouse, de la fille, de la sœur.

Ce fut l'œuvre des femmes chrétiennes dans le duel immense du monde romain et du monde barbare. Une nouvelle barbarie menace aujourd'hui de nous envahir; c'est, après la lutte prolongée pendant laquelle les sciences, les arts, les lettres, qui déjà pâlissent, achèveraient de s'éteindre, celle qui résulterait du triomphe absolu, dans l'un ou l'autre camp, des passions déchaînées, de l'assouvissement des vengeances, de la loi impie du talion, du règne de la force matérielle. Filles de la Gaule, filles du Christianisme, il est temps, il est plus que temps de conjurer un tel péril. Il est temps de quitter nos préjugés, nos superstitions, nos molleses; de bannir de nos lèvres ces paroles, railleuses des grandes idées, par lesquelles trop souvent nous outrageons ce que nous ne savons pas comprendre. Il est temps de rectifier nos vertus, d'étendre nos dévouemens, de chérir la patrie, d'aimer l'humanité. Coupables, dans

cette universelle décadence des grandeurs morales, d'insouciance et de frivolité, réparons au plus vite le mal que nous avons fait ou laissé faire. Partout la foi chancelle, l'espérance se voile ; ah ! du moins ranimons l'amour. Formons une sainte ligue qui, de toutes parts, dans nos discordes intestines, oppose au débordement des passions vindicatives et des égoïsmes haineux les tendresses infinies du génie féminin. Au lendemain des victoires implacables, à la veille peut-être des représailles sanglantes, instituons par toute la France une société idéale de clémence et de paix. Inspirons, sollicitons, exigeons, au nom de ce sentiment sublime qui donnait, chez quelques peuples anciens, le nom de *Matrie* au sol natal, l'oubli pour toutes les erreurs, le pardon pour toutes les fautes, l'AMNISTIE réciproque des vainqueurs et des vaincus.

Aux temps chevaleresque de notre histoire, de royales demeures, de pieux sanctuaires possédaient le *droit d'asile*. Quiconque touchait au seuil privilégié était déclaré hors de toute poursuite. Ce droit a disparu avec la société qui l'avait établi ; il le faut faire renaître. Mères, filles, sœurs, épouses françaises, que vos cœurs no-

bles et purs deviennent ces *asiles* respectés. Que le malheur, l'égarement des passions politiques y trouvent tout à la fois la pitié qui accueille et la grâce qui réconcilie.

Tous, nous entrons dans des voies inconnues ; nous marchons en trébuchant à travers les ténèbres vers un but ignoré. Une seule chose ne peut nous tromper dans les incertitudes de la route : c'est la miséricorde. Femmes françaises, un grand apostolat de miséricorde vous appelle. Initiées par la nature à la douleur, vos paroles ont l'accent de la persuasion, vos regards ont le don de pénétrer les âmes. Ne méconnaissez pas votre vocation divine. Tout ce qui souffre vous invoque, tout ce qui gémit tourne les yeux vers vous. Les hommes vous excluent dédaigneusement des choses de la politique, ils ne vous admettent point aux cabales et aux intrigues de leurs ambitions, vengez-vous en leur enseignant une politique plus haute ; prenez l'initiative d'une résolution généreuse. Prononcez le mot qui guérit les plaies, efface les ressentimens, rapproche les partis ! Combattez par tous les moyens la fausse prudence qui prolonge les châtimens. Demandez, arrachez à celui que le suffrage masculin va donner pour

chef à la République, une sage, une magnanime *amnistic*.

Par ce mot magique, si vous l'obtenez des puissans du siècle, médiatrices bénies, vous rachèterez le passé, vous éclairerez l'avenir. L'histoire vous gardera une mémoire reconnaissante et dira que le premier acte de la fraternité nouvelle fut l'œuvre du sexe que Dieu a voulu faible dans la guerre et la haine, mais intrépide, infatigable, invincible dans le dévouement.

Femmes françaises de tous rangs, de toutes conditions, de tout âge, tendons-nous la main pour la plus sainte des ligues. Riches ou pauvres, humbles ou puissantes, n'ayons qu'un cœur pour souhaiter la paix, qu'une voix pour implorer la clémence, qu'une parole pour enseigner la fraternité.

De la mansarde au palais, du château à la chaumière, du berceau de l'enfant à la tombe de l'aïeul, que partout où veille la pitié d'une femme, un écho attendri renvoie à nos époux, à nos fils, à nos frères, la prière unique, le mot sauveur : AMNISTIE ! AMNISTIE ! (1)

(1) Je m'aperçois, en terminant cette lettre adressée aux femmes, que j'ai laissé tomber le masque viril. Je ne le reprends pas. Il me semble qu'il étoufferait ma voix et qu'il dénaturerait mon accent de suppliante.



55-

TABLE DES MATIÈRES.

ESQUISSES MORALES.

PENSÉES, RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

CHAP. 1.	De la condition humaine.....	1
— 2.	De l'homme.....	11
— 3.	De la femme.....	25
— 4.	De la vie morale.....	51
— 5.	Du cœur.....	65
— 6.	De l'esprit.....	79
— 7.	De l'éducation.....	101

DEUXIÈME PARTIE.

CHAP. 8.	Du temps présent.....	113
— 9.	Des arts et des lettres.....	117
— 10.	De l'aristocratie et de la bourgeoisie.....	137
— 11.	Du peuple.....	153
— 12.	De la religion des contemporains.....	185
	Conclusion.....	193

ESQUISSES POLITIQUES.

LETTRES RÉPUBLICAINES.

Avertissement.....	197
LETTRE 1^{re} A François d'Orléans, prince de Joinville	199
— 2. Physionomie de l'Assemblée nationale.	210

LETTRE 3.	De la présidence.....	227
—	4. A propos du prince Louis Bonaparte..	240
—	5. Les quatre fatales journées.....	250
—	6. Les trois socialismes.....	257
—	7. M. de Lamartine.—M. Thiers.....	273
—	8. Le général Cavaignac et les partis politiques.....	287
—	9. De quelques orateurs — MM. Ledru Rollin, Louis-Blanc, Proudhon, etc.	301
—	10. Les Suppliantes.....	318
—	11. A Henri de Bourbon, comte de Chambord.....	323
—	12. Les Socialistes sans le savoir.....	337
—	13. A propos des dernières élections.....	351
—	14. Élection du président de la république.	360
—	15. Au peuple électeur.....	369
—	16. L'amnistie.....	387

ERRATUM.

Page 59, sixième ligne, au lieu de :

« *Den lieb' ich der das unmögliche begehrt.* »

Lisez :

« *Den lieb' ich der unmöglichen begehrt.* »

58591031

138

ESQUISSES

MORALES ET POLITIQUES

PAR

DANIEL STERN,

Auteur de l'ESSAI SUR LA LIBERTÉ.



PARIS

CHEZ PAGNERRE, LIBRAIRE,

14 BIS, RUE DE SEINE.

1849.

NS III B. 9

la
- 11 -

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

NÉLIDA.

ESSAI SUR LA LIBERTÉ.

SOUS PRESSE :

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1848.

PARIS.—IMPRIMÉ PAR E. BRIÈRE, RUE STE-ANNE, 55.

PARIS.



